


NUNC COGNOSCO EX PARTE



TRENT UNIVERSITY
LIBRARY

PRESENTED BY

Mrs. C. Roy Greenaway
in memory of
her husband



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

LES AMOURS SECRÈTES

DE

NAPOLÉON I^{ER}

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Chroniques indiscrètes et galantes d'autrefois.

Rois, Beaux esprits et Grandes Dames d'autrefois, d'après **TALLEMANT DES RÉAUX**, avec *Notes, Commentaires et Appendices* : 2 vol. illustrés.

Louis XIV et ses maîtresses, d'après **SAINT-SIMON**, *les Mémoires, les Pamphlets et les Chansons du temps*, avec *Notes, Commentaires et Appendices* : 2 vol. illustrés.

Le Régent, ses filles et ses maîtresses, d'après **SAINT-SIMON**, *les Mémoires, les Chansons et les Pamphlets du temps*, avec *Notes et Appendices* : 2 vol. illustrés.

Louis XV et ses maîtresses, jusqu'à Madame de Pompadour, d'après le *Journal de d'Argenson, les Mémoires, les Pamphlets et les Chansons du temps*, avec *Notes, Commentaires et Appendices* : 2 vol. illustrés.

Les Chroniques de l'Œil-de-Bœuf, avec *Avant-Propos, Références* et indications de sources : 2 vol. illustrés.

Les Coulisses du consulat, d'après les *Mémoires de la Duchesse d'Abrantès*, 1 vol. illustré.

Bonaparte intime, d'après les *Mémoires de la Duchesse d'Abrantès*, 1 vol. illustré.

Les Coulisses de l'Empire, d'après les *Mémoires de la Duchesse d'Abrantès*, 1 vol. illustré.

Les Amours secrètes de Napoléon I^{er}, d'après les *Pamphlets du temps*.

POUR PARAÎTRE SUCCESSIVEMENT

DANS LA MÊME SÉRIE :

Louise de la Vallière, d'après *l'Histoire amoureuse des Gaules, les Mémoires, les Pamphlets et les Chansons du temps*, avec *Notes et Appendices*.

Le Dernier Amour de Henri IV : CHARLOTTE DE MONTMORENCY, mère du Grand Condé, d'après les *Mémoires, les Pamphlets et les Poésies du temps*.

Chroniques indiscrètes et galantes d'autrefois

LES
AMOURS SECRÈTES

DE
NAPOLÉON I^{ER}

D'APRÈS LES PAMPHLETS DE L'ÉPOQUE
ET CEUX DE LA RESTAURATION

PAR

Albert MEYRAC



PARIS
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, rue Huyghens, 22

DC 204 : M39

LES
AMOURS SECRÈTES DE NAPOLEÓN I^{er} (1)

LIVRE PREMIER
Les Amours secrètes

CHAPITRE PREMIER

L'amoureux de neuf ans. — La belle Eugénie. —
Vive ardeur. — La séparation. — Louise.

La mère de Napoléon, Mme Bonaparte, née Lætizia Ramolino, eut treize enfants, desquels huit seulement ont vécu, Joseph qui fut roi d'Espagne et ensuite citoyen des États-Unis d'Amérique était l'aîné ; Napoléon le second. A dix ans, Napoléon était vif, espiègle, d'une expansive gaieté. Mais alors il donnait des preuves d'une volonté fermé, d'un courage extraordinaire, d'une persévérance sans exemple. A cette époque,

(1) *Les Amours secrètes de Napoléon et des princes et princesses de sa famille, d'après les documents historiques de M. de B...*, Paris, 1815. L'ouvrage fut d'abord attribué à Bourienne (M. de B.) il est de Doris, de Bourges.

une cousine de Charles Bonaparte, père de Napoléon, ayant perdu son mari quitta la campagne et vint à Ajaccio demander asile à son cousin, qui ne négligeait rien pour la recevoir convenablement. Cette dame, que les mémoires auxquels nous empruntons cette anecdote ne désignent que sous le nom de Léonora, avait alors un peu plus de trente ans. C'était une brune fort piquante dont les beaux yeux étincelants annonçaient des passions vives. D'ailleurs une excellente femme, d'une sensibilité fort exquise et un brin enthousiaste. On lui avait préparé dans la maison de Charles Bonaparte un appartement qui se trouvait séparé du corps de logis par un long corridor. Napoléon n'avait pas encore atteint sa dixième année : il couchait avec son frère Lucien qui tombait malade. On le séparait et Napoléon, alors, fut logé dans un cabinet attenant à la chambre de sa jolie cousine. Deux mois se passèrent ainsi. Chaque matin, avant de sortir, Napoléon embrassait sa jolie cousine qui, sans défiance, grâce à la jeunesse de son petit cousin, ne prenait pas toujours la peine de lui dérober la vue de ses charmes, et le recevait souvent

... dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

Il n'en fallait pas davantage pour que fermentât le sang du jeune Napoléon. Il devint moins

gai, chercha la solitude. Il eût été facile de voir qu'il souffrait, mais non de deviner la cause de son mal que lui-même ignorait. Les choses en étaient là, lorsqu'un matin le petit Napoléon s'étant levé plus tôt que de coutume s'avança sur la pointe des pieds, retenant son haleine, vers la chambre de Léonora qui dormait profondément. La chaleur était excessive et non seulement la belle cousine avait laissé ses rideaux ouverts, mais ses deux bras se trouvaient hors du lit, et sa gorge était entièrement nue. En voyant tant de charmes, le visage de l'enfant s'enflamme, son cœur bat avec violence ; il ne sait ce qu'il ressent, ce qu'il désire. Mais il souffre et une irrésistible puissance le pousse vers le lit de la dormeuse. Son œil contemple alors ce qu'il n'avait qu'entrevu. Il dépose un baiser sur ce beau sein doucement agité, se retire avant que Léonora fût éveillée. Il sort de la maison, court dans la campagne sans qu'il lui soit possible de calmer sa violente agitation. Des désirs à la fois brûlants et vagues tourmentent son jeune cœur.

— Oui ! s'écrie-t-il enfin, il faut que je partage le lit de ma cousine, que je puisse la couvrir de baisers, dormir sur son sein. Il le faut ! Je le veux !

Dès lors, pour cet homme extraordinaire, vouloir c'est pouvoir. Le soir même, quelques instants après le coucher de toute la famille, un violent orage éclate : « Dormez-vous, ma belle

cousine, demande Napoléon, qui songe à l'exécution de son projet. — Pas encore, mon ami, vous trouvez-vous incommodé ? — Non ! mais cet orage m'effraie, je tremble de frayeur. — Pauvre enfant, rassurez-vous, cela ne sera rien. — Mais, au contraire, l'orage redouble. Oh ! ma cousine, si vous vouliez me permettre de passer la nuit près de vous ? — Mais nous ne sommes pas éloignés l'un de l'autre puisque nous pouvons causer. — Sans doute, mais il me semble que j'aurais moins peur dans votre chambre. »

Léonora ne pouvant prévoir qu'il y eût le moindre danger à satisfaire cette fantaisie d'un enfant consentait à le recevoir dans son lit. A peine a-t-elle donné cette permission que le petit Napoléon s'élance et d'un bond, se trouve dans les bras de sa belle cousine. Que se passa-t-il pendant cette nuit ? C'est ce que nous ne dirons point bien que quelques écrivains n'aient pas reculé devant les détails circonstanciés. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que, dès lors, l'enfant cessa de supplier et que Léonora ne négligea rien pour éloigner ce petit despote dont elle redoutait l'indiscrétion. « Votre fils Napoléon, disait-elle à Bonaparte, quelque temps après, ne sera certainement point un homme ordinaire : il serait déplorable de lui laisser passer sa jeunesse dans cette île. Il semble avoir une vocation prononcée pour les armes. Pourquoi ne tenteriez-

vous pas de le faire admettre dans une école militaire ? — Vous savez, ma cousine, répondit Bonaparte, que notre fortune est fort médiocre et que nous ne pouvons sacrifier nos autres enfants à Napoléon. — N'avez-vous pas la protection de M. de Marbœuf ? — Mme Bonaparte rougit un peu, car le général de Marbœuf envoyé en Corse par le roi était, depuis quelque temps, fort épris des charmes attrayants de la belle Lætizia, et, si l'on en croit les chroniques du temps, il n'avait pas soupiré en vain (1).

Quelques mois plus tard, Bonaparte ayant été envoyé à Versailles par la noblesse corse, sa femme songeait au conseil que lui donnait sa cousine. Il fut alors décidé que le petit Napoléon accompagnerait son père. Ce fut par suite de cette décision et grâce aux recommandations multipliées par M. de Marbœuf que le monarque futur entra à Brienne.

Joseph fut envoyé, presque en même temps, chez un chanoine où il devait étudier la théologie.

- (1) Ce héros était un bâtard,
 Que sa joyeuse mère,
 Conçût dans les bras d'un paillard,
 En une île étrangère.
 De Marbœuf, auprès d'un balcon,
 La vertu prolifique,
 Se reproduisit dans un grand Consul de la République.

.....
Vaudeville nouveau.

Ce chanoine avait pour gouvernante une jeune fille de vingt-cinq ans qui préférait bien vite le neveu à l'oncle ; et, plus heureuse que la femme de Putiphar, elle obtenait sans peine que le nouveau Joseph lui rendit amour pour amour. Une chose toute naturelle en résulta. La gouvernante devint mère : d'où grande joie pour le jeune étudiant. Mais il s'en fallut de beaucoup que cette joie fût partagée par le chanoine qui parlait déjà de renvoyer son neveu. Mais à la suite de ses couches, la jeune mère mourut et l'enfant ne survivait que peu de jours ; si bien que la bonne intelligence entre l'oncle et le neveu ne fut plus troublée. Trop jeunes pour suivre la trace de leurs aînés, les autres frères de Napoléon ne se firent pas remarquer alors. Quant à ses sœurs Elisa, Pauline et Caroline, on trouvait leur conduite quelque peu légère. Était-ce médisance ? Nous préférons croire que c'était calomnie ! (1).

(1) Faut-il aller jusqu'à dire avec M. Turquam — *les Sœurs de Napoléon* — que ces sœurs eurent une influence beaucoup plus grande qu'on ne le croit, sur la marche des événements, pendant le règne de leur frère ? « Influence néfaste, dissolvante, qui faisait un tort immense à l'empereur auprès de cette partie honnête de la population que révoltent ces mêmes choses dont sourient volontiers les salons, et qui commencèrent à lui aliéner, plus que ne le firent ses interminables guerres, les masses du peuple qu'une sage administration lui avait ralliées d'abord. « Tout périt par les femmes », a dit Michelet. Le régime impérial doit en partie sa chute aux sœurs de Napoléon. L'une d'elles, Caroline, est la cause originelle directe des désastres de l'Empire ; en 1814 c'est elle aussi qui donnait le coup de grâce à l'Empereur, à la France. »

Arrivé à l'école de Brienne, Napoléon étudia très ardemment. Déjà l'ambition et l'amour de la gloire fermentaient dans son cœur. Ces deux passions ne lui firent pas oublier, cependant, l'amour de sa belle cousine. L'image de la tendre Léonora se présentait souvent à sa pensée, et il aimait à caresser les voluptueux souvenirs qu'elle lui rappelait. Les rêves de son imagination ne purent toutefois longtemps suffire à ce tempérament de feu. Napoléon avait plus de quinze ans. Qu'on juge de ce qu'il devait être alors, si l'on songe à ce qu'il s'était montré cinq années auparavant. Puis, peu à peu, le souvenir de Léonora devint moins vif ; mais, en même temps, le jeune écolier cherchait, tout autour, quelque beauté digne de ses hommages.

Dans ses promenades, Napoléon avait rencontré souvent Mlle Eugénie M..., qu'accompagnait son père. Eugénie était de moyenne taille, mais bien prise. Des traits fins et délicats, une peau blanche en faisaient un modèle de joliesse et de perfection. Mais ses vertus, celles de sa famille, de M. M..., petit propriétaire, formaient autour d'elle un fossé difficile à franchir. Étaient-ils d'obstacles pour Napoléon ?

A peine avait-il vu Eugénie qu'il savait que son père cultivait séparément un petit jardin séparé de sa maison par un ruisseau d'eau vive. Cet endroit devint le but de toutes les promenades

de notre écolier. La haie qui l'environnait étant basse, M. M... remarqua le jeune homme. Ils causèrent jardinage. Napoléon feignit d'éprouver pour les fleurs une passion égale à la sienne. Dès lors, il fut admis dans le jardin et causait avec Eugénie qui n'était pas la moins belle de toutes les fleurs que cultivait son père.

L'esprit du jeune homme charma tout de suite ce vieillard : il l'invita parfois à venir dîner avec lui. L'habile tacticien n'avait garde de refuser. Cependant il fut sobre de visites pour ne point éveiller les soupçons et il réussissait si bien à capter la confiance de ce père que, pendant les promenades qu'ils faisaient au jardin, il trouvait bon que les jeunes gens restassent ensemble sous un berceau tandis qu'il arrosait ses fleurs.

Napoléon était soucieux de ne négliger aucun des moindres avantages. Bientôt Eugénie sut qu'il l'adorait et il ne tardait pas à en obtenir le plus tendre aveu.

« Ah ! mon amie, je serais trop heureux si je pouvais avoir la certitude de passer ma vie auprès de toi. — Nous pourrions être séparés mais, si nous le voulons, cette séparation ne serait que momentanée. — Mon Eugénie, je jure, à la face du ciel, de ne jamais avoir d'autre épouse que toi ! »

La jeune fille était vivement émue. Napoléon la prit dans ses bras. La pauvre enfant était si faible,

avait si peu d'expérience ! Elle aimait tant ! Napoléon fut heureux !

Dès lors les amants cherchèrent le moyen de se voir le plus souvent possible. La nuit, pendant le sommeil de son père, Eugénie sortait doucement de la maison et allait au jardin, tandis que le jeune homme escaladait les murs de l'école. Tous deux restaient jusqu'au point du jour dans le pavillon du jardin, devenu le temple de l'amour.

Un soir ayant franchi les murs, selon sa coutume, il apercevait un homme poursuivant une femme qui s'enveloppait d'un voile. Avec force, sans dire un mot, elle le repoussait et lui, ne faisant pas violence, semblait n'avoir qu'un désir : connaître qui elle était. Entre eux Napoléon se jeta demandant à cet homme de quel droit il s'obstinait à pénétrer un secret qu'on avait sans doute raison de lui vouloir cacher.

« Vous êtes sans doute l'amant de cette femme, dit l'inconnu. Je me retire alors ; non par crainte mais parce que je n'aime point troubler les rendez-vous. En douteriez-vous ? Je suis prêt, alors, à vous donner toutes les satisfactions que vous me demanderez.

— Votre procédé, reprit Bonaparte, est si généreux, que je n'hésite pas à déclarer que cette femme est mon amie. Je suis élève de l'Ecole militaire. A votre loyauté, je confie notre sort. Nous ne vous avons jamais fait du mal. — Voici mon

nom, ajouta l'inconnu ; je sais le vôtre. » Ils se donnèrent la main ; et il s'éloigna. Napoléon croyait mentir : il se félicita de son mensonge. Une seule chose l'étonnait : la femme ne s'éloignait pas. Il s'approcha d'elle, lui prit la main. C'était une infidélité, presque, à son Eugénie. Mais non ! c'était Eugénie ! Un retard de son amant l'avait désespérée. A tout prix elle avait couru promptement à sa rencontre. Un homme surpris de voir à cette heure une femme dans les champs, l'avait poursuivie. Elle le connaissait, elle lui dérobait ses traits, quand à son secours était arrivé Napoléon.

Plus d'un an s'était écoulé sans que les amours de ces amants heureux eussent été troublés. Mais Napoléon, après un examen sévère, avait été jugé digne d'être envoyé à l'Ecole militaire de Paris. Violent fut son chagrin en apprenant cette décision et il avoua depuis que jamais un événement ne l'avait si fort affligé : même la perte d'une bataille et la mort d'un de ses plus braves généraux.

Cependant, comme l'ambition et l'amour de la gloire l'emportaient dans son cœur sur tout le reste et qu'il avait une force d'âme peu commune, il se garda de faire quoi que ce soit qui put mettre obstacle à son avancement. Alors, le peu de jours qu'il devait passer à Brienne, il l'employait à des conversations les plus tendres avec Eugénie, lui peignant leur avenir sous des couleurs si sédui-

santes qu'il parvenait à lui faire prendre cette séparation comme un bonheur dont ils devaient se féliciter puisqu'il semblait devoir rapprocher le moment où il leur serait facile de faire sanctifier l'union formée par l'amour.

Napoléon partit pour Paris. Une fois installé à l'Ecole militaire, il affecta pour la solitude et une austérité de mœurs un goût qui n'était pas dans son caractère, mais dont la cause était son amour pour Eugénie. Jamais, peut-être, femme ne fut plus ardemment aimée. Toutes les pensées, tous les désirs de Napoléon se rapportaient à elle. C'était pour elle maintenant qu'il voulait conquérir de la gloire. Il se repaissait de l'idée que son avenir glorieux donnerait de ses nouvelles à sa bien aimée.

Ce rêve de son imagination ne dura point longtemps. Une lettre d'Eugénie dont l'écriture était méconnaissable lui apprit tout à coup qu'elle était dangereusement malade. Cette lettre produisit sur le jeune Napoléon en effet extraordinaire. L'idée lui vint de partir immédiatement et sans permission pour Brienne; mais, au bout de quelques instants, il fut mieux inspiré. Alors, il allait chez M. de Marbœuf son protecteur, le prier de vouloir bien employer son crédit pour lui faire obtenir un congé de quelques jours.

— Un de mes bons amis de Brienne, lui dit-il, M. M... est dangereusement malade. Il m'en a

fait donner avis, je serais désespéré si je n'arrivais pas assez tôt pour le consoler.

M. de Marbœuf trouva ce sentiment très louable. Il se hâta d'obtenir le congé. Le soir même le jeune Bonaparte roulait sur la route de Brienne. Il arrive, s'élançe hors de la voiture, court chez M. M..., qu'il trouve fondant en larmes. Eugénie allait rendre le dernier soupir. — Merci, mon ami, lui dit-elle, en lui serrant la main : et, elle mourait. La scène fut déchirante. Napoléon se jette sur le cadavre, le couvre de baisers : ce n'est que par violence qu'on l'en peut détacher. Il se plaint, menace, gronde ; et l'on sait comment il grondait ! Force fut de le laisser passer la nuit près des restes inanimés de sa maîtresse. Le lendemain, il accompagnait le convoi, le suivant en pleurs, jusqu'au cimetière. D'un air morne, il regarda le cercueil descendre dans la terre. Alors s'échappa de sa poitrine un profond soupir. Et il disparaissait avant que s'achevât entièrement la lugubre cérémonie.

Son impression avait été grande. Elle lui fit comprendre que ces passions ardentes étaient incompatibles avec son avancement. Il prenait alors la résolution de se mettre en garde contre un trop profond amour, qui lui serait certainement nuisible. Mais comme son tempérament ne pouvait s'accorder d'un régime de Vestale, il cherchait alors un terme moyen, qui lui permit de ne refuser



Cl. Neurdein

NAPOLÉON BONAPARTE

A QUATORZE ANS

Portrait exécuté à l'École de Brienne en 1783



aucun des plaisirs de l'amour, mais sans en avoir les charges.

Rien n'était plus facile de trouver à Paris ce qu'il désirait, aussi ne cherchat-il point longtemps. Un soir qu'il rentrait à l'Ecole militaire, il est accosté, rue des Bons-Enfants, par une jeune fille qui, presque tremblante, l'invite à monter chez elle. Il accepte et la jeune fille le conduit dans la maison de la Dubois, célèbre courtisane de ce temps. Arrivés dans la chambre, Napoléon examine sa facile conquête. C'était une fort jolie brune qui, contre l'ordinaire des nymphes de son espèce, semblait fort timide et osait à peine lever les yeux. Cette timidité lui paraît de bonne augure. Il s'efforce de rassurer sa compagne. « Je me nomme Louise, lui dit-elle : je fus séduite par un jeune homme qui m'abandonnait aussitôt. Mes parents m'ayant alors repoussé, force m'était de subvenir à mes besoins par mon travail ; mais, n'en ayant pas assez promptement trouvé, j'entrai chez la Dubois pour ne pas mourir de faim. »

Ils passèrent ensemble la soirée. Napoléon se put entièrement convaincre que Louise ne lui en avait pas imposé.

Aussi promit-il de la revoir et se tint parole ; puis, s'étant convaincu que l'amour de la débauche n'avait été pour rien dans la résolution prise par Louise, il lui proposa de la retirer aussitôt de ce

repaire et de la loger dans une petite chambre où il lui serait possible de travailler et où, en attendant qu'elle put trouver de l'occupation, il pourvoirait à ses besoins. La famille de Napoléon n'était pas riche, il est vrai, mais, de M. de Marboëuf, son protecteur, le jeune homme recevait l'argent nécessaire à ses menus plaisirs ; et comme ses goûts simples ne nécessitaient point de grandes dépenses, il se trouvait avoir quelques économies.

Louise ayant, avec reconnaissance, accepté la proposition de son amant, une chambre fut louée rue de Babylone, meublée le jour même ; et Louise s'installa. Napoléon n'eut jamais à se repentir de cette liaison. La jeune fille l'aimait tendrement. Elle était contente lorsqu'elle le voyait heureux et dans les mauvais jours, s'efforçait de dissiper son chagrin. Aussi Napoléon avait-il pour elle une affection véritable ; et, sauf quelques visites, qu'il faisait le dimanche et le jeudi, seuls jours où il lui fût possible de sortir, il passait près de sa jeune amie tout le temps dont il pouvait disposer. Tous deux trouvaient ces instants bien courts. Il y avait loin du dimanche au jeudi ! Ne pouvait-on trouver un moyen pour se voir plus souvent ? Louise en cherchait un et elle le trouva. Un jour que, selon sa coutume, Napoléon se promenait seul pendant la récréation, on vint lui annoncer la visite d'un

de ses camarades. Il voit en effet un jeune cavalier qui vient à lui : c'était Louise ! Elle se jette dans ses bras avec tant d'aplomb, tant d'aisance sous son nouveau costume, que personne ne devine la ruse. Dès lors, elle pouvait sans crainte renouveler ses visites à l'Ecole militaire.

CHAPITRE II

L'aérostat. — Napoléon officier. — Départ pour Valence. — Nouvelles conquêtes.

Louise était toujours jolie ; bonne amante. Aussi l'affection que lui portait Bonaparte semblait-elle s'accroître de plus en plus. Bientôt cette jeune fille se trouva dans une situation de fortune moins précaire ; son père mourut, elle héritait, et cet héritage était suffisant pour, désormais, la mettre à l'abri du besoin. « Mon ami, dit-elle alors à Napoléon, je puis, maintenant, t'être utile à mon tour ; dispose de ce que je possède ; depuis assez longtemps tu t'imposes des privations pour moi ; maintenant il n'en sera plus ainsi. » Mais Napoléon avait l'âme trop élevée pour accepter l'offre que lui faisait son amie.

« Je n'ai nul besoin d'argent, ma belle Louise, et si j'acceptais celui que tu m'offres, je ne saurais qu'en faire, je te l'avoue. Il est un moyen de l'employer à notre intérêt commun ; c'est de t'as-

sur, avec cette somme, un avenir indépendant. — J'ai aussi pensé à tout cela, mon ami ; je vais m'acheter un fonds de lingère, et, comme je sais travailler, je ne puis manquer de réussir ; mais j'espère, Monsieur, que vous serez toujours chez vous lorsque je viendrai vous voir. » Napoléon l'embrassait tendrement et Louise réalisait son projet.

C'est ici le moment de rapporter une anecdote racontée bien diversement par les historiens, et que même, quelques-uns ont niée. Mais nous avons des raisons particulières pour la croire vraie.

La découverte des aérostats était récente encore. L'une des machines que l'on nommait Montgolfière, du nom de Montgolfier l'inventeur, devait être lancée au Champ de Mars. Napoléon alla chez Louise qui l'attendait et, tous deux, allèrent pour assister à l'ascension. Napoléon voit l'aérostat, son visage s'enflamme. Il se sent subjugué par son amour du merveilleux.

« Louise, dit-il, montons dans la nacelle, nous serons les premiers amants qui se seront élancés ainsi vers les cieux. — Ah ! mon ami, quelle idée ! Mais si cela ne réussissait pas ! Si une fois dans les airs cette machine allait se détraquer ! — Eh bien, alors, notre mort serait douce et glorieuse : glorieuse parce que nous aurions été les premiers qui eussent tentés d'accomplir ce voyage

périlleux ; douce parce que c'est dans les bras l'un de l'autre que nous mourrions ! »

Louise tremblait ; cependant, elle ne tardait pas à ressentir une étincelle de l'enthousiasme qui transportait son amant. Elle consentait alors à le suivre. Aussitôt Napoléon s'élance vers l'enceinte où se faisaient les préparatifs, demande le directeur des travaux, lui communique son projet. L'aéronaute sourit de pitié en l'écoutant. Mais comme Napoléon s'animait de plus en plus, il lui répondit : « Ce que vous demandez est impossible, il faut, pour tenter un si périlleux voyage, posséder certaines connaissances qui vous sont étrangères. — Et qui vous dit que je ne possède point ces connaissances ? » Il y avait dans ces paroles un tel ton d'autorité, de supériorité que l'interlocuteur du jeune homme en fut interdit. Toutefois, au bout de quelques instants il reprenait sa fermeté et ordonnait aux amants de se retirer.

« Eh bien, s'écria Napoléon, si nous ne partons point avec l'aérostat, il ne partira point sans nous. » Et tirant son épée, il en perçait à plusieurs reprises la machine, d'où s'échappa le gaz, rendant impossible l'expérience, au grand désappointement des nombreux spectateurs rassemblés au Champ de Mars (1).

(1) Anecdote absolument fantaisiste en ce qui concerne Bonaparte. Toutefois le récit est exact en ce que la bagarre eut lieu. Trois des quatre jeunes gens, parmi lesquels un officier, cama-

Ce fut quelque temps après cette aventure que Napoléon obtenait au concours le grade de sous-lieutenant d'artillerie au régiment de La Fère, qui tenait garnison à Valence. Il fallait partir, quitter Louise. Mais déjà l'ambition l'emportait de beaucoup sur l'amour dans le cœur du jeune officier et lui rendait cette séparation moins pénible. Louise fut vivement affligée lorsqu'elle apprit le prochain départ de son amant. Mais on se fit de belles promesses, on échangea de doux serments et Napoléon partit.

On comprendra que pour un homme du caractère de notre héros, la vie de garnison avait peu de charmes ; aussi ne tarda-t-il pas à chercher quelques distractions. A la promenade il avait rencontré plusieurs fois une jeune veuve très jolie.

rade peut-être de Bonaparte, voulurent monter d'assaut dans le ballon, pour ce que l'on appelle aujourd'hui leur « baptême de l'air ».

.

Vous parl'rai-je d'sa jeunesse,
Dont on glossa plus d'un' fois,
Dirai-je qu'ses gardiens sans cesse,
Par lui sont mis aux abois,
Vous dirai-je qu'en ballon,
L'caporal Napoléon
Veut s'enl'ver,
S'envoler,
Bien convaincu que pour s'élever,
Il faut voler.

.

Les Bamboches de Nicolas.

Bientôt il savait qu'elle était sans fortune, vivait fort retirée, jouissait d'une grande réputation de sagesse. C'en fut assez pour le jeune officier : il résolut de posséder cette femme. Le voilà donc cherchant toutes les occasions de la rencontrer. Cette femme était très dévote. Napoléon la suivit à l'église : il y passait des jours entiers malgré les plaisanteries de ses camarades. Bientôt, il hasarda quelques billets doux. On ne répondit pas au premier ; les autres lui furent renvoyés, sans avoir été ouverts. Un autre eût été découragé. Napoléon n'en devint que plus persévérant et il faisait si bien qu'il lui était enfin accordé quelques instants de rendez-vous qu'il avait fait solliciter par le confesseur de la vertueuse veuve.

Napoléon développa toute l'éloquence d'un amoureux violemment épris. Il fit sonner bien haut la pureté de son intention, demanda très ardemment qu'au moins l'espérance ne lui fût pas enlevée. Tous ses efforts furent vains. Il fallut se retirer sans avoir rien obtenu, pas même la permission de se présenter une deuxième fois devant l'objet de sa flamme. Et pourtant, disait-il, lorsqu'il sortait, se frottant les mains : « Il faut que cette femme soit à moi ! »

Plusieurs autres tentatives faites par le jeune officier semblèrent avoir refroidi son ardeur. Tout à coup, au milieu de la nuit, le tocsin se fait entendre. Sur les lieux du sinistre, Napoléon

arrive des premiers. Déjà plusieurs soldats avaient essayé de pénétrer dans cette maison : mais les flammes et la fumée ne leur avaient pas permis d'arriver jusqu'à premier étage qu'occupait la belle veuve. Napoléon s'élance à travers les débris, monte un escalier embrasé, arrive près de la jeune veuve évanouie. Il est assez heureux pour la sauver.

Mme D... revenue de son évanouissement témoigna à son libérateur toute sa reconnaissance. Elle accepta l'offre qu'il lui faisait de la conduire dans sa chambre préparée pour lui quelques jours auparavant, mais qu'il n'occupait pas encore. Désormais elle ne pouvait plus refuser sa porte à Napoléon : quelquefois, même, ils passaient ensemble d'assez longues soirées. Ses affaires n'en avançaient pas plus vite ; car sur tous les autres points, la belle veuve était inexorable.

Ne pouvant emporter la place, l'officier d'artillerie résolut de s'en rendre maître par surprise. Deux clefs ouvraient la porte de la chambre qu'il avait cédée à Mme D... et, à tout événement, il en avait gardé une. Comme il connaissait parfaitement la maison, un soir, feignant de se retirer, selon sa coutume, il montait à l'étage supérieur qui n'était pas habité. Puis, vers le milieu de la nuit, il descendait silencieusement. Grâce à la clef qu'il avait conservée il entra, le plus facilement du monde, dans la chambre de la jeune

veuve, fort surprise de se réveiller au point du jour, entre les bras du jeune amoureux Napoléon. Une autre eut éclaté, sans doute, en violents reproches : la belle veuve se contenta de lui dire :

« Monsieur, j'étais votre obligée, ma reconnaissance vous était acquise ; maintenant je ne vous dois rien, car vous venez de m'enlever plus que vous ne m'aviez conservé. J'espère que vous ne m'obligerez pas à quelque moyen de force pour vous chasser d'ici. »

En vain Napoléon essaya-t-il de donner à cette Lucrèce de nouvelles preuves de son amour : il eut été nécessaire d'avoir recours à la violence. La retraite était, en cette occasion, le parti le plus sage. Ce fut celui que prenait l'officier d'artillerie. Il se retira donc, espérant bien que l'aventure ne se terminerait point de cette façon et qu'il trouverait bientôt la jeune veuve en disposition plus favorable. Mais il fut bien surpris d'apprendre qu'elle avait quitté Valence sans aviser personne du lieu où elle se retirerait. Tout d'abord cette disparition l' alarma. On craignait un suicide que l'épreuve du caractère de cette dame rendait probable. Pendant plusieurs jours il multiplia ses recherches, elles furent sans succès.

Quelques semaines s'étaient écoulées et notre héros avait presque oublié cet épisode de ses amours lorsqu'il recevait de la jolie dévote une

lettre lui annonçant qu'elle était enceinte. Elle disait son intention de rester en Champagne où elle s'était retirée, laissant à la loyauté du jeune officier de déterminer ce qu'il devait faire en cette circonstance. Napoléon répondit qu'il se chargeait avec joie de toute l'instruction nécessaire de l'enfant, et la lettre était accompagnée de tout l'argent qu'il possédait. Il suppliait en même temps Mme D... de vouloir bien lui permettre d'aller passer quelques jours auprès d'elle ; lui promettant de ne se regarder que comme son ami, si très absolument elle l'exigeait. Mme D... ne répondit point et deux mois s'écoulèrent sans qu'il en entendit parler à nouveau. Mais, vers cette époque, il reçut en même temps une lettre et l'argent qu'il avait envoyé. Mme D... lui mandait qu'elle avait fait une fausse couche, et que son honneur se trouvant ainsi à couvert, elle ne pouvait garder l'argent qu'elle avait cru devoir accepter d'abord, puis elle priait qu'on l'oubliât entièrement.

Recommandation tout à fait inutile, car Bonaparte ayant été présenté dans les meilleures maisons de Valence avait déjà rencontré plus d'une beauté sensible et ses aventures même commençaient à faire déjà beaucoup de bruit. On comptait au nombre de ses conquêtes Mlle de C... : ce qui était passablement scandaleux. Plus tard, cette demoiselle devenue Mme de B..., obtenait de Napoléon, empereur, une place éminente pour

son mari ; et, pour elle, une place auprès de la princesse Élixa.

Le général Paoli, parrain de Napoléon, venait d'être rappelé à l'Assemblée Constituante. Bonaparte comprit tout ce qu'il pouvait faire pour lui. Il lui écrivit pour dire combien il lui serait doux d'embrasser l'ami de son père, le priant de lui obtenir la permission d'aller le voir. Courrier par courrier, il recevait cette permission et, en outre, Paoli engageait Napoléon à le suivre en Corse, ce que le jeune officier acceptait avec joie. Pendant le séjour alors assez rapide qu'il faisait à Paris, Napoléon voulut revoir Louise. Il la trouva bonne, affectueuse, comme autrefois, mais plus réservée. Il s'en plaignit. Louise avoua qu'elle allait se marier et qu'elle serait désespérée de tromper son fiancé, ajoutant : « Dites un mot et ce mariage sera rompu, mais j'avoue que c'est un sacrifice que vous m'imposerez. — A Dieu ne plaise que je m'oppose à ton bonheur, ma chère Louise, tu seras bonne épouse et bonne mère, j'en ai la certitude. » Ils s'embrassèrent bien tendrement, mais n'allaient pas outre, malgré les vifs et tendres souvenirs que rappelait ce baiser.

CHAPITRE III

La femme adultère. — Empoisonnement. — Charlotte. — Amours de Lucien. — Louis et Justine.

Deux ans après, Napoléon partit pour la Corse où il arriva bientôt après. En cette île, la garde nationale commençait à s'organiser ; mais organisation très lente. Le jeune sous-lieutenant s'en occupa. Dès lors, les choses se firent comme par enchantement, il devint chef de bataillon dans ce corps qu'il avait pour ainsi dire créé. Un des capitaines de la garde nationale, M. Girvoni D..., avait pour épouse l'une des plus jolies femmes de l'île, et longtemps Napoléon vécut avec elle dans une intimité, dont le mari seul paraissait ne point s'apercevoir. Il était chez eux de tous les repas, de toutes les fêtes. L'absence même du mari n'empêchait point la femme de le recevoir. Tout à coup Napoléon semble être moins assidu. Mme D... lui reproche avec douceur de promener

son inconstant hommage dans d'autres maisons. Il cherche à se justifier. Mais, dans ce cœur de femme, la jalousie s'était glissée. Alors plus de repos, il faut que Napoléon lui revienne tout entier, ou elle se vengera !

Un soir, Napoléon recevait un billet de cette fougueuse amante. Elle lui annonce que son époux soupe en ville : elle l'engage à venir le remplacer. Cette invitation flattait trop son amour-propre pour qu'il la repoussât. Il accourt : le souper se passe gaiement. Mais Mme D... semble préoccupée. Plus d'une fois Bonaparte la surprend à le regarder d'un œil farouche. Après le souper il rentre chez lui. Depuis à peine deux heures il reposait quand le voilà réveillé par des tiraillements d'entrailles. Il appelle au secours. Vite sa mère, ses sœurs, les domestiques sont sur pied. Mme Lætizia, tendrement attachée à son fils, pousse un cri en entrant dans sa chambre. L'excès du mal avait entièrement décomposé ses traits. Un médecin est appelé qui ordonne une potion. Elle procure un peu de soulagement. Mme Lætizia faisait prévenir M. et Mme D..., ils arrivaient au point du jour. La femme, passant dans la ruelle, disait à Napoléon, avec une feinte pitié : « Qu'avez-vous, mon pauvre ami ? — Je l'ignore, mais je souffre cruellement. » Alors, s'approchant de son oreille, pour que seul il l'entendit : « Vous m'avez lâchement abandonnée. Pour me

récompenser de vous avoir tout sacrifié, je vous ai vu porter chez mes rivales un amour que vous aviez juré de garder pour moi seule ; mais je me suis vengée. Je vous ai empoisonné ; publiez mon crime, moi je publierai le vôtre. Mon mari est là : il sait comment un Corse punit la perte de son honneur ! »

La première pensée de Bonaparte fut de signaler ce reptile à l'indignation de tous les assistants : mais l'époux ? Napoléon savait combien il tenait à son honneur. Il n'ignorait pas qu'au premier aveu de sa femme, il était capable d'immoler son complice au milieu de sa famille. Alors, davantage pour les siens que pour lui-même, il renonçait à dévoiler ce tissu d'horreurs. Il appelait sa mère, et lui disait que Mme D... venait de le faire ressouvenir que la veille, en soupant chez elle, il avait, seul, mangé d'un plat de champignons. A nouveau, le médecin fut appelé. Napoléon lui recommanda de ne point affliger sa famille et de le traiter comme un homme empoisonné : le médecin, ne se le faisant pas répéter, lui donnait tous les contre-poisons nécessaires.

Pendant cette scène, Mme D..., cruelle, considérait le moribond avec une joie féroce. Ses regards semblaient se repaître de sa souffrance. Avant de le quitter, elle eut le courage de s'approcher froidement de son lit, et de lui dire d'un ton ironique : « Du courage, mon ami, vous êtes

jeune, vous en pourrez revenir. » — Son époux voulut donner la main au malade. Il le repoussa disant : « Laissez-moi, j'ai pris du poison à votre table. En ce temps de trouble et d'anarchie, qui sait si l'on n'a point payé ma mort à votre femme ! » Surpris, il voulut répondre. Napoléon tira brusquement ses rideaux. « Assez ! je n'oublierai pas votre maison ! »

La convalescence fut longue et pénible. Il avait juré de se venger ; mais son intérêt personnel et son ambition lui commandèrent d'oublier le crime. A ne plus revoir M. et Mme D... se borna son ressentiment. Mais la vengeance de cette femme n'était pas encore assouvie : elle ne pouvait pardonner à Napoléon d'avoir jeté la méfiance dans l'âme de son époux. Ne pouvant rien machiner de plus contre lui sans risquer de se compromettre, c'est avec une horrible persévérance qu'elle chercha tous les moyens de ruiner ses projets politiques. Sa haine fut constamment active. Napoléon la trouvait sans cesse en face prête à détruire ses moindres espérances.

Les troubles politiques de la Corse forcèrent bientôt Napoléon et sa famille à se réfugier en France. Ils débarquaient à Marseille et logeaient chez un négociant nommé Clary. Napoléon y fit la connaissance d'une femme peu ordinaire : Charlotte M..., fille d'un officier de vaisseau américain. Son père lui laissait la plus grande liberté.



Cl. Neurdein.

MARIE-LETITIA RAMOLINO (M^{me} BONAPARTE)

Mère de Napoléon.

Cette femme était admirablement moulée et quoique les traits de son visage ne fussent point réguliers il était difficile de résister aux feux lancés par ses admirables yeux noirs. Son langage était extraordinaire, tout rempli de métaphores et de néologismes, ce que Napoléon lui reprochait quelquefois. A cela, Charlotte répondait : « Vous êtes un routinier, j'ai mille fois plus de pensées que votre pauvre langue n'en possède : il faut bien que j'en forge, lorsqu'elle ne m'en fournit plus ! »

Cette hardiesse plaisait au jeune héros. Il parla d'amour et fut bientôt heureux. Mais il ne fallait pas à Charlotte un amant ordinaire. Non moins ambitieuse que Napoléon, ce fut elle qui l'exhortait à rentrer dans la carrière qu'il avait abandonnée. Elle parvint même à le faire recommander auprès de Barras, alors en mission dans le département du Var, et Bonaparte reprit son grade de lieutenant d'artillerie. On sait que la famille de Bonaparte était peu riche. Aussi vivait-elle fort péniblement à Marseille. Joseph ayant renoncé à la théologie était entré comme clerc chez un procureur. Lucien s'était fait professeur dans une pension. Les deux autres frères, Louis et Jérôme étudiaient dans une modeste école. Quant aux sœurs, elles ne quittaient point leur mère : ce qui n'empêchait pas la calomnie de s'attacher à elles (1).

(1) « Je me souviens de certaines particularités et privautés, auxquelles je n'attachais aucune importance, avec de jeunes

Lucien se trouvait heureux de sa position lorsque son repos fut troublé par des événements, qui se trouvent consignés dans les *Mémoires d'un page*, par Marco de Saint-Hilaire.

.
Ne prenant dans ces Amours secrètes que ce qui concerne seulement Napoléon I^{er}, nous n'avons pas à parler de ses frères.

... Mais revenons à notre héros. La fortune finissait par lui sourire. Il fut nommé chef de bataillon. Ce fut en cette qualité qu'il assistait au siège de Toulon. Tout le monde sait que le succès de ce siège revenait à l'audace du futur monarque. Malgré des officiers plus anciens, mais plus timides, il faisait établir une batterie qui foudroya les assiégeants. Ce qui n'a pas été dit par tous les historiens, c'est que ce fut d'après le conseil de Charlotte que Napoléon faisait construire cette batterie ; qu'elle ne la quittait point, même au plus fort de l'action, et que lorsque Bonaparte voyant tomber ses meilleurs canonniers

Marseillais, attirés par les charmes de ces demoiselles. Pauline, surtout, était d'une beauté merveilleuse ; elle tenait de l'idéal. Mais il est possible aussi que parmi ces jeunes gens il se soit trouvé quelque peste qui se vantât de faveurs qu'il n'avait pu obtenir, ou même se vengeât de refus très positifs par des calomnies qui sont restées attachées à la mémoire des filles de Mlle Lætizia. Mais je vois que l'opinion ne leur était pas favorable à Marseille et qu'elle leur attribuait des aventures galantes et même scandaleuses. Cela, Bonaparte ne le pardonna jamais aux Marseillais. » GÉNÉRAL DE RICARD, *Autour des Bonaparte*.

saisissait lui-même, le refouleur, c'est l'intrépide Charlotte qui lui portait les dernières gargousses. Toulon fut pris, et le nom de Bonaparte commençait à avoir beaucoup de retentissement dans l'armée. Au plaisir qu'éprouvait notre jeune héros succéda vite un chagrin cuisant. Charlotte, rappelée par son père, fut obligée de partir pour l'Amérique.

Plus que jamais la fortune était changeante, en ces temps. Napoléon s'était montré trop chaud patriote pour que la mort de Robespierre ne lui fût point préjudiciable. Il fut arrêté comme jacobin forcené, puis mis en liberté. Le jeune officier vint alors à Paris pour réclamer contre cette injustice. Il sollicitait avec autant d'ardeur qu'il s'était battu. Mais les puissances d'alors n'étaient guère plus abordables que de nos jours : il fallut quelque temps pour obtenir cette justice. Bonaparte séchait d'impatience et d'ennui.

L'amour l'aidait à supporter ses chagrins. Il demeurait alors rue des Fossés-Montmartre, dans un hôtel garni, que tenait un sieur Grégoire. Ses fonds commençaient à baisser et de tous ses ennuis ce n'était pas le moindre. Son ami Fouquet, agent d'affaires, le conduisit un soir au Théâtre-Français, pour le distraire. Il y avait foule. Bonaparte occupait le devant d'une loge : derrière était une jeune femme. Il lui offrit sa place et obtint la permission de la reconduire

après le spectacle. Plus tard il fut assez heureux pour être admis chez elle. Son nom était Mlle S... C... : elle habitait rue de la Sourdière. Depuis trois mois, ayant perdu sa mère, elle faisait des portraits pour vivre. Sans être jolie, elle paraissait agréable, fraîche, très douce et très sensible : elle avait dix-huit ans ! Napoléon réussit à s'en faire aimer. Dans cette jeune fille, c'était un véritable amour d'enfant : tout plein de candeur, de franchise, de laisser-aller. Bonaparte lui avouait le fâcheux état de sa bourse, la priant de lui permettre d'apporter un lit de sangle dans un cabinet attenant à sa chambre et d'y venir coucher jusqu'à ce qu'il obtint un emploi. « L'hôtel que j'habite, ajouta-t-il, est beaucoup trop cher pour moi ! »

Mlle S... C... ne pensa point qu'il fût possible de repousser la demande de son ami ; dès le soir même, le petit lit était-il dressé dans le cabinet. Mais il resta toujours désert. Cet amour fut une bonne fortune pour Napoléon. En se cotisant avec sa jeune artiste, il ne dépensa pas en une semaine la somme qu'il dépensait en un jour avant de la connaître. Il attendait chez elle depuis trois semaines que les promesses de ses protecteurs se réalisassent et déjà perdait tout espoir, lorsqu'enfin il reçut l'ordre de se rendre chez le ministre, qui le nommait commandant de l'armée de Hollande. Fut du délire la joie que partageait sa jeune

amie, sans se douter qu'elle allait perdre son amant. Ce ne fut qu'en le voyant changer de logis qu'elle versa quelques larmes. C'est pendant qu'il faisait ses préparatifs de départ qu'il fut appelé par Barras et nommé, sous ses ordres, commandant en second de la force armée de Paris. Il s'agissait de marcher en faveur de la Convention contre les sections insurgées. Bonaparte ne vit dans cette expédition que la nécessité d'arrêter aussitôt le progrès d'une guerre intestine, d'autant plus redoutable que la Capitale en était le foyer. Tout le monde connaît la journée du 13 Vendémiaire. Avec quel mépris Napoléon ne vit-il point les flatteurs se presser autour de Barras qui n'avait fait que suivre ses ordres ! Il eut aussi, lui, ses rieurs ! De toutes parts lui arrivèrent des amis dont, le plus souvent, les noms lui étaient inconnus. Quant à Barras, il fut, à partir de ce jour, le protecteur de Bonaparte : ce qui n'est pas étonnant, parce qu'il avait besoin de son silence.

Mais le jeune héros n'avait pas oublié son amie. Après sa victoire, il courut chez elle, qui le recevait affectueusement, comme il y avait six mois, alors qu'il sollicitait la faveur de son modeste asile. Napoléon lui faisait meubler une jolie chambre, rue Grenelle-Saint-Honoré. Cinq ou six ans après, il la mariait à l'un de ses adjudants généraux.

On comprend qu'après la victoire du 13 vendémiaire, un homme du caractère de Napoléon ne pouvait rester dans l'obscurité. Il remplaçait bientôt Barras, son protecteur, comme général en chef des troupes de l'intérieur. C'est à cette époque qu'il faisait la connaissance de Mme de Beauharnais, depuis impératrice. Mlle Le Normand, la célèbre tireuse de cartes, raconte ainsi dans une lourde compilation, qui contient quelques utiles renseignements, cet épisode fameux (1).

« Un enfant de 10 à 12 ans, d'une figure heureuse, se présentait un jour chez Napoléon, le priant d'employer son crédit à lui faire rendre l'épée de son père. Il dit se nommer Eugène de Beauharnais, fils du ci-devant vicomte de Beauharnais qui, s'étant attaché au parti de la Révolution, avait servi la République sur le Rhin, en qualité de général. Devenu suspect au Comité de salut public, il avait été déféré au tribunal révolutionnaire, puis exécuté quatre jours avant la chute de Robespierre. La demande de l'enfant était aussi touchante que ses manières étaient aimables. Bonaparte y prit le plus vif intérêt, lui fit rendre cette arme chérie. A sa vue l'enfant fond en larmes. Il le renvoie comblé de caresses. Quelques jours plus tard, Eugène revenait, accompagné de sa mère.

(1) Est-il besoin de dire que cette anecdote est absolument fantaisiste ?

« C'était, écrit M. Marco de Saint-Hilaire, dans les *Mémoires d'un page*, une femme charmante, de figure angélique, attrayante, pleine de bonté ; d'une taille moyenne, mais modelée avec une rare perfection. Dans tous ses mouvements une souplesse incroyable. Sa démarche aérienne respirait la majesté. Sa physionomie était expressive, sa douceur charmante. Belle dans la joie comme dans la douleur, elle offrait dans ses yeux son âme tout entière ; ils étaient bleu foncé, à demi fermés par de longues paupières légèrement arquées, entourés des plus beaux cils du monde, et doués d'un regard auquel on ne résistait point. Quoique son aspect fût imposant, il semblait que la sévérité lui fût impossible. Elle avait des cheveux longs, blonds, soyeux ; le teint châtain clair, la peau éblouissante de finesse et de fraîcheur ; un son de voix si ravissant qu'on éprouvait du plaisir à l'entendre (1) ».

Telle était la mère d'Eugène, la veuve du géné-

(1) Ce portrait est exact dans son ensemble, bien qu'un peu flatté. Les pamphlétaires se plaisent à dire qu'elle était alors « flappie », que « ses chairs étaient molles ». Rien de tout cela. Mais elle avait les dents mauvaises, noires — défaut qu'elle savait dissimuler par le sourire fermé de ses lèvres — et cette horrible denture lui faisait une haleine suspecte. Sans avoir la beauté de Mme Tallien, que, dans une de ses lettres écrites d'Italie, Bonaparte lui défendait de fréquenter, il était très facile à Mme de Beauharnais d'éveiller des sentiments amoureux dans le cœur du jeune Bonaparte qui, jusqu'alors, n'avait pas encore véritablement aimé. Cf. LÉVY, *Napoléon intime*, pp. 95-96, Paris, Pl n, 1893.

ral vicomte de Beauharnais, Marie-Joséphine Tascher de la Pagerie, fille d'un planteur de Saint-Domingue. Elle avait, elle aussi, souffert de la Révolution. Après la destitution de Beauharnais, elle fut arrêtée comme suspecte et incarcérée jusqu'au 9 thermidor. Ses enfants, Hortense et Eugène, destinés à un grand avenir, furent mis en apprentissage, l'une chez une lingère, l'autre chez un menuisier (1). Maintenant tous ces maux étaient oubliés et cette intéressante famille jouissait enfin du bonheur. Sa connaissance devint précieuse à Napoléon. Il passait toutes ses soirées chez Joséphine. C'était, a-t-il dit lui-même, la réunion la plus agréable de Paris. On y rencontrait, habituellement, le vieux M. de Montesquiou, le duc de Nivernais, plusieurs autres débris de l'ancienne cour.

Une sorcière anglaise avait prédit à Joséphine, encore enfant, qu'elle s'élèverait à un rang supérieur, plus haut qu'une reine. Joséphine parla plusieurs fois de cette prédiction à Mme de Vaudreuil, incarcérée à Sainte-Pélagie, dans la même

(1) « La veuve Beauharnais était dans un état voisin de la misère et résidait à Fontainebleau. Elle vivait la plupart du temps chez Mme Doué, créole comme elle et, sans ses secours, elle aurait manqué du premier nécessaire... Sa fille Hortense était en apprentissage chez une couturière, son fils chez un menuisier : ce qui était ou très philosophique ou fort peu maternel ; car elle trouvait encore des moyens pour fournir à la dépense de sa toilette qui, à toutes les époques, fut toujours celle d'une courtisane. » *Mémoires de Barras*, II, p. 60.

chambre. Elle la racontait aussi, très souvent, à quelques-unes des personnes qui, plus tard, composaient sa société intime. Elle croyait aux sorciers. La sybille de la rue de Tournon, Mlle Le Normand, dut sa grande réputation aux visites de Joséphine.

Barras connaissait aussi Mme de Beauharnais. Quelques écrivains ont même affirmé qu'elle avait été la maîtresse de ce général : assertion que rien ne justifie (1). Ce qui est moins douteux c'est que ce fut Barras qui négocia le mariage de Joséphine avec Napoléon. « Mon ami, lui dit-il un jour, vous avez des connaissances militaires, vous l'avez prouvé, mais ce n'est pas assez. Il vous faut encore de la fortune, et, pour arriver à ce dernier point, il vous faut faire un bon mariage. Tenez, je veux vous faire épouser une femme titrée d'une excellente famille, à peu près de votre âge, belle encore, assez riche pour vous donner le moyen de le devenir encore davantage : c'est Mme de Beauharnais. Je vous

(1) Joséphine a-t-elle été vraiment la maîtresse de Barras ? D'assez nombreux historiens l'affirment : toutefois, manqueraient, croyons-nous, les preuves absolument probantes. Il ne semblerait pas naturel que Mme Tallien eût conduit elle-même, et mis en relief chez Barras, une seconde maîtresse dont elle était l'intime amie, alors surtout qu'elle avait toutes les raisons possibles de garder pour elle seule les bonnes grâces de l'omnipotent Directeur. Mais que Joséphine, avant d'épouser Bonaparte, eût voulu s'assurer soit par elle-même, soit par Mme Tallien, que son futur époux obtiendrait les faveurs du Directeur, quoi de plus naturel ?

donne jusqu'à demain pour réfléchir. Allez ! Sur-tout n'oubliez point que le commandement de l'armée d'Italie est une portion de sa dot (1) ».

Le mariage fut bientôt conclu. Barras faisait ensuite tellement bien auprès de ses collègues que Napoléon, n'ayant alors que 26 ans, partait presque aussitôt pour aller prendre le commandement de l'armée d'Italie.

(1) C'est absolument faux, Barras ne disposant pas de ce commandement. « Croient-ils, disait Bonaparte à Joséphine, que j'aie besoin de protection pour parvenir ? Ils seront trop heureux pour que je veuille leur accorder la mienne. Mon épée est à mon côté, et avec elle j'irai loin ! »

.
 Ayant un soutien dans Barras,
 Qu'était un grand faiseur d'embarras,
 On fit monter de grade en grade,
 Passant su l' dos d'chaqu' camarade,
 Si ben que l'petit Caporal,
 En un rien devint général.

.
Les Bamboches de Nicolas.

Il est toutefois certain que le mariage se faisait par l'intermédiaire de Barras.

.
 De la vèuve de Beauharnais,
 Partageons l'allégresse
 Des Cisalpins et des Français.
 Je suis reine et maîtresse,
 Dit-elle, admirant son giron,
 Aujourd'hui je me pique,
 De posséder le plus grand Con-
 sul de la République.

.
 / *Vaudeville nouveau.*

CHAPITRE IV

Napoléon amant et mari. — Correspondance.

Napoléon était alors réellement amoureux de Joséphine, ainsi que l'attestent quelques-unes de ses lettres (1).

Neuf heures du matin. A Mme de Beauharnais.

« Je vous quittais emportant avec moi un sentiment pénible. Je me suis couché bien fâché : l'estime due à mon caractère, me semble-t-il, devant éloigner votre pensée de la dernière qui m'agitait

(1) Ces lettres sont exactes, dans leur ensemble, bien que le texte n'en soit pas absolument correct. Très curieuses ces lettres de Napoléon amoureux ; car il l'était vraiment de Joséphine alors qu'il l'épousait ; tandis que Joséphine se mariait, non pas avec indifférence, parce qu'elle croyait à l'avenir de Bonaparte, mais absolument sans amour pour lui. — « Vous avez vu, écrivait-elle, le général Bonaparte chez moi. Eh bien ! c'est lui qui veut servir de père aux orphelins d'Alexandre, d'époux à sa veuve ! L'aimez-vous ? allez-vous me demander. — Mais, non ! — Vous avez donc pour lui de l'éloignement ! — Non ! mais je me trouve dans un état de tiédeur qui me déplaît et que les dévots trouvent plus fâcheux que tout, en fait de religion. »

hier soir. Si dans votre esprit elle prédomine vous seriez bien injuste, Madame, et moi bien malheureux. Vous avez donc pensé que je ne vous aimais pas pour vous. Pour qui donc ? Ah ! Madame, j'aurai donc bien changé. Un sentiment si bas pouvait-il naître dans une âme si pure ? J'en suis encore étonné ; moins encore que du sentiment qui, dès mon réveil, me ramenait à vos pieds, sans volonté, sans rancune. Certes ! il est impossible d'être plus faible ! Quel est donc ton étrange pouvoir, incomparable Joséphine ! Une de tes pensées empoisonne ma vie, déchire mon âme par les volontés les plus opposées ; mais un sentiment plus fort, une humeur moins sombre, me rattachent, me ramènent, me conduisent encore coupable. Je le sens bien, si nous avons des disputes ensemble, je devais récuser mon cœur, ma conscience. Tu les as séduits ; ils sont encore pour toi. Cependant toi, *mio dolce amor*, tu as bien reposé. As-tu seulement pensé deux fois à moi ? Je te donne trois baisers : un sur ton cœur, un sur tes yeux, un sur ta bouche.

Chanceau, le 24, 6 heures du soir. A la citoyenne Beauharnais, rue Chantereine, 6, Paris. « Je t'ai écrit de Châtillon et je t'ai envoyé une procuration pour que tu touches différentes sommes qui me reviennent. Chaque instant m'éloigne de toi, mon adorable amie, et chaque instant me trouve moins de force pour supporter

d'être éloigné de toi. Tu es l'objet perpétuel de ma pensée : mon imagination s'épuise à chercher ce que tu fais. Si je te vois triste, mon cœur se déchire et ma douleur s'accroît. Si tu es gaie, folâtre avec tes amis, je te reproche d'avoir bien vite oublié la séparation de trois jours ; tu es alors légère et n'es affectée par aucun sentiment profond. Comme tu vois, je ne me contente point facilement. Mais, ma bonne amie, c'est bien autre chose ; je crains que ta santé ne soit altérée ou que tu n'aies des raisons, que je ne puis deviner, d'être chagrine. Je sens que ta bonté naturelle n'existe plus, ce n'est que tout assuré qu'il ne t'arrivera rien de fâcheux que je puis être content. Si l'on me demande : Avez-vous bien dormi ? je sens qu'avant de répondre j'aurai besoin d'un courrier qui m'assure que tu as bien reposé. Les maladies, la fureur des hommes ne m'affectent que par l'idée qu'elles peuvent te frapper, ma bonne amie. Que mon génie par lequel je fus toujours protégé au milieu des plus grands dangers t'environne, te couvre, et je me livre découvert. Ah ! ne sois point gaie, mais un peu mélancolique et, surtout, que ton âme soit exempte de chagrin, comme ton corps de maladie. Reçois les mille et un baisers de l'amour le plus vrai, le plus tendre.

Milan, le 4 prairial. — Joséphine, depuis le 23, aucune lettre de toi. M'arrive un courrier

parti le 27 de Paris, et point de nouvelles, point de réponses de ma bonne amie ! M'aurait-elle oublié ? Ignore-t-elle qu'il n'est point de tourment plus grand que de ne rien recevoir de sa *dolce amor* ? L'on me donnait une grande fête ici : cinq à six cents élégantes et jolies figures cherchaient à me plaire : mais aucune ne te ressemblait, aucune n'avait cette physionomie douce, harmonieuse, si bien gravée dans mon cœur. Je ne voyais que toi, je ne pensais qu'à toi. Cela me rendait tout insupportable, et une demi-heure après être entré à ce bal je me suis en allé me coucher tristement. Voilà, me disais-je, ce réduit vide de mon adorable petite femme. Viendras-tu ? Ta grossesse comment va-t-elle (1) ? Eh ! ma petite amie,

(1) Grossesse que simulait Joséphine pour avoir le prétexte de ne point quitter Paris.

Dans maintes de ses lettres Bonaparte prie et supplie Joséphine de venir le rejoindre. Un jour, la glace du portrait de Joséphine qu'il portait toujours sur lui se casse par hasard. Il pâlit effroyablement. « Marmont, dit-il, ma femme est infidèle ou bien malade. » Mais, sur toutes choses, Joséphine voulait demeurer libre à Paris, autant peut-être pour ses plaisirs personnels que surtout par vanité. Répétons qu'elle s'était mariée moins par inclination pour Bonaparte que pour le rang élevé qu'elle prévoyait. Chaque victoire de son mari rehaussait son prestige, à elle, qui voulait de moins en moins abandonner la place unique où elle trouvait les satisfactions de vanité qu'elle avait recherchées, avant tout, dans le mariage. « C'est à Paris, dit Arnault, dans ses *Souvenirs d'un sexagénaire*, qu'elle aimait à jouir de cette gloire et des acclamations qui retentissaient sur son passage à chaque nouvelle de l'armée d'Italie. » Elle triomphait, de son côté lorsque les Parisiens, accourant admirer les trophées de drapeaux autrichiens arrivés à Paris, la saluaient

prends bien soin de toi ! Surtout du mouvement, ne t'afflige de rien, n'aie sur ton voyage aucune inquiétude. Il faut le faire à petites journées. Je me figure te voir sans cesse avec ton petit ventre, cela doit être charmant. Et ces vilains maux de cœur ? Les as-tu toujours ? Adieu, ma belle amie, pense quelquefois à celui qui pense toujours à toi.

Nice, 10 germinal. — Je n'ai point passé un jour sans t'aimer ! Je n'ai point passé une nuit sans te serrer dans mes bras, je n'ai point pris une seule tasse de thé sans maudire la gloire et l'ambition qui m'éloignent de toi, âme de ma vie ! Au milieu des affaires, à la tête des troupes, parcourant les camps, mon admirable Joséphine est toujours présente dans mon cœur, occupe toujours mon esprit, absorbe toujours ma pensée. Si je m'éloigne de toi, plus rapide que le torrent du Rhône, c'est pour te revoir plus vite. Si je me lève au milieu de la nuit, pour travailler, c'est que cela peut avancer de quelques jours l'arrivée

et l'appelaient Notre-Dame-des-Victoires en la voyant passer. Ces ovations, que lui valaient la gloire de son mari, plaisaient à Joséphine. Aussi, tenait-elle à ne point abandonner Paris, malgré les supplications passionnées qui ne lui arrachaient que cette vulgaire et malséante réflexion : « Il est drôle, ce Bonaparte ! » Son indifférence était remarquée par tous ceux qui l'approchaient : indifférence qu'elle ne prenait même point la peine de dissimuler. Voir LÉVY, *Napoléon intime* et aussi *Souvenirs d'un sexagénaire*, d'ARNAULT, II, p. 285, de l'édition Garnier.

de ma douce amie. Pourquoi, dans ta lettre dernière, me dis-tu *vous*? — Vous, toi-même, mauvaise! Comment pouvais-tu m'écrire cette lettre? Qu'elle est froide! Vous! Vous! Mon âme est triste, mon cœur est esclave. Adieu femme, bonheur, tourment, espérance et âme de ma vie que j'aime, que je crains, qui m'inspire les sentiments tendres m'appelant à la nature, et des mouvements impétueux aussi volcaniques que le tonnerre. Je ne te demande pas un amour éternel, mais seulement une franchise sans bornes. Le jour où tu me diras « je t'aime moins », sera le dernier de ma vie, ou le dernier de mon amour; Joséphine! Joséphine! Souviens-toi de ce que je t'ai dit quelquefois. La nature m'a fait l'âme forte et décidée: elle t'a bâtie de dentelles et de gaze. As-tu cessé de m'aimer? Pardon, âme de ma vie! Mon âme est tendue sur de vastes combinaisons; entièrement occupé par toi, mon cœur a des craintes qui me rendent malheureux. Adieu! Ah! si tu m'aimes moins tu ne m'auras jamais aimé. Alors, je serai bien à plaindre!

Quartier général de Milan. — Joséphine, où te remettra-t-on cette lettre? Si c'est à Paris, mon malheur est donc certain! Si tu ne m'aimes plus il ne me reste qu'à mourir. Serait-il possible? Tous les serpents des furies sont dans mon cœur et je n'existe plus qu'à demi. Mes larmes coulent! Plus de repos! Plus d'espérance! Je



Cl. Neurdein.

JOSÉPHINE A LA MALMAISON
par PRUDHON

respecte l'immuable, la fatale loi du sort. Il ne m'accable de gloire que pour me faire sentir mon malheur avec plus d'amertume. A tout, je m'accoutumerai dans cet état nouveau de choses, mais je ne puis m'accoutumer à ne plus t'aimer. Non ! ce n'est pas possible, ma Joséphine ! Tu es en route, ma Joséphine. M'aimerais-tu donc un peu moins ! Tant d'amour promis ne peut pas en deux mois avoir disparu. Je déteste Paris, les femmes et l'amour. Cet état est affreux ! Et ta conduite ? Mais, dois-je l'accuser ? Non ! Ta conduite est celle de ton destin. Si belle, si douce, devrais-tu donc être l'instrument de mon désespoir ! Adieu, ma Joséphine, ta pensée me rend heureux. Embrasse tes enfants ! Ils m'écrivent des lettres charmantes. Depuis que je ne dois plus t'aimer, je les aime davantage. Malgré le destin et l'honneur, je t'aimerai toute la vie !

Quartier général de Lodi. — Je recevais ta lettre, et toutes tes lettres ; mais aucune ne faisait sur moi l'impression de la dernière. Y penses-tu, mon adorable, de m'écrire en ces termes ? Crois-tu donc que ma position n'est pas assez cruelle sans accroître mes regrets et bouleverser mon âme ! Quel style ! Quels sentiments. Mon unique Joséphine, loin de toi la vie ne m'est qu'un désert où je reste isolé. Tu m'as été plus qu'une amie. Aime-moi comme tes yeux, mais ce n'est pas assez ; aime-moi comme toi, plus que toi, que ton

esprit, ta vie, ton tout. Douce amie, pardonne-moi ! Je délire ! Écris-moi dix pages, cela seul peut me consoler. Tu es malade, tu m'aimes, tu es affligée, tu es grosse, et je ne te verrai pas ! Cette idée me confond ! J'ai tant de torts envers toi que je ne sais comment les expier. Je t'accuse de rester à Paris et tu y étais malade ! Pardonne-moi, ma bonne amie ! L'amour que tu m'inspires m'ôte la raison. Je ne la retrouverai jamais ! J'ai tant de torts envers toi, que je ne sais comment les expier ! Cette idée me confond. On ne guérit pas de mon mal. Toutes mes pensées sont concentrées dans mon alcôve, dans ton lit, sur ton cœur, sans sommeil, sans appétit, sans intérêt pour la gloire ou pour la patrie. Toi ! toi ! Le reste du monde n'existe pas plus que s'il était anéanti. Je tiens à l'honneur parce que tu y tiens ; à la victoire parce qu'elle te fait plaisir ; sans quoi, j'aurais tout quitté pour me rendre à tes pieds.

Dans ta lettre, ma bonne amie, aie soin de me dire que tu es convaincue que je t'aime au delà, au delà de tout ce qu'il est possible de s'imaginer ; que tu es persuadée que tous mes instants te sont consacrés ; que jamais je ne passe une heure sans penser à toi ; que jamais ne m'est venue l'idée de penser à une autre femme ; qu'elles sont toutes, à mes yeux, sans esprit et sans beauté ; que toi, toi tout entière, telle que je te vois, telle que tu es, pouvais me plaire et absorber

toutes les facultés de mon âme ; que mon cœur n'a plus de replis que tu ne vois, point de pensée qui ne te soit subordonnée. Te souviens-tu de ce rêve où j'ôtai tes souliers, tes chiffons et te faisais entrer dans mon cœur. Pourquoi la nature n'arrangeait-elle pas ainsi tout cela ? Enfin, je vais te dire mon secret ; moque-toi de moi. Reste à Paris, aie des amants et que tout le monde le sache, ne m'écris jamais ; je ne t'en aimerai pas moins. Je t'en aimerai même dix fois davantage. Si ce n'est point là fièvre, folie, délire ! Et, je ne guérirai pas de cela ? Oh ! si, par Dieu, j'en guérirai ! Mais, ne va pas me dire que tu es malade, n'entreprends pas de te justifier. Bon Dieu ! tu es pardonnée ! Je t'aime à la folie et jamais mon pauvre cœur ne cessera d'adorer son amie. Adieu ! je vais me coucher sans toi, dormir sans toi. Je t'en prie, laisse-moi dormir. Voilà plusieurs fois que je te serre dans mes bras. Songe heureux, mais ce n'est pas toi !

Castiglione, 5 thermidor. — Je t'expédie un courrier pour Paris. En passant, il prendra tes dépêches. Te voilà rétablie, mon adorée. Je brûle du désir de te voir, mais il faut encore trois jours. Je pars dans une heure pour voir différents postes de mon armée et je sais bien qui sera le plus exact au rendez-vous. Murat est malade, Mme Ruga, la déesse du bal, lui donnait une galanterie : je l'envoyais à Brescia : furieux,

il veut mettre son aventure dans les gazettes. Je te fais mon compliment; mais fraîchement, sans que mon cœur se serre. On dit que le jeune Caulaincourt te rendait visite à onze heures du soir ! Il avait à te parler de sa sœur, de sa maman. Il fallait alors prendre l'heure la plus commode. La chaleur est excessive, mon amie est brûlée. Je commence à me convaincre que pour être sage et se bien porter il ne faut pas se livrer au bonheur de connaître l'incomparable Joséphine. Tes lettres sont froides. Parbleu ! Un autre doit être l'amant et moi je suis le mari ! Ne faut-il pas être comme tout le monde ? Mais, malheur à qui se présenterait à mes yeux, avec le titre d'être aimé de toi ! Mais, tiens ! me voilà jaloux. Bon Dieu ! je ne sais ce que je suis ; mais, ce que je sais bien, c'est qu'il ne m'est plus, sans toi, de bonheur ; sans toi tout entière ! S'il est un sentiment dans ton cœur, un sentiment qui ne soit pas à moi, s'il en est un seul que je ne puisse connaître, ma vie est un empoisonnement, et le stoïcisme mon seul remède (1).

(1) Cet amour violent, impétueux, il le conservera longtemps malgré ses « passades ». Même fougue, même exaltation, chez le général, chez l'Empereur au faite de la gloire et de la renommée. S'il a voulu le divorce, ce n'est que pour avoir un héritier, car il oubliera toujours les frasques et les infidélités de Joséphine, même celles avec ce bellâtre, cet homme ridicule par sa passion pour les calembours, que fut le capitaine Charles. Est-il nécessaire de rappeler la scène bien connue ? Revenant d'Italie, il ne trouve pas Joséphine dans sa maison de

la rue de la Victoire. Elle était allée au-devant de lui, mais ayant pris une fausse route, ne l'avait pas rencontré. Bonaparte s'enferme dans sa chambre. Tout un jour, toute une nuit, Joséphine, Hortense, Eugène, devant la porte, pleurent, gémissent, implorent le pardon. Autant, parce qu'il est agacé que parce qu'au fond, il aime Joséphine malgré tout, Bonaparte ouvre la porte et pardonne.

CHAPITRE V

Grassini. — Rode. — Mme Duchatel.

Après la victoire de Marengo, Napoléon ne faisait, pour ainsi dire, qu'une marche triomphale. Partout la population se pressait sur son passage, l'accueillait comme un libérateur. Mais ce fut surtout à Milan que des fêtes brillantes furent données.

Dans un magnifique concert, la beauté d'une cantatrice, Mme Grassini, l'avait frappé (1). Il

(1) Une première fois à Milan, elle avait voulu, mais c'était Bonaparte qui ne voulait point. Puis, après son entrée triomphale en cette ville, il la remarquait davantage alors qu'elle chantait dans un concert, en son honneur. Elle n'était déjà plus ce qu'elle était, alors que deux années auparavant elle avait essayé de prendre Bonaparte à Joséphine. Elle a le corps un peu gros, la tête forte, les traits accentués, d'épais cheveux noirs, des yeux de feu, toute l'apparence d'un tempérament amoureux : tempérament qui promet, mais ne tient pas. Ses amants, faut-il le dire, en style trivial, sont plutôt « volés ». Mais rien n'égale l'expression de son contralto. « Sa voix, la plus touchante que l'on puisse entendre, égale et pure dans toute son étendue est, à soi seule, une harmonie ». Cf. MAS-

ne la trouva pas rebelle à ses vœux. Au bout de quelques heures, le vainqueur de l'Italie comptait une conquête de plus.

Le lendemain, elle déjeunait avec le Premier Consul et le général Berthier. Le fidèle Constant les servait. Elle était rayonnante. Berthier fut chargé de pourvoir au voyage de la belle dame ; elle était envoyée à Paris et attachée au concert de la cour, avec 20.000 francs par mois (1). Napoléon, soucieux d'éviter tout ce qui pouvait exciter la jalousie de sa femme, ne faisait à Grassini que de très rares et courtes visites. Une femme exigeante et passionnée ne pouvait s'accommoder de pareilles amours. Elle s'éprenait alors du célèbre violon Rode. Cette liaison parvenait aux oreilles de Bonaparte.

Il fit venir, un soir, Fouché : « Vous faites bien mal votre service, lui disait-il. C'est vrai, répondit Fouché, ma surveillance était d'abord en défaut ; mais, je sais, maintenant, qu'un homme de petite taille, vêtu d'une redin-

son, *Napoléon et les femmes, la Grassini*. La Grassini voulut bien oublier les dédains d'antan. Bonaparte et Napoléon apparaissait toujours aux femmes dans une si fulgurante auréole !

(1) Il avait été convenu qu'on lui trouverait un engagement au « théâtre de la République et des Arts ». Le premier Consul voulut que le 14 juillet, elle célébrât Marengo, chantant avec Bianchi un duo que le ministre de l'Intérieur faisait, sur son ordre, composer sans retard : « Duo sur la délivrance de la Gaule cisalpine et la gloire de nos armes, avec une bonne musique », insistait Bonaparte, dans son ordre.

gote bleue, coiffé d'un petit chapeau à trois cornes, sort tous les jours du château, entre huit et neuf heures du soir, par la petite porte du Pavillon Marsan. Un seul homme plus grand, habillé de même façon, l'accompagne. Il monte en fiacre et va rue Chantierine, 28, chez la Grassini. Le petit homme, c'est vous ; et la belle vous fait des infidélités en faveur de Rode, le violon ; l'autre, c'est Duroc. » Napoléon, ne répondant rien, se mit à siffler un air italien et tourna le dos à Fouché qui se retirait. Junot fut chargé de faire l'eunuque noir.

L'infidèle refusa de se soumettre au régime du sérail. Elle ne chanta plus à la cour. On la priva de son traitement croyant la réduire à la famine. Son amour pour Rode lui fit tout supporter (1).

(1) Choses faciles à supporter. Par deux fois le Consul leur accordait la salle du théâtre de la République pour des concerts (mars et octobre 1801). Le concert d'octobre, le plus brillant des deux, atteignit une recette de 13.863 fr. 75, somme énorme pour l'époque, et Suard n'encourut point la mauvaise humeur ou le blâme de Bonaparte en écrivant dans le *Moniteur*, un compte rendu d'un lyrisme sensationnel. Lorsque revenant de Russie, de Berlin, de Gênes, de Milan, de la Haye, de Londres, elle allait, traversant Paris, « frapper à la porte de l'appartement secret des Tuileries », cette porte s'ouvrait toujours pour elle. Puis Napoléon la rappelant à Paris, lui offrait — à la chanteuse alors et non à la femme — 36.000 fr. de traitement fixe, 15.000 fr. de gratification annuelle, sans compter les gratifications accidentelles ; 15.000 fr. de pension à sa retraite, et une fois par an, pour une représentation à son bénéfice, la salle de l'Opéra. De 1807 à 1814 elle recevait de l'Empereur plus de 70.000 fr. par an, en dehors de ce qu'elle recevait du public. Elle ne se

Enfin, honteux du rôle qu'il jouait, Napoléon lui donnait l'ordre de quitter Paris et de retourner en Italie. D'abord elle se réfugiait à Versailles, avec son amant, puis tous deux disparurent pour aller chercher fortune en Russie.

A Mme Grassini, succéda la jolie Mme D... (1) Napoléon fit sa conquête lors de son retour à Paris, au grand désespoir de Joséphine, car elle apprit cette intrigue dès les premiers jours, malgré les précautions que prenait le Premier Consul. Sa maîtresse habitait le château ; il n'allait chez elle que lorsque l'heure était fort avancée, la nuit ; encore avait-il la précaution de s'envelopper dans une vaste robe de chambre et de

crut, d'ailleurs, point liée par la reconnaissance : en 1814, elle chantait, et « faisait mieux que chanter pour Wellington ».

(1) Mme Duchatel, dont le mari déjà vieux, et qui pouvait passer pour son père, était conseiller d'État, directeur de l'Enregistrement. Il eut le bon goût de ne pas trop s'imposer, ayant compris que son âge lui défendait d'être exigeant. « Mme Duchatel était une femme faite pour plaire, tant par sa grâce naturelle que par celle qu'elle savait se donner, et comptait, comme aurait dit Brantome, à la tête de l'escadron des jolies femmes de son temps. Son visage était un peu hautain, dédaigneux plutôt, superbes dents qu'elle savait faire valoir ; un nez aquilin qui savait bien se faire valoir lui-même sans qu'elle s'en mêlât ; de plus, un charme irrésistible dans le regard prolongé de son grand œil bleu foncé à double paupière. Lorsqu'elle voulait prendre un air de douceur et de bonté, ses yeux avaient toutes les impressions qu'elle voulait leur donner, hors ceux de la franchise, parce que son caractère la portait à la dissimulation. De plus, une grande distinction dans la tournure, quoique un peu maigre et, de tout point, une façon suprême. DUCHESSE D'ABRANTÈS, d'après ses *Mémoires* et ses *Salons de Paris*.

marcher nu-pieds. Mais Joséphine le faisait espionner par ses femmes. A la fin, Napoléon qui s'en apercevait faisait louer par Constant, son valet de chambre, une petite maison près des Champs-Élysées, où les rendez-vous étaient donnés à cette nouvelle conquête.

CHAPITRE VI

**L'armée à Boulogne. — La dame mystérieuse.
— Jeux innocents et gages. — Fidèle à Joseph.
Mme Gazzani. — Mlle de la Plaigne. — La
duchesse de B...**

Après la rupture du traité d'Amiens, Napoléon rassemblait une armée nombreuse à Boulogne, et se rendait au camp, proche de cette ville. Ce fut le signal d'émigration pour toutes les femmes élégantes de Paris qui s'empressèrent de se rendre à Boulogne. Les logements y furent bientôt hors de prix et la galanterie à l'ordre du jour. Quelques Mémoires parlent d'une dame d'Abbeville qui donnait des soirées dans le grenier d'une bicoque dont un menuisier habitait le rez-de-chaussée : circonstance qui n'empêchait point que de grands personnages brigassent l'honneur d'être invités. Joseph, frère de Napoléon, et le général Soult, depuis maréchal, se disputaient le cœur de cette dame, aussi jolie que spirituelle.

Ayant connu cette rivalité, Napoléon ne manqua point d'imiter le juge de *l'Huître et les Plaideurs*. Il se présentait donc, accompagné du général Bertrand, chez cette dame F..., et l'aimable Abbévilloise recevait l'illustre visiteur avec autant d'aisance que s'il se fût agi d'un simple colonel. Elle insista pour que le grand homme prît part aux jeux innocents qu'elle organisait. En vain Napoléon essaya de s'en défendre : il fut vaincu par l'enchanteresse. On rit aux éclats, on fit danser les dames : les plus rusés y trouvèrent leur compte, les maladroits donnèrent des gages. A plusieurs reprises, sommé d'exécuter la sentence lancée contre lui, Napoléon, fouillant ses poches, n'y trouvait que l'état nominatif des officiers de l'état-major. La dame était pressante. Le Premier Consul ne savait à quel parti s'arrêter. Enfin, il se dessaisissait du papier, à condition qu'il ne serait pas ouvert; la dame y consentait. Lorsque fut venu le moment de retirer les gages, une pénitence cruelle fut imposée à Napoléon : faire le portier en choisissant lui-même une dame qui, sous ses yeux, entreprendrait le voyage à Cythère. En chevalier courtois, le Premier Consul appelait la dame de la maison qui prenait Joseph pour son compagnon de route. Tous deux firent le voyage à Cythère devant Bonaparte qui, tout penaud de l'aventure, se hâtait de s'en aller avec le fidèle Bertrand. Mais il s'arrêtait chez le me-

nuisier, y laissant pour Mme F... ce billet : « Je vous remercie, Madame, de l'aimable accueil que vous m'avez fait. Si vous venez un jour dans une « baraque » je ferai le portier encore, si bon vous semble, mais je ne laisserai pas, cette fois, à d'autres, le soin de vous accompagner dans le voyage à Cythère : *Bonaparte, Premier Consul.* » Malgré tout cela, Bonaparte en fut pour ses frais, car la belle Mme F... demeura fidèle à Joseph et, cette fois, ce fut le juge qui n'eut que les écaillés. Heureusement que les compensations ne lui manquaient point (1).

En montant sur le trône, Joséphine (2) avait

(1) Quelles compensations à Boulogne ? Est-ce cette Italienne que lui procurait Marat et dont parle Constant, *Mémoires*, II, pp. 48-51 ? A sa première entrevue qu'elle avait si fort désirée, la comédie fut parfaite. Elle pleura, joua l'émotion et le premier Consul qui, paraît-il, « ne pouvant voir pleurer une femme » la consolait si vite et avec tant de persuasion qu'elle ne s'en allait qu'à trois heures du matin. Et sans doute que le tête-à-tête charmait Bonaparte, parce qu'il la faisait revenir assez souvent, et, empereur, la revoyait à Rambouillet. Constant ajoute, mais sans nous apprendre son nom « qu'elle était bonne, simple, crédule, pas du tout intrigante et ne chercha point à tirer parti d'une liaison qui, du reste, ne fut que passagère ». Si Bonaparte, d'ailleurs, eut d'autres amours à Boulogne, elles furent d'autant plus *secrettes* — c'est le vrai mot — qu'il voulait donner le bon exemple d'une rigide austérité de mœurs. Ses officiers, ses soldats n'auraient-ils point argué de ses passades pour s'offrir, eux aussi, leurs aventures ? Son armée, la future Grande Armée qu'il forgeait à Boulogne, pour être un infail-
lible et redoutable instrument de précision, contre l'Angleterre, ne s'en serait-elle pas trouvée affaiblie, énervée ?

(2)

Joséphine est douce et bonne,

conservé toutes les qualités de son cœur ; mais sa jalousie naturelle avait fait de grands progrès. Il est vrai que sa tendresse s'alarmait non sans raison. Bonaparte était alors vivement épris d'une Italienne, Mme Gazzani (1), femme magnifique, qu'il bombardait lectrice de l'Impératrice, quoi-

N'fait jamais d'mal à personne;
 All soulage l'indigent,
 All protège l'innocent ;
 Du bien au mal, sans murmure
 All sait la distanc' qu'il y a,
 Mais son époux, j'vous assure,
 N' connaît pas cett' distanc'-là.

.

Les Bamboches de Nicolas.

(1) Carlotta Gazzani, fille d'une chanteuse, ou d'une danseuse, du grand théâtre de Milan, était un de ces nombreux jalons de choix que l'on plantait soigneusement en Italie, sur les routes que suivaient le Premier Consul ou l'Empereur. Ce jalon attirait si bien ses regards, qu'il le faisait arracher de terre, dirais-je pour continuer l'image, et l'ajoutait à son agréable collection. Grande, un peu maigre, extrémités médiocres — ayant alors, à cause de cela, les mains toujours gantées — visage parfait offrant le type véritable de la beauté italienne dans ses lignes d'une absolue pureté, yeux noirs, grands et brillants, dents éclatantes de blancheur. M. de Rémusat insinuait à l'Empereur « de placer Gazzani en qualité de lectrice auprès de l'Impératrice, aux appointements de 500 fr. par mois ». De 1805 à 1807 rien ne la met spécialement en vue, Napoléon courant de Vienne à Berlin, de Berlin à Varsovie et à Tilsitt. Mais au retour l'Empereur la faisait loger de façon à ce qu'elle fût toujours prête à servir « d'en cas ». Jamais elle n'essaya de se poser en favorite, et resta toujours si modestement au second plan que la jalousie de Joséphine, d'abord éveillée, se rassura vite, Napoléon ne lui témoignant en public aucun égard particulier. Elle avait obtenu, pour son mari, la recette générale d'Évreux : elle allait l'y rejoindre après le divorce de l'Empereur.

qu'elle ne sût point lire le français. Le mari, qui gênait l'Empereur, fut envoyé dans un département très éloigné avec la place de receveur général, et les amours continuèrent. Un jour que Napoléon était dans les petits appartements, Mme Gazanni, selon son habitude, arrivait par l'escalier noir. Aussitôt l'Empereur s'enfermait avec elle et donnait à son valet de chambre, Constant, l'ordre de ne laisser pénétrer personne : « Vous répondrez à ceux qui se présenteront que je travaille avec un de mes ministres. » Joséphine qui faisait épier Mme Gazanni, fleurant la vérité, se présenta. « L'Empereur, lui dit Constant, travaille avec un ministre et ne saurait vous recevoir, n'ayant fait exception pour personne. » C'est en vain que Joséphine insistait : — Je sais tout, disait-elle le lendemain au fidèle Constant, Napoléon était avec Mme Gazanni, lui-même me l'avouait. Constant jura ses grands dieux qu'il l'ignorait, et bien il fit, car c'était une ruse de Joséphine. Instruit de cet incident, Napoléon résolut de ne donner désormais rendez-vous à Mme Gazanni que hors des Tuileries. Peu de temps après, d'ailleurs, il rompit avec elle.

Mais cette velléité de sagesse dura peu. Un général ayant vanté devant l'Empereur les charmes de Mlle L..., Napoléon voulut la voir. Il lui assignait alors plusieurs rendez-vous à la petite maison des Champs-Élysées, louée au nom de

Constant. De fréquents tête-à-tête ayant, en peu de jours amené la satiété, l'Empereur s'empressa de marier sa nouvelle conquête ; mais il ne tardait pas à s'en repentir, parce que Mlle L..., devenue Mme D..., refusa de revenir à la petite maison de l'allée des Veuves. Toutefois l'Empereur, qui savait apprécier les sentiments nobles, approuva la conduite de cette dame, disant, à plusieurs reprises : « Cette aimable enfant a vingt fois plus de vertus que vingt prudes que je pourrais nommer, et qui, toutes, seraient à ma discrétion en moins de seulement vingt minutes, si j'avais seulement l'air de le désirer (1).

A cette époque, Mme Murat avait pour lectrice une jeune fille de 17 ans, Mlle E. L..., svelte, bien faite, brune, coquette, de beaux yeux noirs (2). Napoléon en devint éperdument amou-

(1) L'anecdote est empruntée à Constant. Quel est ce général qui joue le rôle de Mercure ? Quelle est cette demoiselle L... devenue Mme D... et dont la mère tenait une maison de jeux ? Elle n'aurait eu, d'après Constant, II, p. 47, qu'une seule passade avec l'Empereur.

(2) Louise-Catherine-Éléonore Venuelle de la Plaigne : « Très belle, grande, svelte, bien faite, avec de beaux yeux noirs, fort coquette et nullement élevée pour avoir des scrupules. » Lectrice de Caroline Murat, elle se trouvait, comme par hasard, sur le passage de Napoléon, alors que, revenant d'Austerlitz, il était allé voir sa sœur. La suite se devine ; Éléonore divorcée, son mari, Revel, ayant été condamné par la cour criminelle de Seine-et-Oise à deux ans de prison, accouchait le 13 décembre 1806, rue de la Victoire, 29, d'un fils qui fut le comte Léon. Il mourait à Pontoise en 1881, après une vie plus qu'accidentée. Ce fils, l'Empereur l'avait d'autant plus adulé, choyé, qu'il était



MARIE WALEWSKA

(1789-1817)

Portrait peint par R. LEFEBVRE

(Extrait de *Napoléon et les Femmes*, par Frédéric MASSON, H. FLOURY, édité.)

reux. De grands seigneurs et de grandes dames de la Cour entreprirent la diplomatie de cette affaire. Les propositions furent acceptées non sans peine. Des rapports avec le héros souriaient évidemment à la jeune personne ; mais elle tenait à sa réputation, à sa vertu. Toutefois elle se décida à venir au Château, mais en secret, assez rarement : encore n'y restait-elle jamais plus de deux heures. Cela ne l'empêcha point de devenir enceinte. On raconte qu'alors son désespoir fut à son comble et qu'elle prenait la résolution de se détruire. L'Empereur en fut instruit. Aussitôt, il lui fit louer un hôtel, rue de Chantierine. Elle y accouchait d'un beau garçon qui fut comte à sa naissance, et pourvu de trente mille francs de rente. On le confiait à la nourrice d'Achille Murat, qui le gardait trois ou quatre ans. Ensuite, M. M..., secrétaire de l'Empire, fut chargé de veiller à son éducation. Au retour de l'île d'Elbe, il était remis à Mme Mada. La liaison de l'Empereur avec Mlle L... ne dura pas longtemps. Un jour elle arrivait avec sa nièce à Fontainebleau, où se trouvait la Cour. Elle montait aux appartements

pour lui la preuve vivante que la stérilité ne devait être imputable qu'à Joséphine, et qu'alors le divorce s'imposait, s'il voulait avoir un héritier qui continuât sa race et son extraordinaire fortune. De Napoléon III, qu'il avait voulu tuer, il obtenait une pension de 6.000 fr. et le paiement « d'un legs de conscience » dont Napoléon I^{er} aurait parlé : 225.319 fr. Ce qui d'ailleurs ne le contentait nullement, car il intentait procès sur procès pour en obtenir davantage.

ments de l'Empereur, demandant qu'elle fût annoncée. Napoléon, mécontent de cette visite inattendue, défendit à Mlle L... de revenir sans permission. L'empereur aimait l'enfant et souvent Constant le lui amenait : il lui donnait des friandises et riait de ses reparties.

Malgré sa gravité naturelle, Napoléon se plaisait beaucoup aux anecdotes scandaleuses : il racontait aux maris les aventures de leurs femmes et l'on pense bien qu'il ne manquait pas de moyens pour savoir ce qui se passait, notamment, dans son entourage. Un jour une anecdote de cette nature lui fut dite sur la duchesse de B..., dont le mari se trouvait sur son passage. « M. le duc, interpellait-il, votre femme a un amant. — Sire, je le sais. — Ah ! quel est donc l'officier ami qui vous l'apprenait ? — C'est ma femme, et c'est pour cela que je vous demande la permission de n'en rien croire alors même que vous me l'affirmeriez ! » Napoléon eut toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire au nez de ce pauvre mari ; puis rapidement il passait. » Oh ! les femmes ! les femmes ! » dit-il tout bas. Le même jour il racontait au duc de R..., qui lui avait donné le renseignement : « Croyez-vous que ce pauvre B... est persuadé que sa femme est la vertu même ! — Le pauvre homme ! reprit le duc de R... ; hier la duchesse se promenait aux Champs-Élysées, puis elle a disparu. Certaine

petite porte avait été laissée entr'ouverte : elle était attendue dans une maison voisine, par l'aide de camp d'un général dont je connais le nom. — Je sais tout cela, repartit Napoléon ; toutefois vous omettez une circonstance : c'est que la duchesse de B... était accompagnée d'une dame qui vous touche de bien près et qui ne venait pas pour l'aide de camp, mais pour le général. » La stupéfaction de R... fut immense : ce que voyant, Napoléon s'en allait, riant comme un fou.

CHAPITRE VII

Une Danaë. — Mme Serrurier. — Mme de Mesgrigny. — Lise. — Consultation. — Aventures de la jeune Berlinoise.

La cour impériale était tout à fait formée (1) :

(1) Formée depuis décembre 1804.

.
La France est sans couronne

J'suis là

Pis qu' qu' n'y a personne sur l'trône

J'suis là,

Faut queuqu' z'un qui gouverne

J'suis là,

Et je n'veux pa^m qu'on me berne,

J'suis là.
.

Y a ni Emp'reur, ni roi, ni prince,

Il en faut z'un : Eh bien, me v'là,

Vous voyez ben que j'suis bon prince ;

J'vous l'prouve assez par c'tt' action-là,

I faut sans réplique,

Qu'un chacun s'applique,

A s' décider, sans barguigner,

I' faut m'nommer.
.

Les Bamboches de Nicolas.

cour élégante et prodigue, bien qu'en général composée de roturiers. Voici ce trait que je lis dans les *Mémoires d'un page à la nouvelle Cour impériale*, par Marco de Saint-Hilaire, et que l'on croirait emprunté plutôt à la Cour de Louis XV. Un soir que l'Empereur faisait une « macédoine » avec quelques dames du palais, plusieurs chambellans et quelques généraux prenaient part aux jeux, en pariant, ou se mettant avec elles de moitié. Le maréchal Jourdan, assez gros joueur, passa le bras par-dessus l'épaule de la maréchale Serrurier pour prendre une énorme quantité de pièces de vingt francs qu'il venait de gagner, ayant fait paroli. Les retirant, il en laissait tomber plus de moitié dans le corsage de Mme Serrurier, qui lui dit en riant : « Me prenez-vous donc pour une Danaé ? » Elle se leva alors, voulant secouer et faire tomber cette pluie d'or. L'impératrice prétendit qu'elle avait fait le gros dos pour que le maréchal ne pût avoir que la moitié de ce qu'il avait gagné. Mme Serrurier, impatientée de l'accident qui lui faisait perdre un coup à jouer, se remit au jeu, disant au maréchal : « Vous savez qu'on donne vingt-quatre heures pour payer les dettes de jeu, vous voudrez donc bien attendre jusqu'à demain matin. » Et, tranquillement, elle continua sa partie. Le soir, en se déshabillant, elle retrouvait quelques pièces de vingt francs qu'elle renvoyait au maréchal : il les donna au

valet qui les rapportait. Mme Serrurier était une bonne personne remarquable par sa distraction, sa friandise, ses reparties et son amour pour le jeu.

Napoléon, allant en Italie (1), pour s'y faire couronner, s'arrêtait à Troyes. On lui présentait, un soir de bal, une jeune fille charmante qui, devant bientôt se marier, ne possédait pour toute dot que ses charmes et son innocence. La Révolution avait ruiné sa famille et elle venait solliciter une légère faveur. Napoléon, après s'être informé, signait un décret qui rendait à la famille des biens nationaux évalués à plus de trente mille francs. Elle épousait M. de Mesgrigny dont l'Empereur fit un de ses écuyers et, plus tard, elle fut sous-gouvernante du roi de Rome. Tant de faveur éveillait l'attention et l'envie des courtisans. La calomnie s'en mêlant prétendit que la gentille sous-gouvernante avait poussé plus que loin la reconnaissance. Une nuit, dans un bal masqué, Napoléon s'approcha de cette dame : « Croiriez-vous, lui dit-il à l'oreille, que l'on vous accuse d'avoir payé par le droit du seigneur la justice que l'Empereur vous a rendue. — C'est infamie, répondait vivement Mme de Mesgrigny : qui que vous soyez, vous abusez étrangement de la liberté que le masque autorise. — Vous vous trompez, madame, car il n'y a que moi qui puisse vous

(1) Mars 1805.

dire cela sans vous insulter, étant absolument certain du contraire. » La jeune femme reconnaissant l'Empereur balbutiait quelques excuses.

Une nouvelle victime vint, à l'époque où partait Louis pour la Hollande, se jeter, d'elle-même, dans les bras de Napoléon. Une jeune personne, Lise, — inutile de révéler son nom de famille (1), — fort jolie, spirituelle et d'excellent cœur. Sans une éducation frivole, elle eût été certainement femme estimable. Sa mère, en la produisant, avait pour but de procurer un puissant protecteur à son second mari, de haute naissance, mais de mœurs relâchées. Tous trois ourdirent ce complot, mais la pauvre Lise n'en fut que l'instrument. Elle était fort bonne musicienne, avait une voix charmante, et dansait souvent, mais d'une manière

(1) Le pamphlétaire révélera d'autant moins le nom de famille, que Constant, qu'il démarque et agrémenté ici, n'appelle cette Lise que Mlle L... B... Jamais le nom ne fut identifié. « De famille noble, ce dont la mère et la demoiselle se félicitèrent, excellente musicienne, de voix fort agréable ». Mais, ce qui paraissait aussi ridicule qu'indécent, c'était de la voir, devant une assez nombreuse compagnie chez sa mère, danser des pas de ballet, dans un costume aussi léger qu'à l'Opéra, avec des castagnettes, un tambour de basque et terminer sa danse par une répétition d'attitudes et de grâces... Elle fut fort chagrinée du peu de durée qu'eut sa liaison avec l'Empereur. Pour la mère, elle en était désespérée et me disait avec une naïveté révoltante : « Voyez ma pauvre Lise, comme elle a le teint échauffé. Cette pauvre enfant ! C'est le chagrin de se voir négligée ! Que vous seriez bon si vous pouviez la faire demander ! » Tout cela fut du temps perdu. *Mémoires de Constant*, II, p. 50.

fort peu décente, s'accompagnant de castagnettes ou d'un tambour de basque. Sa mère et elle, désespérées de la si courte liaison avec l'Empereur, firent appeler Constant et le conjurèrent de remettre leurs noms sur le tapis. Constant trouva la demoiselle fort changée, triste, le teint échauffé, et, alors, n'en parlait point. Désolées du mauvais succès de cette démarche, elles vinrent un jour, toutes deux, à la chapelle de Saint-Cloud, se consumèrent en œillades, dont les dames de la Cour rougirent elles-mêmes. Elles se résignèrent, enfin, à consulter Mme Lenormand. Quelle fut la réponse ? On l'ignore.

En 1806, Napoléon, provoqué par le roi de Prusse, avait promptement écrasé son armée et fait son entrée dans Berlin. Il y prouva la grandeur de son caractère en accordant aux larmes de la princesse de Hatzfeld la grâce de son mari reconnu coupable de trahison envers les Français et, comme tel, condamné à mort. Quelques jours après ces événements, à la revue, deux dames s'approchèrent et lui remirent une pétition. Il était facile de soupçonner une amourette. Napoléon envoya Constant chez ces dames. La fille, de seize ans, avait une éblouissante beauté, mais ne connaissait pas un seul mot de français. Napoléon donna ordre à Constant de les aller chercher en voiture, vers dix heures du soir. Constant les trouva dans leur logement modeste,

prêtes et fort parées. La mère fut laissée dans l'antichambre, et la fille entra chez Napoléon. Elle y resta la nuit, conversant par signes, comprenant, sans doute ; en tout cas, se faisant comprendre, parfaitement.

L'Empereur, le matin, demandait à Constant quatre mille francs qu'il donna à la jeune Prussienne. La mère, pas du tout inquiète, avait passé la nuit dans l'antichambre au milieu des valets endormis. Elle baragouinait le français, mais son âge plus que respectable l'avait abrité de tout danger. Constant la reconduisit chez elle en voiture. Quelques jours après il revint chez ces dames, envoyé par l'Empereur. Il trouva la mère, désolée, pleurant. Un colonel français avait enlevé sa fille. Napoléon voulut faire courir après son ravisseur, mais, comment s'appelait ce colonel ? Quel était son régiment ? De retour à Paris, quelques mois après, avec l'Empereur, Constant rencontra, rue de Richelieu, la belle fugitive, toujours charmante, malgré son costume plus que négligé et l'énorme chapeau qui cachait sa figure. Elle avait appris à parler français avec le colonel qui, l'ayant longtemps promenée, finit par la laisser dans une maison de débauche. Le nom de ce colonel était toujours un mystère. Elle ne le connaissait pas plus à Paris que sa mère à Berlin. Tout cela parut louche au brave Constant. Il interrogea la belle Prussienne. Elle

avait fui la maison où l'avait laissée ce colonel, et demeurait rue du Chabanais ; ne demandant, disait-elle en pleurant, qu'à revenir à Berlin. Constant apprenait cette rencontre à l'Empereur ; aussitôt, sa figure s'enflammait. Vivement il voulut revoir sa conquête, et non sans peine, le fidèle Constant le faisait renoncer à ce désir. Mais il eut ordre d'aller lui porter deux cents [napoléons qui lui permirent, sans doute, de retourner à Berlin.

CHAPITRE VIII

La comtesse Walewska.

En 1807, Napoléon était à Varsovie. Dans un bal que lui donnait la noblesse polonaise, il remarqua la comtesse Walewska (1) qui, tout récemment, avait épousé un vieux noble de mœurs

(1) Rien de moins *secrets* que ces amours. Alors, n'entrent pas dans notre cadre les commentaires ou les notes. D'ailleurs, en leur ensemble, ces détails sont exacts. On les pourra contrôler ou compléter par la lecture du chapitre xv, Mme WALEWSKA, dans MASSON, *Napoléon et les femmes*. Se croyant libre, après le départ pour Sainte-Hélène, elle épousait en 1816, à Liège, le général comte d'Ornano, l'un des plus braves officiers de la Grande Armée. Ce mariage affectait vivement l'Empereur. Ayant toujours conservé pour Mme Walewska sa tendresse, il admettait difficilement que ce qu'il aimait aimât un autre que lui. Le 9 juin, elle accouchait à Liège, et le 15 décembre suivant, elle mourait dans son hôtel, rue de la Victoire. Elle était inhumée au Père-Lachaise où son épitaphe nous apprend qu'elle fut comtesse d'Ornano. Pas autre chose !

De ses relations avec l'Empereur, naissait le comte Walewski, ministre des Affaires étrangères, puis ministre des Beaux-Arts, et président du Corps législatif sous le règne de Napoléon III, son cousin.

rigides, préférant ses parchemins à sa femme qui, de son côté, le respectait, mais ne l'aimait point. Pour cette belle Polonaise, de tournure charmante, aux yeux bleus, et de peau très blanche, Napoléon éprouva subitement un vif désir. Il trouva de délicieux charmes dans sa conversation, tout empreinte de mélancolie. Il en devint amoureux.

Le lendemain, un grand personnage était envoyé par lui chez Mme Walewska, mais il la trouvait aussi vertueuse que belle. Avouant que Napoléon ne lui était pas indifférent, elle ajouta qu'elle ne lui céderait jamais ; elle connaissait trop ses devoirs d'épouse. L'Empereur écrivit plusieurs fois, pas de réponse. Cet homme à qui rien ne résistait, en est surpris. Il écrit encore, elle cède enfin et consent à venir la nuit, entre dix et onze heures. A l'endroit désigné, le grand personnage va la prendre en voiture, l'impatience de Napoléon est à son comble. Enfin arrive Mme de Walewska, muette, pâle, en larmes, se soutenant à peine, gémissante ; ce premier entretien se passe sans résultats. Vers les deux heures elle s'en allait, sanglotant, le mouchoir sur les yeux, accompagnée par le même intermédiaire. Deux ou trois jours après elle revenait plus tranquille, mais émue. Elle continua ses visites jusqu'au départ de l'Empereur qui, deux mois après, du quartier général de Finkinsten, lui deman-

dait de venir. Elle accourt. Un appartement lui était préparé, qui communiquait avec celui de Napoléon. Désormais, le vieux époux qui n'ignore rien ne voudra plus recevoir sa femme. Après un séjour qui dura trois semaines, elle rentrait dans sa famille. Sa tendresse pour Napoléon paraissait vive, mais franche, désintéressée. Cette femme angélique n'avait pu résister au terrible ascendant de l'Empereur, le premier homme du siècle. Presque tous les jours ils prenaient ensemble leurs repas. Constant les servait. Leur conversation ressemblait à celle de deux jeunes amants. Napoléon passait des revues, elle se blotissait derrière une jalousie, le dévorant des yeux. Son humeur était douce, égale. Jamais le moindre éclair de dépit, la moindre boutade d'amour-propre.

CHAPITRE IX

**Mme de B... — L'escalier dangereux. —
Mlle Bourgoïn. — A Erfurt. — Histoire de la
pelisse.**

Rentré à Paris, l'Empereur alla se reposer à Fontainebleau où les jolies femmes affluaient, lorsque s'y tenait la cour. Ce fut là que Napoléon fit la conquête d'une femme charmante, Mme de B..., conquête pas facile. La duchesse d'Abrantès affirme dans ses *Mémoires* que Napoléon ne réussissait point entièrement auprès de cette dame. Mais, sur ce point, le valet de chambre Constant, devait être mieux informé que la duchesse, car nous trouvons cette anecdote dans les *Mémoires* de ce fidèle serviteur.

Un soir, l'Empereur disait à Constant : « Prends ce billet, descend au rez-de-chaussée, tu trouveras une fenêtre ouverte. Il fera nuit, quelqu'un se présentera : tu lui donneras ce billet.

Constant suivit ces instructions, mais la nuit

était fort sombre, et, montant un escalier, le messenger trébucha, tomba. Alors, un cri de femme. Constant se relève, attend : rien ! Le personnage mystérieux à qui devait être remis ce billet ne parut point. Force lui fut de revenir à l'Empereur, il lui racontait sa mésaventure. « Je suis certain, lui dit Napoléon, qu'il y avait quelqu'un ! — Je le crois, sire, car le cri que j'entendis est une preuve convaincante. Le bruit de ma chute l'aura certainement effrayée, alors, elle s'est enfuie. — C'est ce que je vais éclaircir, allons ! viens avec moi ! »

Napoléon allait à la fenêtre restée ouverte. Constant l'aide à l'escalader, puis demeure en dehors pour faire sentinelle. Au point du jour, l'Empereur revint par le même chemin. Avec Mme d'Abrantès, nous nous demanderons : « Où pouvait-il avoir passé la nuit ? »

Alors que les souverains étaient réunis à Erfurt, en 1808, la jeune et jolie Mme Bourgoïn fut remarquée sur la scène. Elle excita l'admiration et la jalousie des augustes spectateurs. Ayant voulu se montrer dans une loge, richement parée, Napoléon lui fit défense d'y revenir. Elle était fort mal dans ses papiers. Alexandre, au contraire, avait toujours les yeux sur elle et l'actrice qui s'en apercevait redoublait de minauderies et d'œillades. Il demanda conseil à Napoléon. « Oh ! ne vous y aventurez pas. —

Quoi ! me refuserait-elle ? — Oh ! non, certainement, mais c'est demain jour de courrier, et dans cinq jours tout Paris saurait comment est faite Votre Majesté, des pieds à la tête. Et puis... Et puis... Votre santé m'intéresse. »

L'autocrate, très refroidi par ces confidences, répondit : « Vous lui gardez rancune ? — Mais non, c'est tout simplement par oui-dire. » Napoléon mentait.

Cette actrice renommée par le nombre de ses amants et le luxe habituel de ses expressions ordurières qui contrastaient avec son agréable personne s'était, un soir, présentée chez l'Empereur, alors qu'il travaillait avec un de ses ministres. « Qu'elle attende ! » fut toute la réponse du monarque. Au bout d'un quart d'heure il la faisait entrer, la regardait un instant, et lui donnait une petite tape familière sur la joue. « Oh ! ce n'est donc que cela ! » Puis, lui tournant le dos, il la renvoya, lui faisant compter cinq cents francs (1).

(1) Il faut mettre au point cette anecdote, d'après les *Souvenirs de Chaptal*. Le Premier Consul travaillait un soir, dans son cabinet avec Chaptal, ministre de l'Intérieur. On annonce Mlle Bourgoin. Comme la jolie tragédienne était la maîtresse du ministre depuis quelque temps, le ministre ayant compris, ramassa ses papiers, prit son portefeuille et s'en alla brusquement. Le lendemain arrivait la démission. Il paraîtrait que c'était pour se débarrasser de Chaptal que Bonaparte avait, avec la comédienne, arrangé ce petit coup de théâtre. Il voulait le remplacer par son frère Lucien, jugé plus apte à préparer le terrain pour l'avenir. La comédie avait été supérieurement jouée !



*M^{lle} Thérèse Bourgoïn.
Née à Paris, le 3 Juillet 1786.*

Cl. Neurdein.

M^{re} • BOURGOIN

Erfurt est une petite ville où les femmes sont très rares. Les actrices françaises y firent bonne moisson. L'abstinence forcée faisait trouver des charmes même à Mlle Duchénois. Quant à Mlle Bourgoïn, malgré les propos méchants de Napoléon, c'est à qui pourrait avoir les honneurs de ses... complaisances. La foule de ses admirateurs était innombrable. Sa demeure ressemblait à l'hôtel d'un ministre où chacun attend son tour. Elle s'en retournait en France, comblée d'or et couverte de diamants. Mais en route, elle avait la mauvaise fortune de rencontrer le fameux partisan Schiller qui la débarrassa d'une très forte somme et qui, après l'avoir terrorisée, finit par lui faire dire, sur un autre ton : « Ah ! cher voleur ! »

A cette époque, la princesse Pauline avait pour amant avoué Canouville, le jeune et brillant colonel. L'Empereur de Russie envoyait trois admirables pelisses en martre zibeline à Napoléon, il en gardait une et donnait les deux autres : l'une à Mme Bernadotte, l'autre à Pauline. Canouville trouva la pelisse de mauvais goût, il avait pour cela des raisons, Pauline tomba dans le piège. « Elle est divine, cette pelisse, dit-elle, mais pour vous punir de votre mauvais goût, je vous la donne et vous condamne à la porter ». Canouville ne désirait pas autre chose, aussi ne se faisait-il point prier. Il y eut, à quelque temps de là, grande

revue au carrousel. Un cheval ombrageux caracole hors des lignes et son cavalier passe tout proche devant l'Empereur qui reconnaissait, transformée en dolman de hussard, la pelisse dont il avait fait cadeau à sa sœur. Sa colère éclate. « Monsieur le colonel, crie-t-il à l'officier, votre cheval a le sang trop chaud je veux que vous alliez le lui faire rafraîchir en Hollande. Je vous donne trois jours pour que vous quittiez Paris. Canouville ne se le faisait pas répéter deux fois et, à la grande douleur de Pauline, obéissait (1).

(1) Voir pour cette anecdote les *Souvenirs* (conformes) du duc de Broglie, t. I, p. 160, qui ajoute : « Le voyage d'Espagne devenait, à partir de ce moment, une sorte d'ostracisme infligé à leurs galants, lorsque les intrigues des vertueuses princesses du sang impérial et des grandes dames faisaient trop de bruit. »

D'après le pamphlet *les Nuits de Saint-Cloud*, le colonel comte de F... aurait été le héros de cette aventure. Passant sa revue, Napoléon l'apercevait montant un cheval couvert d'une superbe peau de tigre. Il se rappelle que cette parure appartenait à la reine Hortense dont ce colonel était l'amant. De nouveaux griefs s'élèvent aussitôt dans le cœur de Napoléon contre ce jeune colonel : « Que faites-vous ici, lui criait-il, ne devriez-vous pas être dans votre garnison ? Je n'ai nul besoin de tous ces héros de parade qui font leurs campagnes dans des boudoirs. » Épouvané, le colonel le lendemain même quittait Paris.

CHAPITRE X

Aventure à Madrid. — Encore Mme Walewska.

Lorsqu'il eut nommé son frère Joseph, roi d'Espagne, l'Empereur allait à Madrid, pour son couronnement. A Madrid, il remarquait, au théâtre de cette ville, une fort jolie personne : seize printemps, une fraîcheur rare, de beaux cheveux noirs, des yeux de flammes ; mais fort sage malgré toute l'expression si vive de sa physionomie. On racontait d'elle plusieurs traits qui prouvaient sa belle âme et la bonté de son cœur. C'est ce qu'apprenait à Napoléon M. de B... qui avait remplacé Murat dans ses fonctions d'eunuque ; ajoutant que l'aimable Espagnole n'avait ni frère, ni mère, « mais seulement une vieille tante qui basait sur sa nièce des espérances de fortune ».

Un soir, la demoiselle vint chez l'Empereur, parée de ses plus beaux atours, fort agréablement odorante de parfums. Napoléon détestait les

odeurs ; mais la petite était si jolie qu'il parvenait à surmonter son aversion. Ils étaient enfermés depuis deux heures lorsque, tout à coup, Napoléon sonne fébrilement. Constant arrive : il trouve l'Empereur dans une pièce et la jeune fille dans une autre : « Cette enfant me faisait mourir, avec ses odeurs, emportez-la, que l'on ouvre vite portes et fenêtres. » Elle pleura ; mais se consola bientôt lorsque lui fut remise une bourse richement garnie.

Bientôt Napoléon quittait l'Espagne pour soumettre de nouveau l'Autriche que soudoyait l'Angleterre. On sait combien fut glorieuse cette campagne qui se terminait au bout de six mois par la prise de Vienne. Après la paix Napoléon séjournait au château de Schœnbrunn où venait le rejoindre Mme Walewska. L'Empereur lui faisait construire une maison admirable aux environs de Vienne. Le soir, Constant allait chercher la belle dans une voiture et l'amenait à Schœnbrunn : elle entrait par une porte secrète. Un soir de tempête, elle arrivait : la voiture versa. La dame en fut quitte pour quelques contusions. C'est vers cette époque qu'elle devenait enceinte. On essaierait vainement de retracer les soins, les égards, les attentions que l'Empereur eut pour elle. Il la fit venir, à Paris, avec son frère, officier de grand mérite, et sa femme de chambre. A la Chaussée-d'Antin, lui fut achetée, par l'inter-

médiaire de Darse, un hôtel où elle vivait fort retirée, ne recevant presque personne, ne fréquentant ni bals, ni soirées, ni promenades ; se disant heureuse d'appartenir au grand homme. Presque tous les soirs, elle lui écrivait. Aux Tuileries elle était admise dans les petits appartements. Son fils ressemblait beaucoup à l'Empereur : chaque fois qu'on le lui amenait, il l'embrassait avec transport. Il l'avait fait comte et l'élevait avec beaucoup de soins. Ils entraient ensemble au château par l'escalier noir. Lorsque l'un des deux était malade, Napoléon envoyait son médecin préféré le célèbre Corvisart. Très douce, elle disait souvent à l'Empereur : « Lorsque tu cesseras de m'aimer, n'oublie pas que je t'aimerai toujours ». Il l'appelait Marie. C'était une femme à part. On peut dire que ce fut la La Vallière de Napoléon. Mais le grand homme ne fut pas ingrat comme Louis XIV l'avait été.

CHAPITRE XI

Mlle George. — Pour la première fois à Saint-Cloud. — Une nuit mouvementée.

On a fait dans le temps, les histoires les plus absurdes sur les amours de Napoléon avec la fameuse tragédienne George. Ainsi, l'on a raconté que cette actrice ayant prié Napoléon de lui donner son portrait, le grand homme lui envoyait une pièce de cinq francs à son effigie. Cette anecdote est complètement fausse. On dit encore que Mlle George était une nuit, dans les bras de Napoléon qui fut atteint subitement d'une névrose si violente, que l'actrice effrayée saisissait le cordon de sonnette à sa portée, et sonnait à tout rompre. Elle attirait plusieurs personnes dans la chambre de l'Empereur, ce qui le mettait dans une violente colère contre la belle actrice.

Voici ce que disent sur cette femme célèbre les *Mémoires de Constant*.

« Ce fut à Saint-Cloud (1) que Napoléon recevait pour la première fois Mlle George, dans un appartement, sur l'Orangerie. Cette tragédienne passait alors pour l'une des plus belles et des plus agréables personnes de Paris. Sa conversation avec l'Empereur était souvent gaie : il riait beaucoup de ses anecdotes. Avec elle, il se montrait gracieux, aimable, magnifique. Plus d'une fois, il lui remplissait les mains de papiers, en chiffons, desquels Andromaque se gardait bien de faire des papillottes. L'histoire de cette pièce de cinq francs donnée par Napoléon à l'actrice qui voulait avoir son portrait est un conte de vieille femme inventé par la calomnie, propagée par la sottise (2). Joséphine lui faisait plusieurs cadeaux ; entre autres un superbe costume pour le rôle de Cléopâtre dans *Rodogune*. »

Quant à l'anecdote de la nuit, où Mlle George sonna si mal à propos, voici ce qui serait la vérité.

Une nuit elle dormait à côté de l'Empereur

(1) Voir dans l'intéressant volume de FLEISCHMANN, *Une maîtresse de Napoléon : Mlle George*, Paris, Albin Michel, 1908, au livre II : La femme qui couchait avec l'Empereur, le curieux récit : *Les quatre nuits de Saint-Cloud, racontées par Mlle George*.

(2) Bonaparte aurait, selon les uns, répondu : « Prends ce Napoléon, il paraît qu'il me ressemble » ; suivant les autres : « Mon portrait ? tu peux l'avoir pour deux sous sur les boulevards ! » George a protesté toute sa vie contre cette anecdote ridicule. « Jamais, répétait-elle énergiquement, il ne me faisait la proposition de me donner une pièce d'or à son effigie ».

qu'un songe affreux agita subitement : il rêvait combats et mêlées . Ses ennemis et lui se saisissaient corps à corps. Enfin, il en tenait un et l'étranglait. C'était Mlle George qui naturellement effrayée de sa position eut la maladresse de crier. On accourt. On trouve Napoléon dans un état qu'il est difficile de décrire. Ses veines étaient gonflées, un mouvement convulsif agitait ses membres. C'est dans cette situation que l'inconséquence d'une des reines françaises de la scène livrait le plus grand monarque de l'univers aux regards de ses courtisans et de ses valets. On se peindrait difficilement sa colère. Un despote de l'Asie aurait fait étrangler sa favorite. Napoléon se contenta de la renvoyer et encore ne lui gardait-il pas rancune.

CHAPITRE XII

Le divorce.

Nous voici maintenant arrivés à l'époque féconde en grands événements. Le mariage de Napoléon avec Marie-Louise était arrêté. L'Empereur avait d'abord eu l'idée lorsqu'il répudiait Joséphine, afin d'avoir un héritier direct, d'unir son sort à une Française : idée véritablement nationale. Mais cette idée, il l'abandonna. Une sœur de l'Empereur de Russie était en ligne. Des motifs religieux l'en détournèrent. Eugène en causait avec Schwartzemberg qui parla d'une archiduchesse. Le vice-roi faisait part de son projet à l'Empereur. Le Conseil fut alors convoqué. Eugène et Talleyrand se prononcèrent pour l'affirmative : Cambacérès contre, Eugène fut chargé de

(1) Tout ce chapitre relatif au divorce n'ayant rien de commun avec les *Amours secrettes*, nous n'avons pas à le commenter, à rectifier par des notes, quelques erreurs de détails : il suffira de dire que le récit est, généralement, conforme à l'Histoire.

négociations qui désoblignèrent Alexandre. La paix ayant été conclue à Vienne, Napoléon partait pour Paris, après avoir envoyé d'urgence à sa Maison, l'ordre de venir au-devant de lui. Fontainebleau devait être le point de rencontre. Avec empressement cet ordre était exécuté. Mais l'Empereur voyagea si rapidement qu'il arrivait à Fontainebleau vingt-quatre heures plus vite qu'on ne l'attendait : de sorte qu'il ne trouva personne pour le recevoir, ce qui le contraria vivement. Ne cherchant même pas à dissimuler sa mauvaise humeur, il expédia aussitôt un courrier pour annoncer son arrivée. Le courrier partit à une heure de l'après-midi. Vers les cinq heures, un premier valet de chambre et quelques officiers apparurent. « Et Joséphine, demanda brusquement l'Empereur ? — Sire, fut-il répondu, nous précédons de dix minutes l'Impératrice. — C'est fort heureux, grommela-t-il. » Enfin, vers les six heures moins un quart arrivait l'Impératrice : il fallut l'éclairer lorsqu'elle descendit de voiture. C'était la première fois peut-être qu'elle manquait à un rendez-vous, qu'elle regardait comme des ordres, comme un devoir.

L'Empereur, contre son ordinaire, n'alla point à sa rencontre : il demeura dans la Bibliothèque, tandis qu'elle le cherchait dans les autres appartements : elle le trouva enfin.

« Ah ! vous voilà donc, Madame, c'est vrai-

ment fort heureux ! Il est temps ! J'allais partir pour Saint-Cloud. » Joséphine contrariée de voir son époux la recevoir si mal, après une aussi longue absence, cherchait à se justifier, disant : « Mais, Bonaparte, c'est ta faute, tu es arrivé un jour plus tôt que tu l'avais dit. — C'est toujours moi qui ai tort, riposta l'Empereur, je suis venu comme à mon ordinaire, Madame, interrogez plutôt Duroc... Ce sera donc toujours la même chose ! »

L'Impératrice n'était pas habituée à ces reproches : les larmes lui vinrent aux yeux. Napoléon continuant, la blessait au cœur. Piquée, elle laissait échapper quelques paroles un peu vives. Pour la première fois alors, l'Empereur laissait tomber ce mot : divorce ! La malheureuse Joséphine, près de se trouver mal, joignait les mains : « Oh ! Bonaparte, Bonaparte, mon ami ! Est-ce possible ! Grands dieux. Non ! Non ! »

Elle suffoquait. L'Empereur comprenant qu'il était allé trop loin, adoucissait sa voix, lui prenait les mains. « Et bien non ! dit-il, jamais ! jamais ! » Et, l'attirant à lui, tout doucement : « Pardonne-moi, mais, une autre fois, tâche d'être plus exacte, embrasse-moi ! » — Et, très affectueusement, il l'embrassa.

Elle sortit, pour changer de toilette, promettant d'être prête dans un quart d'heure, pour dîner. Vers les sept heures et demie, elle était revenue.

L'Empereur, dans son cabinet, travaillait avec Decrès et Montalivet : « Tu vois, dit-elle, que je n'ai pas été trop longue ! — Hum ! hum ! répondit Napoléon, regardant la petite pendule, fixée sur l'un des angles de son bureau, et puis, la regardant aussi : Au moins, je n'ai pas perdu pour attendre : tu es fort bien comme cela ; n'est-ce pas, Messieurs ? » Les ministres s'inclinèrent. Et, en effet, elle était très bien, avec ses beaux cheveux entremêlés de fleurs et d'épis d'argent, et sa polonaise de satin blanc, garnie de cygne.

Cependant, le hasard venait de prononcer sa chute. Le retard de quelques heures, ces reproches, cette scène, ce raccommodement ! Il était facile de prévoir, dès lors, que le mot divorce n'avait pas été vainement lancé !

Ce divorce était d'ailleurs, depuis longtemps, résolu. Cependant, l'Empereur n'en voulut point parler avant qu'arrivât son beau-fils Eugène. C'était par lui qu'il voulait que l'Impératrice apprît ce qu'il appelait une douloureuse nécessité. Eugène se trouvait, pour ainsi dire, obligé d'opter entre sa mère et son bienfaiteur : mission très délicate et fort pénible. L'ayant remplie, toutefois, il voulut quitter la Cour : ce n'est pas sans peine que l'Empereur lui faisait changer sa résolution.

Bientôt le Sénat convoqué recevait un message de l'Empereur : c'était le projet de divorce. Le jour même il y eut au château réunion de tous les

dignitaires de l'Empire. Joséphine elle-même y allait, soutenue par sa fille, la reine Hortense. Sa figure était inondée de larmes.

L'Empereur, dit Constant, lisait lui-même, à haute voix la déclaration du projet. Son émotion était visible. Il mettait entre chaque phrase un long intervalle. Lorsque vint le tour de Joséphine, sa fille fut obligée de la soutenir dans ses bras pour qu'il lui fût possible de rester debout. Ses mots ne semblaient avoir aucune suite. Sa voix était tremblante, oppressée : elle pleurait et s'évanouit lorsqu'elle eut fini. Napoléon s'agitait sur son siège, parlait tout bas, ne cessait de regarder l'Impératrice, paraissant souffrir beaucoup plus qu'elle. Il était facile de voir que pour son âme cette scène était un vrai supplice. Tant que dura la séance, tous les assistants, assis, tinrent la tête baissée. L'Empereur avait envoyé chercher Corvisart. Mais Joséphine, ayant repris ses sens, à l'aide de sels que lui faisait respirer sa fille, sortit aussitôt qu'était prononcé l'acte de séparation.

Une heure après l'ouverture de la séance, l'huissier ayant annoncé l'Impératrice, Joséphine entra, donnant le bras à sa fille et soutenue par son fils qui semblait profondément ému. Le désespoir se lisait dans ses traits. Tout le monde se tenait debout : le plus profond silence régnait au salon de service. Dès qu'il eut quitté sa mère,

Eugène tomba sans connaissance. Napoléon était immobile comme une statue. Joséphine descendit ensuite dans ses appartements au-dessous de ceux qu'occupait l'Empereur. Eugène avait passé le bras autour de son cou, lui prodiguant les plus tendres caresses : leurs sanglots se confondaient.

Tandis que le Sénat annulait le mariage de l'Empereur, l'officialité diocésaine s'était rassemblée pour juger de sa validité. Après un long examen elle déclara le mariage nul, se fondant sur une disposition du Concile de Trente qui dit positivement que tout mariage est nul lorsqu'il n'est pas fait en présence du vicaire ou du curé de la paroisse, et elle condamnait Napoléon à six francs d'amende, pour n'avoir point rempli cette formalité.

Joséphine avait été fort jalouse de la belle Mme Gazanni, dont l'Empereur avait fait sa lectrice : elle l'avait toujours traitée fort mal. Napoléon, l'ayant aperçue, dit à Joséphine : « Il faut que la Génoise retourne en Italie. — Oh ! non, répondit Joséphine, je veux qu'elle reste avec moi, nous pleurerons ensemble, elle et moi, nous nous entretiendrons ensemble ; nous parlerons de vous. » Et, en effet, s'ensuivit, entre elles, une intimité des plus étroites. Mme Gazanni suivit l'Impératrice déchuë à la Malmaison, puis à Navarre. C'était une fort belle femme, qui

avait des adorateurs et beaucoup d'amour-propre (1).

Dès le lendemain Joséphine partit de Paris, qu'elle ne devait plus revoir pour aller à la Malmaison. De son côté l'Empereur alla s'établir à Trianon. La tristesse était générale. Joséphine qui descendait du rang suprême, fut obligée de se séparer, non sans douleur, de la plupart des personnes composant sa Cour. La femme aimable, l'indulgente souveraine qui venait de tout sacrifier à son époux, fut suivie dans sa retraite par tous les cœurs. Pendant les premiers jours, la Malmaison fut, malgré le mauvais temps, encombrée de ceux et de celles qui regardaient comme un devoir sacré de se présenter à elle encore une fois ; pensant que, dépouillée du diadème, elle n'en avait pas moins de droits à leurs hommages.

(1) Étant allée rejoindre son mari à Évreux, elle se trouvait, par cela même, proche de Navarre où résidait Joséphine. Elle entra alors dans la grande intimité de la maison, y étant, d'ailleurs, retenue par son « attache » à l'un des écuyers de l'ex-Impératrice, M. de Poutalès qui l'entretenait largement, jusqu'au jour où il épousait Mlle de Castellane. Sa fille, Charlotte-Eugénie-Claire, baronne de Brentano, se mariait avec M. Alfred Mosselman dont elle eut une fille qui devenait Mme Eugène Le Hon.

CHAPITRE XIII

Le mariage avec Marie-Louise. Quelques autres passades oubliées par Doris.

C'est au commencement de 1810, que Berthier partit pour Vienne, ayant la procuration (1) de

(1) Berthier était seulement chargé de faire la demande en mariage — le 8 mars 1810 — et c'est l'archiduc Charles qui remplaçait Napoléon. Après le divorce, avaient été mises en ligne celles des diverses princesses d'Europe qui pourraient devenir Impératrice des Français : notamment la sœur d'Alexandre I^{er}, que d'ailleurs, lors de l'entrevue d'Erfurth, il avait proposée. Napoléon, en principe, ne demandait pas mieux. Il écrivait à Caulaincourt, ambassadeur à Saint-Petersbourg, aujourd'hui Pétrograd : « L'Autriche et la Russie, par leur importance sont les seules puissances dont l'alliance convient à la France. Je préfère l'alliance de la Russie. Dans cette négociation, Caulaincourt, vous devez employer toute la prudence, toute la dextérité dont vous êtes susceptible... » Il y eut alors des enquêtes fort délicates sur des questions de nubilité, de mensurations. La tzarine douairière s'en indignait, Alexandre s'en offusquait, et, entre ces malentendus, ces tergiversations, passait l'Autriche qui venait prendre la place. D'où grande rancœur à Saint-Petersbourg et l'une des causes qui déterminaient, en 1812, cette guerre franco-russe où « pour la première fois, notre aigle baissait la tête ».



Cl. Neurdein.

ARRIVÉE DE NAPOLÉON ET DE MARIE-LOUISE

AU PALAIS DE COMPIÈGNE

(27 MAI 1810)

l'Empereur, il y recevait la bénédiction, d'après l'étiquette et le cérémonial usité. La reine de Naples, Caroline, sœur de Napoléon, et quatre dames d'honneur furent envoyées à la rencontre de l'Impératrice nouvelle. Les personnes attachées au Gouvernement trouvaient excellent que notre Empereur s'alliât avec une parente de nos anciens rois. Le peuple prétendit que les alliances avec l'Autriche nous avaient toujours été nuisibles. Marie-Louise lorsqu'elle arriva en France était âgée de dix-neuf ans. Elle avait des cheveux blonds, des yeux bleus expressifs, une démarche noble, une taille imposante, beaucoup d'éclat et de fraîcheur ; une main et un pied qui pouvaient servir de modèles. Au premier abord sa timidité lui donnait un air d'embarras qu'on prenait pour de la hauteur. Mais, à son aise, dans l'intimité elle était affectueuse, dévouée, tendre, amicale. Elle avait un esprit cultivé, des goûts simples ; peu de tact dans les affaires, un éloignement prononcé pour les intrigues et la politique.

L'Empereur, avec toute sa Cour, allait à Compiègne pour y attendre Marie-Louise. Napoléon en était réellement amoureux. On lui avait envoyé un soulier de la princesse, et il le déclara de bon augure. Il était en effet difficile de rien voir d'aussi mignon. Pendant les quinze jours que dura le voyage, il ne mangea presque pas et dormit encore moins que de coutume. Le jour fixé

pour l'arrivée, il part dans une simple voiture, sans escorte, avec le seul Duroc. Ils s'arrêtaient au village de Courcelles. On lisait l'impatience dans les yeux de l'Empereur. Il pleuvait à torrents. Ils s'abritèrent sous le porche de l'église. C'est en ce moment que passait le carrosse de la jeune Impératrice. Napoléon s'élance à la portière, l'ouvre et monte. Il saute au cou de la princesse et la trouve dans le ravissement. On lui avait toujours affirmé que Berthier, son époux par procuration, ressemblait à l'Empereur ; mais il lui échappait, qu'elle trouvait une heureuse différence. Il était presque huit heures lorsqu'ils arrivèrent à Compiègne. Il eût été fort inutile de chercher à la voir, le carrosse allait si vite. Marie-Louise, descendant, était reçue au bas du grand escalier par toute la famille de l'Empereur, sa Cour, ses Ministres, la foule qui s'était massée sous le vestibule. On ne la quittait pas des yeux. Il n'y eut point de cercle ; tout le monde se retirant à neuf heures. Chacun paraissait exténué sauf l'Empereur qui allait, venait, donnant à la fois des ordres contradictoires.

D'après l'étiquette, Napoléon était bien, de droit, l'époux de l'archiduchesse, mais pas encore de fait. Il devait aller passer la nuit hors du château, à la chancellerie. Il n'en fut rien ; aussi, prétendait-on, le lendemain, qu'il avait fait la veille, comme Henri IV avec Marie de Médicis. Savary

qui était de service disait : « On serait venu, la nuit dernière, m'apprendre que le feu était au château que je ne serais pas allé chercher l'Empereur à la chancellerie (1). »

Le lendemain, il y eut présentation : le surlendemain, départ pour Saint-Cloud où se devait faire la cérémonie du mariage. Régnault de Saint-Jean-d'Angély présenta l'acte à signer. L'Empereur en se pressant trop, y fit un gros pâtre : ce dont souriaient quelques personnes, et que d'autres regardèrent comme de mauvais augure. L'Impératrice signa d'une main mal assurée. Son oncle, le grand duc de Wursbourg, signa le dernier, ayant mis sur le bout de son long nez une paire de lunettes sans branches qu'il tira d'un petit étui renfermé dans le gousset de sa culotte. Le jour suivant, à Paris, eut lieu l'entrée des augustes époux : ce fut un spectacle magnifique (2).

(1) On sait qu'il y eut accroc au protocole. Napoléon, avant qu'il l'eût permis, avait devancé sa première nuit de noces. Il ne pouvait, le lendemain, cacher sa joie : « Mon cher, disait-il, un peu cyniquement, à quelqu'un de son entourage, si vous voulez une bonne affaire, prenez une Autrichienne ! » A vrai dire, bien que Marie-Louise ne fût pas absolument belle, sa chair ferme et rose, son haleine fraîche le changeaient de Joséphine. Et puis ce petit lieutenant corse, parvenu, couchait avec l'une des plus authentiques princesses d'Europe !

(2) A vrai dire, le mariage ne fut pas très populaire : Joséphine laissait un tel souvenir de bonté, d'amabilité. Et puis on se rappelait surtout l'Autrichienne Marie-Antoinette, tellement peu française, aux temps de la Révolution, qu'elle avait été

Pauline n'avait pas vu sans un vif déplaisir une Autrichienne s'asseoir sur un trône dont elle avait eu l'espoir de maîtriser le redoutable possesseur. Son dépit ne connut plus de bornes lorsqu'elle assistait à la réforme complète de la Cour, dans ses habitudes, dans son étiquette. Napoléon, le premier, donnait l'exemple, pour le formel maintien des convenances et de ses stricts devoirs d'époux. Dès ce moment, la Cour galante de Pauline fut abandonnée. Cette femme qui joignait les faiblesses aux grâces de son sexe, conçut contre la nouvelle Impératrice un ressentiment si profond, que les médecins lui conseillèrent les eaux d'Aix-la-Chapelle pour rétablir sa santé. Elle s'y rendait. A Bruxelles elle rencontrait Napoléon et Marie-Louise : ils allaient en Hollande. Alors forcée de paraître à la Cour de sa jeune souveraine, elle n'hésitait pas au plaisir de lui faire par derrière, avec les deux doigts, un signe que le peuple, dans ses grossières allusions, applique aux maris trompés. L'Empereur choqué d'une injure que le jeu de la glace décelait à sa femme envoya, à sa sœur, le jour même, l'ordre de s'éloigner. Trop fière pour descendre à la moindre excuse, elle alla vivre dans l'exil...

Au mariage avec Marie-Louise, se termine ce

guillotinée. On se méfiait aussi de l'Autriche, qu'à deux reprises Napoléon avait humiliée, vaincue. Était-il possible qu'elle n'en tînt pas rigueur à la France ?

petit pamphlet — le mot peut-être est-il un peu gros ; — du moins cette histoire rapide des *Amours secrettes*, racontée parfois, d'après ces *Mémoires* apocryphes de Vairy, dit Constant. Nous verrons à l'appendice, que ce même Doris « allongeait » cette première histoire, en quatre volumes, où les tableaux seront singulièrement réalistes.

Doris, dans son pamphlet, oubliait maintes passades de Napoléon, passades qui complètent cependant la collection des *Amours secrettes*. Les ignorait-il ? A-t-il jugé qu'elles ne valaient pas « l'honneur d'être nommées ». Il nous suffira d'en rappeler quelques-unes ici, en notes brèves, et seulement pour mémoire.

Ses bonnes fortunes lui étaient d'ailleurs d'autant plus facilitées, que, le plus souvent, il n'avait pas à faire les premières avances aux nobles et hautes dames de sa Cour — ou même d'ailleurs — qui savaient bien les lui épargner et lui faire entendre que leur complaisance n'aurait pas davantage de borne que n'en avait leur admiration. A Sainte-Hélène, il ne se défendait point de ces avances, « tout en laissant paraître un petit air de vanité satisfaite — dit Turquam, dans son *Napoléon amoureux*, — d'avoir été malgré ses grandeurs, un homme à bonnes fortunes. Il aimait assez, du reste, à parler de ces sujets un peu scabreux, et à, surtout, en entendre parler.

*
* *

Au nombre, entre tant d'autres, de celles qui s'offrirent ostensiblement, fut l'une des beautés les plus à

la mode de Milan, la « fameuse Mme Visconti, dont les charmes réels résistèrent plus d'un demi-siècle aux outrages du temps », et qui fut la maîtresse du général Berthier, prince de Neufchatel, ce sempiternel rongeur de ses ongles. Elle perdit son temps et ses avances parce qu'alors Bonaparte était réellement amoureux de Joséphine.

Faut-il mettre au nombre de ses caprices de plusieurs nuits Mlle Cochelet ? Oui ! si l'on en croit un document de police, du temps de la Restauration, nous dit Ch. Mauroy : *les Secrets de Bonaparte*. Mais cette passade ne serait guère probable... Mlle Cochelet, « grande comme un tambour-major », lectrice et amie de la reine Hortense, était si laide qu'à la Cour on l'appelait Mlle Cochelaide sans compter les autres surnoms plus... ingénieux. Elle épousait le commandant Parquin qui nous a laissé de fort curieux *Souvenirs*.

L'aventure de Mlle Guillebeau est assez curieuse. Fille d'un banquier dont les affaires s'étaient terminées assez mauvaises elle « doublait » Mme Gazzani, comme lectrice. A l'un des bals masqués que donnait à l'Élysée, Caroline Murat, la reine Hortense qui « devait mener un quadrille de Vestales » — elle y dansait enceinte affirmant « que ce serait plus drôle » — imagina de costumer « en Folie » Mlle Guillebeau, et de la mettre, tambour de basque en main, à la tête de son entrée. Mais dès qu'elle apercevait cette Folie, Caroline qui avait double raison d'être jalouse se précipitait vers sa belle-sœur, et, entre les deux, il y eut une scène plus que violente, à la suite de quoi la Folie fut immédiatement mise à la porte. Quelques jours après Napoléon partit avec l'Impératrice pour Bayonne. Était du voyage, Mlle Guillebeau,

qu'il voulait consoler de son affront. C'est au château de Marrue, que résidait l'Empereur. Cette favorite qui pas plus que tant d'autres, n'avait été cruelle, n'y demeurait point longtemps. Le duc de Broglie écrit dans ses *Souvenirs* : « Nous vîmes bientôt repasser toute éplorée l'une de ces odalisques, et les curieux apprirent du valet qui l'accompagnait qu'elle venait d'être chassée pour avoir pris de trop grands airs. » La vérité est que Joséphine l'avait surprise en conversation plus qu'intime. Mlle Guillebeau était au plus vite emballée dans une voiture avec une femme de chambre et expédiée à Paris sous l'escorte d'un valet de pied. Elle épousait un M. de Sourdeau. Avec elle, plus tard, s'affichait presque le duc de Berry.

Un souvenir à Mlle Lacoste, jolie blonde, un peu maigre, mais d'une taille charmante, pour le surplus, spirituelle et distinguée. Lectrice de Joséphine, elle était du voyage de Milan où Napoléon allait se faire couronner roi d'Italie. Le Souverain, puisqu'elle était jolie, ne manqua point de la remarquer, et de la compter au nombre de ses « bonnes fortunes » ultra rapides. Joséphine les surprit, tout comme elle devait plus tard surprendre la Guillebeau ; et alors, elle était immédiatement, elle aussi, renvoyée de Milan. Mais l'Empereur exigea qu'elle parût au cercle de l'Impératrice, ce qui faisait scandale, « parce qu'une lectrice n'était point pour sortir de l'appartement intérieur ». Force avait été, à Joséphine, de se résigner. Mlle Lacoste épousait un financier. Elle fut fort honnête mère, nous apprend Masson, et ne reparut jamais aux Tuileries. »

Et Mme de Récamier, aussi célèbre en ce temps, qu'elle l'est encore restée, de nos jours ?

Napoléon l'a-t-il désirée ? La réponse certaine est

assez difficile à faire. Napoléon semble avoir, surtout voulu qu'elle vint aux Tuileries, plutôt comme amie politique, ce à quoi, d'ailleurs, elle était disposée, car elle répondait, pressentie par Fouché : « que son entraînement d'abord, pour le général, avait été des plus irrésistibles ; puis la gloire de ses guerres d'Égypte et d'Italie la fascinait ; surtout celle qu'avait été sa foudroyante campagne de Marengo. Ensuite, le génie incomparable avec lequel il avait pétri de ses mains les débris de la vieille France et de la Révolution pour faire, de ces ruines, la nation la plus puissante de l'Europe, portait chez elle l'admiration jusqu'à l'enthousiasme. — Oui, c'est une *amie* qu'il faut à l'Empereur, et non une *maîtresse*, ripostait Fouché. Acceptez alors d'être Dame du Palais. » Dans le désir qu'eut Napoléon d'avoir près de lui Mme Récamier, y eut-il vanité politique ou amour. Savait-il, comme on l'a su depuis, très exactement, qu'avec Mme Récamier, tout amour, par suite d'une conformation physique, était impossible, hors l'amour platonique (1) ?

Mais cette intrigue, assez nuageuse à préciser, n'em-

(1) « Peut-être, conclut Turquem, *op. cit.*, que si Mme Récamier avait accepté d'être Dame du palais, M. Récamier eût évité la faillite, Napoléon ayant toujours été généreux pour les femmes, autant avec Joséphine dont il payait annuellement au moins un million de dettes, qu'avec les femmes de ses amis, ou ses anciennes maîtresses. Il est fâcheux, toutefois, qu'un sentiment d'animosité personnelle puisse être incriminé dans le refus pourtant très naturel de venir en aide à l'imprévoyant banquier. De même, lorsque Napoléon exilera Mme Récamier faudra-t-il voir dans cette mesure arbitraire un sentiment d'animosité personnel pour son refus d'avoir voulu faire partie de la maison impériale ? Faut-il y trouver encore la rancune de Fouché, ne pouvant lui pardonner l'échec de la négociation qu'il s'était, sans doute, fait fort de mener à bonne fin ? »

pêchait point qu'il ne cueillît au passage, comme toujours, certains affriolants, ou seulement gentillets minois. Pour en rencontrer le plus souvent possible, et en nombre suffisant pour qu'il y eût choix, il avait décidé qu'il y aurait auprès de l'Impératrice quatre *demoiselles d'annonce* qui se tiendraient dans le salon contigu à la chambre de Joséphine quand elle serait dans son intérieur. Lorsque l'Empereur y venait, ces demoiselles *huissiers femelles*, ainsi que les appelait facétieusement Mme de La Rochefoucauld, ouvraient la porte et annonçaient. L'une d'elles « fille d'un huissier du cabinet de l'Empereur, Félicité Longroy, était assez jolie pour attirer quelque temps l'attention du souverain », raconte Mlle Avrillon. Cependant, Napoléon ne lui jeta le mouchoir qu'une fois ou deux, tout au plus. Ces demoiselles d'annonces et les lectrices étaient autant de sultanes dans son sérail, parfois avec la complicité de Joséphine, lorsqu'elle croyait avoir intérêt à ne pas trop vouloir connaître ces amours de quelques instants.

Enfin, et pour en finir, parmi celles marquantes qu'oubliait Doris, il nous faut nommer Mme de Vaudey : une Dame du palais que signalait surtout, à défaut de beauté réelle, son effrénée passion pour le jeu. Gagnant, pas toujours à l'aide d'avouables moyens, elle voulut mener un train de princesse dans son coquet château de la Tuilerie, près d'Auteuil, voulant être de toutes les fêtes, de tous les voyages où « son unique souci était de vouloir distraire le maître. Le maître paya ses dettes deux fois, trois fois, puis, à la quatrième fois, refusa. « Je n'aurai jamais assez d'argent, disait-il à Duroc, intercesseur, ni assez de bonhomie pour acheter si cher ce qu'on trouve à si grand marché. Remerciez Mme de Vaudey de toutes

ses bontés qu'elle eut pour moi, mais ne m'en parlez plus ! » « Je me suiciderai, répondit-elle, dramatiquement, si dans les vingt-quatre heures, l'Empereur n'a point payé mes dettes. » Un aide de camp, aussitôt envoyé, la trouvait songeant à tout autre chose qu'au suicide. Lui était alors immédiatement ordonné d'avoir à donner sa démission de Dame du palais. « Devenue plus tard un peu folle, nous apprend Masson : *Napoléon et les femmes*, elle allait trouver M. de Polignac, pour lui proposer de tuer l'Empereur, et c'est elle qui, tombée à la dernière misère, presque aveugle, paralysée d'un bras, colportait certains *Souvenirs du Directoire et de l'Empire* qui lui servaient de prétexte pour mendier. C'est elle, enfin, qui fournissait au libraire Ladvoat cette partie de *Mémoires d'une Dame du Palais* qui servaient à grossir les *Mémoires de Constant*. Au moins, celle-ci était une détraquée, une indigente. D'autres n'eurent pas les mêmes excuses. »

Sans doute, en avons-nous également passé, nous aussi, sous couleur de compléter ; mais, à vrai dire, elles ne seraient ni des meilleures ni des plus illustres. Entre autres, en 1798, la comtesse de Carignan, une Turinoise qui courait les avant-postes où son mari montait la garde ; et, encore, ce sera la dernière de toutes ces héroïnes si peu récalcitrantes à ces jeux de l'amour — mais non du hasard ; Mme Mathis, « jolie en détails, par morceaux, drôlement faite » qui simula quelque temps la résistance, mais cédait enfin, comme les autres, lorsque Pauline, en un « cours de morale » — sa morale à elle — lui démontrait que résister aux désirs de son frère était un crime. Au tréfonds de son cœur demandait-elle autre chose que de capituler, mais pas tout de suite, mais sans paraître en avoir le désir plus qu'ardent.

LIVRE II

Notes, Récits et Commentaires

Pouvant servir d'appendice au pamphlet de Doris

Les Bonaparte.

De Lætizia Ramolini (devenue Madame Mère), morte en 1836, Charles Bonaparte, mort en 1785, eut :

Joseph-Napoléon, né le 7 janvier 1767, mort en 1844, roi de Naples, puis roi d'Espagne, marié à Julie Clary.

Napoléon, né le 15 août 1769, empereur des Français de 1804 à 1815.

Lucien, né en 1775, prince de Canino (1778-1840), épousait Charlotte Boyen, puis Alexandre de Bleschamp, veuve Joubert.

Élisa (1777-1820), grande-duchesse de Toscane, épousait Bacchiochi, prince de Lucques et de Piombino.

Louis-Napoléon (1778-1846), roi de Hollande, épousait Hortense, fille de Joséphine de Beauhar-

nais, première femme de Napoléon. De leur union naquit Napoléon III.

Pauline, princesse de Guastalla, épousait le général Leclerc, mort de la fièvre jaune, au cours de son expédition à Saint-Domingue. Veuve, se mariait au prince Borghèse. Morte en 1825.

Caroline, morte en 1839. Épousait Murat ; de 1808 à 1815, reine de Naples.

Jérôme (1784-1860). Épousait en 1803, Mlle Paterson, Américaine ; puis, en 1806, la princesse Catherine de Wurtemberg. De 1807 à 1813 fut roi de Westphalie.

Lætizia Ramolini.

Les pamphlets n'ont pas épargné la mère de Napoléon, qui fut une femme, sans doute « un peu regardante », mais pleine de bon sens, à preuve son *pourvou que ça dure !* Courageuse dans la misère, lorsque, manquant de tout, il lui fallait, en bonne mère de famille qu'elle était, élever péniblement ses fils et ses filles. A Marseille, dit Goldsmith, elle était la tenancière d'un lieu de prostitution. Dans l'*Écolier de Brienne*, elle est appelée *Maman Marbœuf*. Le même pamphlet nous dit qu'elle « a quintessencié l'avarice », ajoutant qu'elle avouait, de bon cœur, son avarice. « Mais, disait-elle, non sans raison, puis-je trop économiser ? Peut-être aurai-je, un jour, plus d'une demi-douzaine de princes et de princesses sur les

bras. Alors, comment les entretenir si je ne fais pas d'économies? »

N'insistons point. D'ailleurs Lætizia doit rester étrangère à ce livre, uniquement consacré aux seules *Amours secrètes de Napoléon*. De même qu'y restent également étrangères

Les sœurs de Napoléon (1),

A moins qu'elles ne soient mises en cause par les pamphlétaires, en tant qu'amantes de leur frère. Les pamphlets sont alors virulents, voire même parfois orduriers et dépassant toujours les bornes les plus reculées de la calomnie.

ÉLISA

A l'âge de quinze ans était déjà parfaite sirène. Depuis son mariage ses amours ne firent que croître et embellir et furent incalculables. Un M. Tenguerlé, fournisseur, et, depuis, ruiné par le gouvernement, était le plus favorisé. L'insolence

(1) « Avec toute sa famille, Napoléon avait dîné ce soir-là. Mais le front de Jupiter était sombre : et bientôt l'orage éclatait. L'Empereur se levait de table, s'adossait à la cheminée ; puis, comme se parlant à soi-même : « Existe-t-il un homme plus « malheureux que moi ? Récapitulons. Joseph, un Sardanapale ; « Louis, un cul-de-jatte ; Jérôme, un polisson... » Alors, abaissant les yeux et, de sa main, faisant un cercle : « quant à vous, Mes- « dames, vous savez ce que vous êtes. » Le tableau était court, mais complet. Dans la salle il n'y avait que ses frères, ses sœurs, et quelques officiers de sa maison. » *Mémoires de Bonneval*, p. 56, Paris, Plon, 1900.

de cette femme n'a pas d'exemple. Son mari, le prince Bacchiochi, d'origine corse, fut longtemps tailleur de Trent-et-un, dans une maison de jeux. Son père était marqueur au billard. Au commencement de la Révolution, il faisait connaissance, à Nice, avec Lucien Bonaparte alors commissaire des guerres. Il devenait bientôt son pourvoyeur. Ils ne tardèrent pas à être très intimes et tous deux volèrent en commun.

LOEUIS-GOLDSMITH, *Histoire secrète du cabinet de Napoléon et de la Cour de Saint-Cloud*. Londres et Paris, chez les marchands de nouveautés.

Os carrés, mal faite, bras et jambes attachés au corps ; charpente osseuse mal faite, ensemble désagréable.

Vie privée de Napoléon, des princes et des princesses de sa famille, 2 vol. in-16, Paris, 1836.

CAROLINE

Pas dans toute la France une femme plus vicieuse, plus débauchée. A vécu publiquement avec ses deux frères Lucien et Napoléon. Elle s'en est vantée. Jalouse de la reine de Hollande parce qu'elle voudrait avoir un ascendant non partagé sur son impérial frère et amant. Elle eut en outre,

pour amoureux le jeune Flahaut, fils naturel de Talleyrand...

Un autre pamphlet accuse Caroline d'avoir, en sa jeunesse, beaucoup trop aimé ces plaisirs solitaires qu'affectionnait Onan.

« ... Mademoiselle, lui disait le docteur Frutt, vous êtes jolie, et vous m'avez inspiré le plus vif intérêt ; mais je vous ai complètement examinée ; vous ne pouvez tenir debout, tous vos membres sont ébranlés. Vous n'avez plus même quinze jours à vivre, si vous ne me faites un aveu ; car je ne saurai sans cet aveu vous indiquer le traitement à suivre qui vous sauvera la vie. Moi aussi, je suis jeune, et peut-être ai-je cédé comme vous aux mouvements d'une nature exaltée. Vos secrets sont dans mon cœur d'où jamais ils ne sortiront. »

Stupéfaite, étourdie, Caroline avouait.

« ... Le sensible médecin employait alors toute sa science à fermer la tombe sur les pas de la jeune malade. Elle guérissait, et le don de sa personne fut, pour le guérisseur, la plus douce des récompenses. »

PAULINE

La plus violemment décriée par tous les pamphlétaires. Pourquoi ? Est-ce parce qu'elle était la plus belle, la plus admirable de formes ? Ne s'offrait-elle

pas toute nue au sculpteur Canova (1) pour qu'il taillât dans le marbre la réplique de son corps impeccablement beau.

Lorsqu'elle épousa le général Leclerc, sa beauté dépassait tout ce qu'on peut imaginer et ne changea que peu malgré des accrocs de maintes sortes dus moins au temps qu'à des excès, et encore à des maladies qu'elle s'amusait à transformer en infirmités, quitte à les laisser au vestiaire les jours de fête et de bal (2). On a même dit qu'il était impossible de se faire une idée de ce qu'était cette femme vraiment extraordinaire comme perfection du beau, parce qu'on l'a peu connue dans le Tout-Paris de l'époque avant son retour de Saint-Domingue. Elle était, à ce moment, déjà fanée, flétrie même par les excès des plaisirs, les effets dévastateurs d'un climat qui rapidement use les constitutions les plus solides, et

(1) Pauline ignorait toute pudeur, recevant des visites, même celle des hommes, alors qu'elle était nue dans son bain. Pendant le moulage Canova hésitait. Ce que voyant : « Mais, allez ! allez ! lui disait Pauline, de quoi donc avez-vous peur ? De devenir amoureux de ma statue ? Vous êtes un flatteur, Canova ! » Une dame de ses amies lui demandait : « Comment pouviez-vous poser toute nue dans un atelier ? — Oh ! répondit la princesse, il y avait du feu ! » Souvent dans cet état de nudité qui lui plaisait, Pauline tenait assis sur ses genoux, le petit nègre qu'elle avait ramené de Saint-Domingue.

(2) Il semble certain que Pauline ait, un instant, été syphilitique ; mais de cette syphilis elle guérissait, et « chose imprévue, affirme Fouché, ce mal fut pour elle l'origine d'un renouveau d'éclat et de fraîcheur ».

Elle est notoirement hystérique. Barras parle de « sa fureur utérine ». « Le mercure dont elle faisait, par principe de santé, son usage habituel, avait troublé sa raison » : le pamphlétaire Doris. Voir dans la *Revue révolutionnaire*, l'article : *la Pharmacie de Pauline Bonaparte*.



Cl. Neurdein.

PAULINE BONAPARTE

peut-être aussi, mais c'est infiniment moins certain, par le chagrin de la mort de Leclerc. Elle avait encore de la fraîcheur lorsqu'elle arriva à Paris, toutefois cette fraîcheur aussi éphémère qu'une rose ne dura qu'un matin. Après Saint-Domingue, elle n'était déjà plus la Paulette de Milan. Un ton de camée antique avait remplacé cette phosphorescence, ce génie de la beauté qui ne se rencontre que chez certains êtres privilégiés : phosphorescence et génie enivrant peut-être davantage celle qui les possède que ceux qui les admirent. Avec tout cela, Pauline était familière, sans gêne, bonne fille, bon garçon plutôt, naïve et en même temps pleine d'aplomb, effrontée même ; enfin, ce genre que les hommes aiment tant... mais chez les femmes des autres. Sans avoir aucun esprit, elle n'était pas sotte. Elle avait parfois des mots heureux venus on ne sait comment, tout à fait drôles et qu'elle disait d'un petit air sérieux, convaincu, qui les rendait encore plus drôles. Au fond, ces mots ne signifiaient rien et n'avaient aucune portée, ils n'avaient même pas le sens commun. Chez toute autre femme, ils n'eussent été que des sottises, chez elle ils étaient spirituels. Mais elle était si jolie (1). Oui ! elle était

(1) La princesse Borghèse était une gracieuse nymphe, sa statue faite par Canova, moulée sur elle, offre une créature ravissante à la vue. Elle était lente dans sa démarche, parce qu'elle souffrait, mais on voyait à la grâce de ses mouvements que ses membres étaient bien attachés l'un à l'autre, encore qu'on prétende que Canova ait corrigé les défauts de sa jambe et de son buste. Son oreille n'était point ourlée : c'était sa seule imperfection. *Vie privée de Bonaparte, des princes et princesses de sa famille*, Paris, 1836.

Cette oreille défectueuse lui fut, un soir, en plein bal, cruellement reprochée, mais elle ne l'avait pas volé. Voir les *Mémoires de la Duchesse d'Abrantès*.

jolie, mais elle n'était que cela ! De l'élévation dans les goûts, dans les aspirations, dans les sentiments, il n'en était point question : point d'affaires, comme on le disait au XVIII^e siècle ; de qualités morales, de vertus, pas davantage. Elle eût pu dire, avec Mlle de l'Espinasse : « Ah ! mon Dieu ! que la passion m'est naturelle, et que la raison m'est étrangère ! »

TURQUAM, *les Sœurs de Napoléon*, Paris, à la Librairie illustrée.

Après le 13 vendémiaire, Bonaparte rencontrait son ami Leclerc qui, de l'armée de Sambre-et-Meuse, passait à l'armée d'Italie. Bonaparte, le trouvant digne d'entrer dans la famille, lui donnait sa sœur Pauline. Quoiqu'elle eût, à quatorze ans, commencé l'honorable métier de courtisane, quoiqu'elle eût longtemps continué, sous le toit maternel (1), à se prostituer, elle était encore assez fraîche et très belle. Depuis longtemps elle a commerce incestueux avec Bonaparte, mais elle n'est pas aussi grossière et insolente que sa sœur Caroline. Elle est très gaie, a beaucoup d'esprit dans ses saillies. Souvent il lui échappe des vérités un peu dures, et des sarcasmes sur la sainte famille impériale dont elle se moque à la journée. La liste de ses adorateurs serait un peu longue (2).

(1) A cette époque dont parle Goldsmith, Pauline avait dix ans !

(2) Nulle femme, depuis celle de l'empereur Claude, ne l'a peut-être dépassée dans l'usage qu'elle osa faire de ses charmes, *Mémoires du baron Pasquier*.

Bonaparte crut étayer sa dignité en mariant sa sœur à un prince véritable : le prince Borghèse. Cet accouplement d'ailleurs convenait fort à Borghèse, prince insignifiant, aussi pauvre que sa femme était riche, car sa part de pillage à Saint-Domingue lui rapportait sept millions (1).

En épousant Borghèse, une tête d'Adonis, Pauline était volée. Sans cerveau, plat et souriant. Elle perdait bientôt ses illusions. Borghèse était loin de ce qu'elle espérait. Il est vrai qu'il a toute l'apparence d'un homme à tempérament, mais il n'en a que l'apparence. A l'épreuve il y a tromperie sur la marchandise. Quelle volerie pouvait être plus sensible et plus pénible ? Se donner à lui n'était-ce point se donner à personne, et comment ne point prendre en considération ce piètre mari ?

Il est notoire que Napoléon eut un « faible » pour Pauline, peut-être parce qu'elle était plus belle que ses deux autres sœurs ; parce qu'elle était « la plus jolie femme de Paris ». Faible injuste, certes, mais qui n'est point niable. Mais Napoléon et Pauline, alors qu'elle était à l'île d'Elbe, allèrent-ils jusqu'à l'inceste ? Cela reste bien incroyable, bien que Pauline eût dit, un jour, paraît-il, à Mme Mathis qui résistait

(1) « L'ex-veuve du pauvre général Leclerc, qui revenait de Saint-Domingue à travers les croisières anglaises, arrosait de ses larmes une malle en forme de cercueil, contenant, en apparence, le cadavre de son mari, mais, en réalité, ses bijoux et ses chemises. » M. PELLET, *Napoléon à l'île d'Elbe*.

à son frère : *Madame, l'on ne doit pas dire non à l'empresse volonté de l'Empereur*, moi qui suis sa sœur, s'il me disait : je veux, je répondrais : « Je suis aux ordres de Sa Majesté. »

Mais l'Empereur l'a-t-il prononcé, ce fameux « Je veux ? » Tout est là.

Oui, d'après le *Cabinet noir*, où se trouve exposée la « version » favorable à l'inceste.

Quant aux rapports intimes de Napoléon avec ses sœurs, Mmes Lespérut et Capelle n'en doutaient point, ni M. Beugnot, qui, chargé de la police, immédiatement après l'Empire, s'est occupé de ces choses spéciales, ne fût-ce que pour amuser le roi, raconte Mounier, pair de France. M. de Sémonville a raconté que Pauline Bonaparte, alors déjà Mme Leclerc, lui avait dit : « Je suis très bien avec mon frère Napoléon, il a déjà couché deux fois avec moi, c'était quelque temps après le 18 brumaire. » M. de Sémonville avait été l'un de ses nombreux amants et avec elle était resté, toujours, en excellents termes.

Puis, après quelques pages sur les amants de Pauline, pages dont ici nous n'avons point à faire état :

«... Chacune des trois sœurs avait sa médaille spéciale. Voici celle de Pauline : D'un côté, la tête à la grecque ; de l'autre les trois Grâces, chacune des Grâces représentant la princesse dans une attitude différente, ou plutôt d'un côté diffé-

rent, de dos, de face et de profil. C'est Denon qui faisait la médaille d'après le dessin de Canova. La légende était, en grec : *Belle Pauline, règne sur nous !*

La médaille de Caroline : un côté à son effigie ; de l'autre côté, une victoire couronnant un tau-reau à tête humaine.

La médaille d'Élisa : sur le revers, une femme demi-nue, soutenant une roue d'une main. Au-dessous, cette devise : *Via de Lucca — Pisa.*

... Beugnot contait aussi que pendant qu'il était chargé de la police, 1814 à 1815, on avait intercepté cette lettre écrite de l'île d'Elbe, par Pauline : *Envoie-moi du Rob Laffecteur : depuis que je suis ici je n'ai affaire qu'à ce vieux pourri* (1).

Louis XVIII, amateur d'anecdotes croustillantes, se faisait adresser un rapport tout spécial sur les amours, sur les désordres de Napoléon. D'ailleurs, toutes les lettres que Pauline écrivait de l'île d'Elbe étaient celles d'une nature

(1) Pauline écrivait à son ami le colonel que « Bonaparte, la voyant le jour, elle ne pourra le voir que la nuit ». Et elle ajoute : « Mon frère est un vieux pourri ; que l'on m'envoie deux bouteilles de Rob Laffecteur. » MARCELIN PELLET, *Napoléon à l'île d'Elbe*.

Il s'agit du colonel Dechaud, du 2^e d'artillerie. Pauline est alors âgée de 35 ans ; mais elle conserve toujours son admirable beauté sculpturale. Elle aurait encore revêtu, sans en souffrir, le costume de bacchante dont le maillot, couleur de chair, effarouchait la société du Directoire, pas prude cependant en ses costumes à la Tallien.

spéciale, copiées et envoyées au roi. Grâce à plusieurs d'entre elles, le secret de ces incestes fut dévoilé (1).

Comte d'HÉRISSE, *le Cabinet noir*, chap. VIII, Paris, Ollendorf. Voir aussi les *Mémoires de Beugnot*, et à la Bibliothèque nationale, le manuscrit de Monnier 1 et 2, pp. 192-185.

M. Turquam, l'érudit et intéressant historien de la famille Bonaparte, fait justice de ces insinuations perfides, ce sera notre conclusion.

« Les bruits calomnieux que les royalistes avaient fait courir sur les soi-disant relations incestueuses entre Napoléon et sa sœur Pauline, bruits répétés par esprit de dénigrement plutôt que par amour de la vérité, dans quelques écrits ou mémoires, entre autres dans *le Cabinet noir*, par M. le comte d'Hérissé, circulèrent de nouveau lorsque l'on sut que la princesse Pauline avait rejoint l'empereur à l'île d'Elbe. Mais ces odieuses accusations étaient inventées par les courtisans du roi Louis XVIII qui, sachant qu'il aimait les histoires scandaleuses, se faisaient bien venir de lui en lui en servant quelque une chaque matin. Et, comme le roi détestait la famille impériale, c'était aux dépens

(1) « Je ne suis pas un homme comme les autres, disait-il à Mme de Rémusat (voir les *Mémoires*), les lois des convenances et de la morale ne sont point faites pour moi. »

Dans son volume, *Pauline Bonaparte*, librairie Albin-Michel, M. d'Almeras rappelle le pamphlet de MARTAINVILLE : Le terme d'un règne ou le terme du règne, dans lequel est dit que Napoléon fut l'amant de ses trois sœurs.

Un autre pamphlet : *le Cabinet de Saint-Cloud*, écrit : « Il vit publiquement avec ses deux sœurs, Caroline et Pauline. La première s'en vantait à tout le monde ». « Volney racontait à Joséphine qu'il avait surpris Pauline dans les bras de Napoléon. »

de celle-ci que s'exerçait la verve sadique des courtisans. M. Beugnot, d'après les extraits du manuscrit de Monnier cité par M. d'Hérisson, aurait contribué à répandre ces bruits. Cela est inadmissible quand on a lu les *Mémoires* de M. Beugnot qui, non seulement ne dit aucun mal de Pauline, mais fait d'elle un éloge exagéré. M. de Sémonville aurait contribué, d'après le même auteur, à les accréditer. Rien d'impossible. M. de Semonville était un homme sans conscience, flatteur quand même du pouvoir quel qu'il fût, élève en un mot de son ami Talleyrand. Mais il est peut-être utile de citer sur ce point délicat l'opinion d'un des écrivains les plus autorisés sur Napoléon. — « A l'île d'Elbe pas plus qu'ailleurs, dit M. Arthur Lévy dans son *Napoléon intime*, p. 324, on ne trouve la moindre trace d'une anomalie quelconque dans les rapports du frère et de la sœur. D'abord la présence de la vieille mère paraît être une garantie de valeur suffisante. Ensuite, dans les papiers de l'Empereur, rien n'évoque même l'idée d'une intimité complaisante. Il sera bien permis d'avancer que Napoléon refusant à Pauline de solder une modique somme de soixante-deux francs trente centimes n'eût pas fait preuve envers une maîtresse d'une pareille lésinerie... Il paraît assez difficile d'assimiler ces calculs économiques aux libéralités habituelles des amants, surtout aussi lorsque l'on voit dans l'*Exposé des comptes*, que laissait M. Peyrusse, trésorier de la couronne, titre IV, chap. III, qu'une somme de deux cent quarante francs doit être, sur ordre de l'Empereur, payée par la princesse pour la nourriture de ses chevaux.

Bonaparte jugé par le phamphlétaire Goldsmith.

Il a deux goûts qui se trouvent rarement réunis dans le même homme. Dissolu avec les femmes, il se montrait fort adonné à ce vice dont on a fausement accusé Socrate (1). Son archi-chancelier Cambacérès, le secondait merveilleusement dans ce vice honteux. Je ne serai pas étonné que pour imiter Néron qui se mariait à son affranchi Sporus et à Doryphile, un de ses autres affranchis, il n'épousât un jour un de ses pages ou l'un de ses mamelucks. Sans respect pour la décence, l'inceste même ne lui paraît pas devoir être déguisé. Il a vécu publiquement avec deux de ses sœurs qui s'en vantaient à tout le monde. On sait assez que Hortense de Beauharnais, fille de Mme Bonaparte, était devenue grosse de Napo-

(1) Faut-il trouver une allusion dans ce couplet :

.
Il faut, en partant, des secrets,
Pour apprendre à tous les Français,
Que résister est leur affaire :
Qu'il faut attaquer par derrière,
Égarer, surprendre, amolir,
Tous les soldats de l'étranger.
.

dit un couplet de l'*Histoire véritable et lamentable de Nicolas Bonaparte*, Corse de naissance, qui se fit appeler Nicolas le Grand, usurpant le trône des enfants de Henri IV. (Histoire en 100 couplets.)

l'éon qui forçait son frère à l'épouser. Il n'est pas moins certain que ce même Napoléon est le père d'un autre enfant dont la mère accouchait il y a dix-huit mois environ.

Son salon ressemble à un sérail. Au signal donné, la victime doit suivre.

Il y a cinq ou six ans, il distinguait Mme Duchâtel, femme d'un ses conseillers d'État. Il la faisait dame d'honneur de Joséphine. Mme Duchâtel passait une nuit aux Tuileries avec Bonaparte. Le matin les amants se querellèrent : alors Bonaparte la mettait dehors de la chambre, en chemise, et lui jetait des hardes devant les aides de camp. Pas une sentinelle, pas un valet qui ne connaisse cette anecdote.

Quelques jours après, Mlle Tascher, nièce de Joséphine, épousait le stupide prince héréditaire de Baden. Il y eut bal à la Cour à l'occasion de ce mariage. La mariée fut faite princesse Stéphanie par Napoléon, après qu'il eut exercé le droit du seigneur. Un jour que Mme Duchâtel n'était point venue au bal, Bonaparte ordonnait à M. Duchâtel d'aller chercher sa femme. Il lui fallut obéir, et il la ramenait. Toutes les personnes en furent scandalisées.

Une Irlandaise, Mme G. B. T., veuve d'un banquier mis en faillite, avait une fille fort belle : Bonaparte la voyait, il obligeait Joséphine à la nommer sa lectrice. Mme G. accompagna la

famille impériale à Bayonne lorsque Bonaparte y allait pour attirer dans cette ville la famille royale d'Espagne. Le monstre ayant assouvi ses désirs renvoya sa victime à Paris sans un écu. Cet assassin voluptueux établissait à Ecoeu un séminaire de jeunes personnes, sous la direction de Mme Campan, la même qu'il chargeait d'élever les orphelines de la Légion d'Honneur.

Jamais créature humaine ne réunissait en soi tant de cruauté, de tyrannie, de débauche, de luxure que ce Bonaparte. Jamais la nature n'avait encore produit un être si effroyable.

Histoire secrète du Cabinet de Napoléon Bonaparte et de la Cour de Saint-Cloud, par LEWIS GOLDSMITH, notaire, ex-interprète près la Cour de Justice et le Conseil des prises de Paris. Londres et Paris, chez les marchands de nouveautés.

Incestueux avec ses sœurs (1).

Il voulut partager le lit de sa sœur Caroline,

(1) Nous ne saurions trop répéter qu'ici nous continuons à être — comme si souvent nous le serons dans ce volume — en pleins pamphlets. Curieux, certes, tous ces pamphlets, qu'il est alors intéressant de connaître ; mais en prenant toujours pour guide cet axiome très sage et, plus que jamais de circonstance : « Qui veut trop prouver ne prouve rien. »

mais, quoique au-dessus de tous les préjugés, il éprouva d'abord quelque répugnance, ou plutôt, une espèce de remords à lui faire l'aveu des désirs qu'il ressentait. Mais, surmontant cette voix intérieure et secrète qui lui criait que l'inceste est un crime, il lui disait un jour :

« Caroline, je gage que tu ne devinerais jamais ce qui se passe au dedans de moi. Je voudrais parler et je n'ose. Un trouble intérieur qui m'est inconnu m'agite ; en te voyant ma langue s'embarrasse et... — Dis-moi ce que tu ressens. — Caroline, la nature qui n'est presque jamais d'accord avec les lois de la société et les préjugés qui gouvernent le monde, me crie, à haute voix, que deux sexes différents sont faits l'un pour l'autre. — Je le pense comme toi. — Mais, alors, si je te disais que je t'aime ? — Un frère doit aimer sa sœur : c'est tout naturel. — Tu ne me comprends pas, machère Caroline. — Eh bien, donc, parle, explique-toi. — Oui, certes, un frère doit avoir de l'amitié pour sa sœur, personne n'en doute ; mais, si cette amitié se change en amour, chacun le trouve mauvais. — Je crois, en effet, que cet amour n'est ni beau, ni naturel. — Cependant, sommes-nous les maîtres de nos sentiments ? — Quoi ? Tu aurais de l'amour pour moi ? — Oui, Caroline, mais c'est un amour brûlant qui ne se peut éteindre que dans la jouissance de l'objet aimé. — Je comprends, mais cet amour

est criminel. — La société dit oui, l'amour dit non. — Oh, tu voudrais... — Oui, que tu m'aimes et qu'alors tu m'accordes ce que l'on accorde à son amant. Au reste, je suis décidé ! Si je ne peux obtenir de bonne volonté ce que je te demande je le prendrai de force. — Tu extravagues. — Non ! au surplus, il est temps d'en finir. »

Il prenait alors vivement Caroline entre ses bras, la pressait amoureusement contre son cœur, la couvrait de baisers. Elle voulut d'abord faire quelque résistance, mais bientôt ses sens, électrisés par des caresses enflammées, la livraient sans force à la fougue de ses passions. Bonaparte atteignait vite, sans obstacle, le but de ses desirs. Et lorsque ces ébats amoureux eurent cessé ils avouèrent que rien n'était plus délicieux que le fruit défendu.

Après Caroline, car la constance n'est point son partage, ce fut le même manège avec Pauline, qui n'était pas moins dévergondée. Mais il eut moins de peine à lui faire entendre ce qu'il voulait d'elle. Elle sembla d'abord paraître surprise. Bonaparte lui récitait son petit catéchisme. Elle comprit qu'elle ne pouvait rien refuser au frère qui l'avait élevée, ainsi que ses sœurs, de la fange et de la misère tout au haut de cette roue que pousse la Fortune. Facilement, alors, Bonaparte assouvissait sa fureur brutale qui nous assimile à la bête.

L'appétit vient en mangeant. Il voulut alors jouir aussi de sa sœur Elisa qu'il venait de marier au prince Bacchiochi. Plus aguerrie que ses autres sœurs au libertinage, elle ne faisait aucune objection, ce qui l'en dégoûta bientôt. Il passait alors de ses bras dans ceux d'une Italienne qui logeait rue Saint-Florentin. — JUPITER SCAPIN.

Amours avec Caroline.

CAROLINE. — A vrai dire, quelle était cette jeune Corse qui fait partie de ces *Amours secrètes* ! Caroline réunissait à l'éclat de la jeunesse, une taille élégante, une tête romaine, des yeux pleins de flammes. Elle voulait ignorer les préjugés de son sexe. C'était un esprit fort. Bonaparte ne pouvait la voir sans éprouver un violent désir de lier connaissance avec elle. L'occasion, bientôt, se présentait. Un bal champêtre les réunissait. Un rapport secret d'humeur, une manière à peu près égale entre eux, d'envisager les choses, ne faisaient qu'affermir leur penchant. Comme cette demoiselle était toujours seule, son père allant en course, Bonaparte lui demanda la permission de venir quelquefois lui présenter ses civilités et ses hommages. « Volontiers, répondait-elle, vos visites me feront toujours plaisir. — Mais vous êtes, le plus souvent seule ? — Qu'importe, ai-je besoin d'être observée ? — Non ! mais le public ! — Le public est un sot ! Je ne brave pas l'opinion, mais

je n'en veux pas être l'esclave ! Ma conscience est tranquille ; je suis sourde aux propos d'un vulgaire ignorant, qui parle toujours sans juger, sans réfléchir.»

Bonaparte mettait à profit la permission. Ils se virent. Leur entretien ordinaire roulait sur la philosophie, la politique et aussi l'amour. « Peut-être, lui dit une fois Bonaparte, avez-vous éprouvé les plaisirs et les peines, compagnes de cette passion ? — Non ! n'ayant pas encore vu d'homme qui m'ait convenu. — Cela viendra, sans doute. — Je l'ignore ! Je crois même qu'aujourd'hui la chose est toute venue. — Et quel serait ce fortuné mortel ? — C'est mon secret. — Vous me le direz bientôt ? — Tout de suite, si vous le désirez ! — Très volontiers, parlez ! — Eh bien, mon cher ami, c'est vous ! »

Bonaparte, enchanté d'un tel aveu embrassait Caroline sur ses lèvres de rose ; ce baiser suivi de plusieurs autres allumait le feu dans ses veines. Puis, la dernière faveur de l'amour couronnait cet entretien...

Quelque temps après, lorsqu'ils se quittèrent, Bonaparte affecta de verser quelques larmes et même de montrer un violent désespoir. « Vous êtes un pauvre philosophe, mon ami, lui disait Caroline, je vous croyais plus grande fermeté d'âme. — Elle nous abandonne quelquefois, répondit Bonaparte, surtout lorsqu'on va perdre ce que l'on possède de plus précieux au monde ! — Vous me flattez ! Mais, est-ce bien votre pensée ? — Doubteriez-vous de mes sentiments ? — Je les crois un peu refroidis ! — Comment pouvez-vous en juger ? — Par l'expérience. »

Il était temps de terminer cette mauvaise comédie. « Aussi bien, commençons-nous à être fatigués l'un de l'autre. « Vous me faites injure, Monsieur, reprenait

Caroline. — Non, reprenait Bonaparte, je vous dis la vérité. »

Ce petit colloque se terminant, ils se séparèrent, d'autant plus que Bonaparte recevait l'ordre d'aller à Nice. — JUPITER SCAPIN. *

D'après le pamphlet : *Bonaparte et sa famille ou Soirées secrètes du Luxembourg, des Tuileries et de Fontainebleau, et de Saint-Cloud*, les amours avec Caroline auraient été les premiers amours véritables de Napoléon.

« Après m'être consulté, disait-il à Maret, je ne doutais pas d'avoir, en Caroline, trouvé la compagne de toute mon existence. Ma passion était ardente. Elle me faisait perdre le sommeil, l'appétit. Je poursuivais de mes regards significatifs ma céleste amie; je buvais à la dérobée dans son verre, à ses repas que je partageais, guettant ou sa retraite ou son inattention pour manger les restes laissés dans son assiette. Tant d'amour allait être récompensé. Mais je changeai de garnison et partis en jurant un prompt retour. Il me fut répondu par un serment d'éternelle fidélité. Mais l'impossible de créer une correspondance nous séparèrent sans retour...

« ... Et puis, où prendrais-je le temps d'aimer, maintenant ? J'eus des besoins, des caprices, des fantaisies, mais, à tout prendre, ai-je eu de vrais attachements solides ?

Les amours avec la cousine.

Un jour que Napoléon traversait sa chambre, il vit Catulitia bellement étendue sur son lit, en un sommeil profond, rideaux ouverts, draps et couvertures à bas. Elle était presque nue, aucun de ses charmes n'était voilé. On peut s'imaginer l'impression que faisait ce spectacle sur une âme novice mais ardente. Alors s'embrasèrent les sens de Bonaparte, un torrent de feu coula dans ses veines. Il s'approcha du lit, embrassa la cuisse de sa belle cousine et s'enfuit tressaillant de plaisir, d'inquiétude. Mais craignant de l'éveiller, il n'osait point recommencer. Toutefois ce léger larcin l'avait mis en appétit, et ses désirs, alors, devinrent tellement impétueux qu'il résolut d'envahir le lit de sa cousine. Mais elle était grave et sévère, paraissait peu disposée à satisfaire les désirs d'un bambin de neuf ans. Il fallait une occasion.

Un orage vint brusquement à son secours. Une nuit, le ciel était tout en feu, un bruit épouvantable semblait annoncer le bouleversement général du globe. Bonaparte se précipite hors de son lit, et, sans ouvrir la porte de sa chambre, sanglotte bruyamment. « Pourquoi pleures-tu ? demande Catulitia, dont la chambre était voisine. — J'ai peur, mais je n'ose aller auprès de vous. — Allons,



C. Neurdein

ELISA BONAPARTE

allons ! mon petit cousin, ne va pas attraper du mal ; viens vite. — Oh ! me voici ! Il accourt, escalade le lit de sa cousine et se blottit dans ses bras. Son émotion était si vive qu'il tressaillait violemment. Catulitia s'effraye : elle veut appeler. « Je suis mieux » lui dit Bonaparte, qui restait toujours dans ses bras. Catulitia s'endort. Notre petit amoureux cueille discrètement quelques baisers sur son sein, découvre légèrement le ventre, l'embrasse et le recouvre. Catulitia qui dort n'a rien senti.

L'époque des grandes aventures arrivait. Bonaparte fait le malade, il ne peut dormir ; sa tête va lui éclater ; il pleure. « Viens coucher près de moi, lui dit sa cousine, qui ne se méfie point d'un garçonnet. Elle le console, le calme et s'endort. Alors Bonaparte ne se peut plus contenir. Il couvre de baisers la bouche, le sein de sa chère cousine. Sa main soulève, écarte tous les tissus qui le gênent, parcourt, embrasse les charmes de Catulitia qui, tressaillante, s'éveille. « Quoi, monsieur, vous ne dormez pas ? Que fait là votre main ? Allez-vous-en, et ne revenez plus jamais. » Elle s'élanche hors du lit et regardant son cousin à l'endroit qu'aucune partie de sa chemise ne couvrait, constate l'effet sensible de ses appas. A la hâte elle passe un jupon, en même temps que Bonaparte sortait du lit et se jetait aux pieds de Catulitia. « Retirez-vous, retirez-vous ! Quoi ! à

votre âge ! Un enfant ! Qui vous endoctrina si bien ? — Oui, je n'ai que neuf ans, mais qu'importe, si la nature me donnait les désirs et la vigueur d'un homme ? Je vous ai vue, tous mes sens sont bouleversés. Je vous aime, je tuerai celui qui tenterait de vous dérober à mes transports. Vous m'avez fait la première connaître tous les feux de l'amour, vous serez à moi pour la vie. »

Et ce disant, il s'attachait au jupon de Catulitia. Une lutte s'engage. Blessée au genou, Catulitia s'évanouit : « Mes lèvres, raconta Bonaparte, se portèrent rapidement sur la plaie ; je humai, j'aspirai le sang de mon amante. Ce sang allait se réunir à la masse du mien. C'était des charbons que je mettais dans un brasier. La multiplicité de mes caresses la rappelèrent à la vie. »

Honteuse de se voir presque nue, elle se recouchait vivement. « Chère cousine, pourquoi me fuyez-vous ? Je vous adore ! Laissez-moi vous donner un baiser. » Excédée, Catulitia n'oppose plus qu'une faible résistance, ne défend plus qu'un seul poste ; Bonaparte s'abandonne alors à toute son impétuosité, comprenant que la victoire approche, et ses désirs étant plus puissants que sa raison. Enfin, vaincue, Catulitia rend baisers pour baisers, caresses pour caresses. Épuisés, ils s'endorment (1).

(1) D'après les *Amours secrètes de Napoléon Bonaparte*, par l'auteur des *précis historiques et des mémoires secrets* à Paris,

Eugénie Mello.

La belle Eugénie avait un tempérament de feu. Quelques baisers que lui avait donnés Bonaparte portèrent dans ses sens un désordre extraordinaire. Son père était un artisan, Bonaparte un gentilhomme. L'épouser eût été fort grand honneur ; mais le gentilhomme n'avait guère que seize ans, et ce n'était point l'âge de se marier. Ne pouvant qu'engager sa bonne foi, Bonaparte l'engagea et la petite fut si confiante qu'elle prenait jour et heure pour devenir épouse. Les serments renouvelés, Bonaparte couvre sa victime de baisers, l'enlace dans ses bras, l'étend mollement sur le gazon, enlève le fichu, détache le corset. D'une main impatiente, égarée, il découvre tous les trésors dont, éperdument, il ambitionnait la conquête. Quel spectacle ! Frémissant de plaisir, il écarte brusquement tout ce qui peut retarder son triomphe. Il s'élance avec transport dans les bras

chez Germain Mathiot, libraire, quai des Augustins, n° 25, 1815, 6 volumes (en 3 vol.) attribués à Doris, de Bourges, d'après Quérard.

Amours et galanteries de Jupiter Scapin ou de Nicolas Bonaparte, à Paris, chez Tiger, au Pilier littéraire, rue du Petit-Pont-Saint-Jacques. S. D.

Bonaparte et sa famille ou confidences d'un de leurs anciens amis, Paris, chez Vve Lepetit, libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arts, 1816.

On aura remarqué que Léonora se changeait en Catulitia.

d'Eugénie. Mais, ô prodige ! O contre-coup inattendu ! Le tonnerre gronde ! Effrayée, Eugénie se lève, rassemble ses vêtements en désordre, et s'enfuit criant : « Dieu ! je ne t'offensais point ! c'est mon époux ! »

Bonaparte cherche vainement à rassurer son amante. Elle n'entend plus rien, elle court. Quelques jours plus tard, une entrevue avec son amant la rassurait. Elle ne craint plus ni la pluie, ni le vent, ni les orages. Bonaparte va la trouver dans sa chambre et veut réclamer ses droits d'époux. Eugénie est sur son lit : nuls voiles ne la couvrent. Il la prend dans ses bras, de douces larmes coulent de ses yeux. Elle jure que rien désormais ne s'oppose aux désirs de son amant ; mais elle sollicite un délai de quelques heures. Il fait encore jour, n'est-il point beaucoup plus mystérieux d'attendre la nuit ? Bonaparte veut bien : il couvre de baisers ce qu'il voit, remet à la nuit les plaisirs promis et fort impatiemment espérés. A dix heures du soir, il est à la porte d'Eugénie, il la pousse sans bruit, entre, marche à tâtons vers le lit, étend les mains vers elle : elle les étend vers lui. En une seconde, il est déshabillé. Le voilà dans les bras de son amante. Leurs lèvres se collent l'une sur l'autre, leurs haleines brûlantes se confondent. La main de Bonaparte se promène partout. Bientôt il dirige vers l'endroit sacré le flambeau qui doit consommer le sacrifice. Il pé-

nêtre dans le sanctuaire. Le dieu de l'amour l'anime de toute sa vigueur céleste. Sept triomphes couronnent les plaisirs de cette nuit délicieuse. Eugénie elle-même, tout entière à la flamme qui la brûle, se plaint du jour qui l'arrache aux bras de son amant. Elle voudrait le retenir, mais le souci de son honneur, la crainte d'être surpris l'emportent sur l'amour. Après mille baisers donnés et rendus, Bonaparte revient à son école. Depuis ce temps, à peine se passa-t-il un jour qu'il ne s'enivrât, dans ses bras, d'un torrent de délices. Eugénie était de complexion violente, voluptueuse. Son imagination vive et féconde inventait toujours de nouveaux moyens, pour éviter la surveillance de son père.

« Elle avait pris dans mon cœur une place que ni Joséphine, ni la fille de François II, ne lui ravirent jamais. Le moment de la cruelle séparation arriva. Nous soutînmes le coup avec une force véritable, mais presque au-dessus de ces forces. J'avais le cœur angoissé. Un pressentiment me disait que jamais je ne reverrai cet ange de tendresse et d'amour (1)... A Paris, m'arrivait cette lettre.

(1) « Un certain symptôme de grossesse avait épanché dans tous ses traits, certain air mélancolique, douloureux, qui n'avait rien de rassurant : mais il faut dire que toutes les femmes de cette famille étaient atteintes du poumon et mouraient jeunes. On a raconté que Bonaparte avait empoisonné sa première amante. Pour Dieu ! Ne lui supposons pas des crimes imagi-

— « Lorsque tu recevras cette lettre, cher et tendre époux, ton Eugénie, ton épouse, ton amante adorée, ne sera plus. Reposera dans la tombe celle qui ne respirait que pour toi. Une douce consolation me soutient à mes derniers moments à la pensée que je meurs pour toi. Mon cher époux, ma mort est un sacrifice offert à ton image, à l'amour que tu m'inspirais, à ma tendresse. Me comprends-tu bien ? Je veux que tu comprennes : alors écoute :

« Un mois après ton départ, j'allai passer quelques jours à la campagne, chez une de mes parentes, lectrice, autrefois, de la princesse de Rohan. Je couchais à côté de sa vaste bibliothèque. Depuis longtemps mes nuits étaient pénibles : le sommeil n'approchait que faiblement de ma paupière. Ton image me suivait, se glissait dans mes draps, stimulait ma pensée, calcinait mes désirs. Une nuit, entre autres, j'étais vivement agitée ; je n'avais pas fermé l'œil. Je me lève, je vais à la bibliothèque chercher un livre qui me pourrait distraire. J'en trouve un dont le titre excite vivement ma curiosité : l'*Onanisme* : un mot que je ne connaissais pas. Je l'emporte, je me couche et je le lis. Plus je lisais, plus j'étais

naires. Il en est assez de réels sur son compte. Eugénie était l'amour en miniature. Elle était belle. Sa taille mince eût été facilement contenue dans les dix doigts. Sa douceur était extrême. Bonaparte ne la quittait, en 1784, que pour aller à l'École militaire de Paris. » *Jupiter Scapin*.

curieuse de savoir ce que signifiait ce mot. Je prends un dictionnaire, je ne le trouve point. Alors, je continue ma lecture. Je me rappelle, tout à coup, l'histoire d'Onan, dans la *Bible* : je ne l'avais pas comprise. Mais, à l'aide de Tissot, le voile se déchirait. J'abandonne le volume, le sommeil étant arrivé.

« Bientôt une douce illusion s'empare de mes sens : tu étais dans mes bras, je te possédais sur mon sein : je te chargeais de baisers, tu m'enivrais de voluptés. Je me réveille brûlante. Une de mes mains se porte sur... Je venais de lire *l'Onanisme*, je l'avais compris ! Mon sang bouillonnait ! Je me touche ; quelle découverte ! Quelles jouissances ! Quels torrents de plaisirs ! Oh ! pardonne, mon cher amant ! C'était avec toi, c'était pour toi ! Que te dirais-je ! Les avis de Tissot furent méprisés, ses exemples pris pour mensonges. Je me livrais dès lors, sans réserve, au plaisir de tromper la nature. Vainement, lorsque je me glissais dans les draps, faisais-je le serment d'écarter toute idée voluptueuse. Mon sommeil était bientôt troublé par le souvenir de nos douces nuits. Je me réveillais en sursaut, hâlante de désirs, et malgré moi ma main se glissait, vers l'asile dont je voulais la tenir éloignée. Depuis quatre mois, ma jeunesse, ma santé, ma vie, se sont fondus dans ces plaisirs solitaires. Par pitié, n'accuse pas ton Eugénie ! J'ai fait pour

écarter le danger tout ce qu'il est permis à une mortelle de faire. Suis-je coupable si la tâche était au-dessus de mes forces ? Les médecins ne connurent point le genre de ma maladie : ils me condamnèrent sans retour. Sitôt que ma mort te sera confirmée, fais-le savoir à ta famille ; dis à ta mère : « J'ai perdu l'épouse qui m'idolâtrait, le Seigneur vous retire une fille qui vous aurait honorée, chérie ; mes sœurs viennent de perdre une tendre sœur ! » Demain, je ne serai plus. Si quelque chose peut adoucir ce fatal instant, c'est l'espoir de te retrouver un jour dans l'éternité !

« EUGÉNIE BONAPARTE (1). »

Napoléon à Brienne.

Quand notre petit Bon-à-part arrivait à l'école il y excitait une surprise générale. On n'avait jamais vu d'élève comme celui-là. Les maîtres trouvèrent, d'abord, sa mine en dessous, ses yeux sombres, quelque chose qui leur faisait peur (2). Aussi,

(1) Voir *les Amours secrètes de Bonaparte*, op. cit. *Bonaparte et sa famille*, ou *Soirées secrètes du Luxembourg, des Tuileries et de Saint-Cloud*, Paris, 1840, in-8°.

(2) Il se fit remarquer par la sévérité de ses attitudes, son air sombre, son amour pour la solitude. Tout en lui était simulé. Ses camarades le regardaient comme un original. « On m'appelle

fut-il bientôt le maître de ses maîtres et de ses camarades dont il faisait tout ce qu'il voulait. Il est vrai qu'il était fort éloquent lorsqu'il disait : *Je le veux, je ne le veux pas*, d'une manière qui n'appartenait qu'à lui. Le printemps, l'été, l'automne, il le passait à faire des plans, des forteresses pour l'hiver ; et, l'hiver, à se retrancher avec de la neige dans la cour et le jardin de l'école. Son grand plaisir était de partager ses camarades en deux bandes et de les instruire à se battre. C'était un plaisir de voir voler les pelottes de neige en guise de boulet. On cassait les vitres, on se crevait les yeux, on blanchissait les robes trop noires des docteurs qui secouaient gravement leurs perruques et disaient d'un ton prophétique : « Ce petit Bonaparte a tous les symptômes du génie ; il fera du bruit dans le monde. » Comme il y a des jaloux partout, il s'en trouvait bien qui, par ci, par là grommelaient, mais tout doucement, tout doucement, parce que les boules de neige étaient à craindre. Ce petit gredin était le plus mauvais sujet de l'école, il n'apprenait rien et mettait le désordre partout.

L'Ogre de Corse, Paris, 1815.

Chaque historien, a, selon son programme de détracteur ou d'apologiste, présenté Napoléon, dans l'ours de Corse, disait-il, je m'en vengerais bien si je les forçais tous, un jour, à m'en appeler l'aigle. » *L'Écolier de Brienne.*

cette école de Brienne, où il entra en mai 1779, ou comme un enfant sournois et volontaire, laissant présager le despote, ou comme un prodige faisant prévoir un génie universel. Il fut, a dit Chateaubriand, et c'est vrai « un petit garçon ni plus, ni moins distingué, alors, que ses émules ». Se méfiant de soi-même, dans l'usage de la langue française, apprise en trois mois à Autun, il dut paraître étrange, et, lui, se montrer très réservé vis-à-vis de ceux qu'il savait lui être supérieur comme fortune et comme rang. « A Brienne, disait-il, en 1811, j'étais le plus pauvre de mes camarades. Eux, ils avaient de l'argent de poche, moi, je n'en avais point. Étant fier, tous mes efforts tendaient à ce qu'on ne s'en aperçût point. Je ne savais ni rire, ni m'amuser comme les autres. L'élève Bonaparte était bien noté; il n'était pas aimé ». Dépaysé, forcément solitaire, il eut à supporter les railleries de ses camarades qui l'appelaient *La paille au nez*, variante de son prénom corse, *Napolioné*. N'est-il point naturel qu'il se soit aigri? Mais au milieu de toutes ces vexations, il resta constamment studieux, ayant toujours d'excellentes notes, surtout en mathématiques. — Cf. A. LÉVY, *Napoléon intime*, pp. 6-10, Paris, Plon, 1893.

Une « cote ». — Dissimulation.

Voici sa « cote » : « Studieux, ami des lectures, dédaignant les plaisirs pour le travail, appliqué aux sciences exactes, fort en mathéma-

tiques ; taciturne, dissimulé, solitaire, bizarre, dédaigneux, égoïste et tenace, parlant peu et froidement ; dur en reparties, difficile à vivre, d'amour-propre excessif, ambitieux, jaloux ; tout en espérance ; à protéger, mais à surveiller. »

M. de Marbœuf faisait disparaître cette note à laquelle était substituée celle-ci.

« Corse d'origine, caractère vif et opiniâtre ; studieux. Ira loin si les circonstances le favorisent. »

Dans l'*Écolier de Brienne*, est un amusant exemple de cette dissimulation que signale la « Cote primitive ».

Un jour, M. de Marbœuf frappait à la porte de la chambre où travaillait Bonaparte. Entrez ! crie-t-il. M. de Marbœuf qu'accompagnait un élève, entre. Le jeune Corse reste à sa place, ses regards attentivement collés sur ses livres et, ne se levant point. A son bienfaiteur, de la main gauche il fait signe d'attendre qu'il ait fini.

Étonné d'un tel accueil, M. de Marbœuf : « Eh bien ! Monsieur, est-ce ainsi ? » Le rusé matois regardant alors son bienfaiteur et faisant mine de s'arracher à sa profonde méditation, se lève vivement : « Ah ! monsieur le comte, pardonnez de grâce à l'état dans lequel vous me trouvez. Perdu dans la solution d'un problème qui depuis longtemps m'embarrasse, je ne voyais plus, je

n'entendais plus ; l'univers n'existait plus pour moi. Mais, si ce manque involontaire de respect me... — Non, jeune homme, répondit M. de Marbœuf, charmé, votre oubli loin de vous nuire me prouve, au contraire, que j'ai bien placé ma protection. Qui s'enfonce avec telle ardeur dans ses études n'en peut faire que d'excellentes. Continuez, mon ami, je me ferai toujours un plaisir de vous être utile. » Je revenais dans ma chambre, étourdi de ce charlatanisme. « Oui, me disait le lendemain Bonaparte, je suis charlatan et je serai toujours glorieux de l'être. » — *L'Écolier de Brienne.*

La dévote et l'incendie.

... « Napoléon avait résolu de nouer quelque intrigue amoureuse. Une nuit, le feu prend chez un épiciier. Il accourt, s'élance à travers les flammes, entre dans une chambre d'où partaient des cris. Etendue sur le carreau, une jeune personne : elle n'avait pour tout vêtement que sa chemise. Il la saisit entre ses bras, la descend, la porte dans une écurie attenante à cette maison et la couche sur de la paille. « Depuis longtemps, disait-il, le lendemain, à l'un de ses amis, j'étais sevré des

plaisir de l'amour. Nul témoin ne pouvait nous voir. Je m'approche de la belle évanouie. Un baiser fortement appuyé sur ses lèvres lui fait reprendre connaissance. Elle veut s'opposer à mes désirs, mais trop faible pour les réprimer elle me laissait une victoire complète... » Plus tard il voulut renouveler cette tentative : mais, alors, la dame lui faisait de sanglantes reproches, qui glissèrent sur son âme aride et sèche. « Ne reparaissiez plus devant moi, si vous ne voulez vous repentir », lui dit cette dame violemment. Napoléon ricana, pirouetta sur les talons et s'enfuit. — JUPITER SCAPIN.

Une aventure au Palais Royal.

« Je sortais des Italiens et me promenais à grands pas sur les allées du Palais-Royal. Mon âme, agitée par les sentiments vigoureux qui la caractérisent, me faisait supporter le froid avec indifférence, mais, l'imagination refroidie, je sentais les ardeurs de la saison. Je gagnai les galeries. Mes regards tombèrent sur une personne du sexe. L'heure, sa taille, sa grande jeunesse ne me firent pas douter qu'elle ne fût une fille. Elle s'arrêta, non pas avec cet air cavalier, mais un air qui

convenait parfaitement à l'allure de sa personne. Ce — (mot illisible) me frappa. Sa timidité m'encouragea. Je lui parlai ; je lui parlai, moi qui, pénétré plus que personne de l'odieux de son état, me crois toujours souillé par un seul regard. Mais son teint pâle, son physique faible, son regard doux, ne me font point un moment en suspens. Ou c'est, me dis-je, une personne qui me sera fort utile à l'observation que je veux faire, ou elle n'est qu'une bûche.

— Vous avez bien froid, lui dis-je. Comment vous pouvez vous résoudre à passer dans les allées ?

— Ah ! Monsieur, le froid m'anime, il faut que je termine ma soirée !

L'indifférence avec laquelle ces mots furent prononcés, le systématique de cette réponse, me gagna.

— Vous avez l'air d'une constitution bien faible, je suis étonné que vous ne soyez pas fatiguée du métier.

— Ah ! dame, Monsieur, il faut bien faire quelque chose.

— Cela peut être, mais n'y a-t-il pas de métier plus propre à votre santé ?

— Non, Monsieur, il faut rire !

— Il faut que vous soyez de quelque pays septentrional, car vous bravez le froid.

— Je suis de Nantes, en Bretagne.

— Je connais ce pays-là... Il faut, Madame, que vous me racontiez l'histoire de la perte de votre pucelage.

— C'est un officier qui me l'a pris !

— En êtes-vous fâchée ?

— Oh oui ! je vous en réponds — et sa voix prenait une saveur que je n'avais pas encore remarquée, — je vous en réponds ! Ma sœur est bien établie maintenant, pourquoi ne l'ai-je pas été ?

— Comment êtes-vous venue à Paris ?

— L'officier qui m'avilit, que je déteste, m'abandonnait. Il fallut fuir l'indignation d'une mère. Un second se présenta, me conduisit à Paris, m'abandonna. Un troisième avec lequel je viens de vivre trois ans lui succédait. Quoique Français, les affaires l'ont appelé à Londres, et il y est. Allons chez vous !

— Qu'y ferons-nous ?

— Allons ! nous nous chaufferons et vous assouvirez votre plaisir.

J'étais bien loin de devenir scrupuleux. Je l'avais agacée pour qu'elle ne se sauvât point quand elle serait pressée par le raisonnement que je lui préparais en contrefaisant une honnêteté que je voulais lui prouver ne pas avoir.

Bonaparte avait dix-huit ans et trois mois, lorsque le 22 novembre 1787, il écrivait ce récit à Paris, hôtel de Cherbourg, rue du Four-Saint-Honoré. « Avec presque certitude on peut conclure, écrit Masson, que

cette fille du Palais-Royal est la première femme qu'il ait connue. Il y a là sa misogynie, son esprit critique, ses brusques affirmations, cette méthode d'interrogation à laquelle il ne renoncera jamais ; sa mémoire aussi, car de cette fille il a reproduit les phrases, les mots, jusqu'aux exclamations, les *Dames* qui sentent leur terroir breton. La revit-il jamais ? C'est douteux.

II

L'Aventure du Palais-Royal.

Tout autrement est racontée cette aventure dans JUPITER SCAPIN.

« En passant dans la rue des Bons-Enfants Napoléon s'arrêta, sans trop savoir pourquoi, vis-à-vis une allée. Une femme d'un certain âge en sortit. Voyant un jeune homme assez bien mis qui semblait ne pas savoir où aller, elle se rapproche, lui faisant entendre à demi-mot ce qui n'a pas besoin de commentaires. Cette femme était ce que l'on appelle à la cour de Vénus une « abbesse », elle tenait un couvent de jolies filles au service du premier venu. Le jeune Corse, introduit dans un boudoir, y resta quelques minutes. Puis il voyait entrer une odalisque très jolie, encore assez fraîche et d'un regard fort doux. Après quelques



G. Neurdin

CAROLINE BONAPARTE

paroles insignifiantes, Napoléon qui se piquait d'être galant lui dit : « Je ne savais pas, mademoiselle Délia, avoir le plaisir de vous voir. — Ni moi non plus, Monsieur. — Vous faites un métier rebutant. — C'est vrai ! mais la nécessité... — Ce n'est donc pas le libertinage qui vous conduisait dans cette maison ? — C'est la nécessité. — Vous n'aviez donc aucun moyen d'existence ? — Quelques-uns, mais pas assez, il fallait vivre ! — Fort bien ! Vous êtes donc sans parents, sans amis ? — Des parents, oui ! mais ils sont à Bicêtre, avec les pauvres. Des amis... les malheureux n'en ont point. — C'est juste ! Et puisque la nécessité le voulait, était-il possible de lui résister ? — Après quelques autres propos, ce fut le sacrifice à Vénus : elle l'accomplissait froidement et plus froidement encore ils se quittèrent. »

Bientôt Napoléon s'apercevait que la prêtresse de Vénus lui avait légué certaine galanterie (1). Furieux d'avoir été trompé, gâté par cette fille qui jouait les ingénuités, il alla chez l'abbesse du couvent ; mais la nonne s'était envolée. Il n'y trouva que la supérieure. Il l'injuria, puis la gratifia d'une vigoureuse paire de soufflets.

JUPITER SCAPIN.

(1) Ce mot signifiait alors un accident vénérien : le mot est plus délicat et ingénieux que certains autres que nous ne voulons point dire.

Se marier quand même.

Dans son *Napoléon adultère*, Hector Fleischmann nous a montré l'appétence énorme de Bonaparte pour le mariage. A toute force il veut se marier, la femme fut-elle plus âgée que lui — à preuve définitive Joséphine : mais cela n'est de nulle importance, ces mariages disproportionnés étant assez communs en Corse.

Lorsque Joseph épousa Julie Clury « l'heureux coquin, s'écriait-il, qu'il est heureux d'avoir une femme à lui ! » A Valence, fréquentant le salon de Mme Grégoire du Colombier, il se demande si sa fille Caroline ne serait pas une épouse désirable. Cette demoiselle voulait, elle aussi, se marier ; il y eut un petit flirtage, qui se réduisit à manger ensemble des cerises ; épisode qui rappelle la page aimable des *Confessions* de Jean-Jacques. Finalement Caroline se mariait avec un M. Granparet de Bressieux à qui, plus tard, s'intéressait efficacement Napoléon.

Puis il songe à Mlle Lamberie de Saint-Germain qui fit, comme Caroline, les beaux soirs de Valence, mais elle se méfie, persuadée que Bonaparte pourra, quelque jour, être un quelconque capitaine d'artillerie, et pas autre chose. Y eut-il jamais plus singulier manque de perspi-

cacité ! Elle épousait M. de Montalivet que Napoléon, sans rancune, fera préfet, puis directeur général des ponts et chaussées, enfin ministre et comte de l'Empire.

A Auxonne, où il rejoignit sa garnison le 1^{er} juin 1789, revenant de Corse, il n'aurait point laissé trace d'amours « secrettes » ou qui furent connues. Par contre, à Seurre, où il est envoyé en détachement, au commencement de 1789, lui sont attribuées des relations avec une dame L... née N..., femme du receveur du Grenier à sel ; avec une fermière Mme G., T... chez laquelle il allait boire du laitage ; enfin avec la demoiselle de la maison chez laquelle il logeait. C'est beaucoup pendant vingt-cinq jours, alors que ses cahiers témoignent d'un travail acharné.

MASSON, *Napoléon et les femmes*, Ollendorf, Paris, 1894.

Toujours est-il qu'à Auxonne, il fréquentait quelques maisons qui lui furent ouvertes. Par exemple, celle de M. Naudin, commissaire des guerres, dont la femme le voit avec plaisir ; celle de M. Chabert, surtout pour causer avec sa belle-fille, fort jolie, Mlle Manescat-Pillet qui le regardait d'un œil très bienveillant, si bien qu'on disait qu'entre eux un mariage était probable (1).

(1) On a peut-être conservé dans la maison Chabert des fiches en ivoire sur lesquelles le futur conquérant de l'Europe avait

Le voilà, vers 1795, très amoureux de sa belle-sœur Désirée-Bernardine-Eugénie Clary ; assez jolie, mais aussi légère que coquette, elle compte alors dix-huit années. Le roman s'ébauche et, tout naturellement, Joseph est complice. De Paris où il est revenu général de brigade, partent lettres amoureuses sur lettres amoureuses. Joseph a l'aînée, Napoléon aura la cadette : cent mille francs de dot. N'est pas contestable en ce moment, un mutuel amour sincère. Puis l'idylle se rompt. Désirée sera la femme de Duphot, massacré à Rome, devant l'ambassade de France, en 1798 ; alors que général-ambassadeur il essaiera de réprimer une émeute. Veuve, Désirée ayant refusé Marmont et Junot, épousera Bernadotte « ce vez et cortez fils » du procureur au Sénéchal de Pau. Le général Bernadotte trahira l'Empereur, l'Empire et la France, le trône de Suède étant l'épilogue de la trahison. Qu'importe ? Napoléon pardonnera ; Désirée et lui ne s'étaient-ils pas aimés ? Cet amour lui vaudra de garder le trône et de mourir très vieille à Stockholm.

Rappellerons-nous sa tentative auprès de Mme Permon, assez âgée déjà, mère de la duchesse d'Abrantès. Mme de Permon « lui rit au nez », d'où certaine animosité, dont malgré maintes courtoisies, maintes bienveillances indé-

écrit le nom de baptême de sa prétendue dont le salon lui était ouvert. DE CORTON, *Premières années de Napoléon*, I, 153.

niables, souffrira parfois la duchesse. Toujours est-il que le salon de Mme de Permon, où d'ailleurs se réunissaient tant de « malveillants », sera l'un des plus surveillés (1).

A défaut, il se veut alors rabattre sur Mme Lebeau de l'Esparda, gourgandine qui sera la maîtresse de Joseph Chénier, et s'éteindra dans la dévotion. Est-il besoin de signaler certaines autres rapides tentatives ? Enfin il trouvera Joséphine, voluptueuse, mais déjà mûre, deux fois mère, et qui le trompera tout comme elle avait trompé son premier époux, Alexandre de Beauharnais. Il apportait une tendresse neuve, confiante, ardente, aussi comme le meurtrira la trahison que lui réserve la créole ? Fidèle jusqu'alors, il cherchera l'oubli. C'est à ces trahisons qu'il devra d'avoir oublié la foi conjugale.

(1) Ne pas oublier de lire les fort intéressants *Mémoires de Mme de Chastenay* qu'avait « tout d'abord, si fort surprise la brusquerie du général », un soir son voisin de table. Pour l'apprivoiser, elle lui parlait de la Corse. Bonaparte alors se faisait galant, s'humanisait. Victorine, ainsi s'appelait-elle, fut captivée par les saillies originales du futur souverain, ses expressions pittoresques et leur richesse de couleurs. Tout cela n'allait point jusqu'au mariage, mais peu s'en fallut. Bonaparte et Victorine furent quelque temps dans cet état délicieux « où deux cœurs que le hasard vient de mettre face à face se comprennent, cherchent à se connaître intimement, s'interrogent avec gaieté, se répondent avec bonheur et regrettent de se quitter. Avec Caroline il cueillit des cerises, avec Victorine il cueillit des bleuets. Cf. TURQUAM, *Napoléon amoureux*.

Barras offre Joséphine.

Je recevais, un jour, ce billet de Barras : « M. Bonaparte est prié de passer chez moi, ce soir, sur les dix heures ; j'ai quelque chose d'important à lui communiquer. Je le salue. BARRAS. » — Que me veut Barras ? On ne se nomme que citoyen, et il m'appelle monsieur, et il me salue ! Oh ! il a besoin de moi ! Je suis ignoré, perdu, soit ! Il a besoin de moi ! Dix heures, quand sonnerez-vous ?

... A dîner, chez Barras, je me trouvais placé à la gauche d'une aimable veuve. Candeur, noblesse et bonté se mariaient aux charmes de son visage. Son éducation, ses connaissances perçaient dans ses moindres discours. J'ignore son nom, mais je répondrai sur ma tête que ce n'est point une parvenue. Sa démarche, ses actions les plus simples annoncent qu'elle a vécu dans le grand monde. Enfin, mon ami, si je pouvais aimer tendrement un autre que moi-même, cette jeune veuve aurait été ma bien-aimée. — Cet ami, qui se nomme Dangeau, en ce moment son interlocuteur, lui riposte. « Savez-vous, Napoléon, que vous m'avez l'air d'être tout à fait amoureux ? — Ne trouverai-je pas en elle une épouse tendre et amie, Dangeau ? Mes sens pouvaient s'intéresser à cette femme, mais l'épouser, jamais, je le ré-

pète. — Pourquoi cela ? — Oh ! pourquoi ? c'est un chapitre qu'avec vous, un jour, j'éclairerai. — Allons, en attendant, nous préparer à déjeuner. Barras sera des nôtres, je l'ai prévenu qu'il pourrait librement s'expliquer en votre présence, n'ayant aucun secret pour vous. »

Barras ne se faisait pas attendre. Pendant le déjeuner il me disait : « Parmi les femmes que vous avez rencontrées chez moi n'avez-vous remarqué personne qui vous puisse convenir ? — C'en est assez, Monsieur, je sais où vous en voulez arriver. Je vous avouerai même que si j'avais un choix à faire, il tomberait sur l'aimable veuve qui était à ma gauche. Apprenez-moi seulement si vous étiez tous deux d'intelligence. — Je vous jure, sur l'honneur, qu'elle ignore mes projets. — J'aime à le croire. Quel est son nom ? — La veuve du vicomte de Beauharnais. »

En face de Napoléon, je suivais ses jeux de physionomie. Au nom de la dame, tous ses traits se nuancèrent d'une double satisfaction. « Diable ! dit-il, de Beauharnais ! C'est un beau nom ! — Et d'une bonne famille, répliqua Barras. Cette dame a vu l'ancienne Cour. Formée sur de bons modèles on ne peut la confondre nulle part. Partout on s'honorerait de la posséder. N'oubliez pas qu'elle a des amis puissants. — Comme vous, je sais apprécier ces grands avantages, mais l'affaire est-elle sérieuse ? Veuillez m'accorder quel-

ques jours de réflexion. — Rien de plus juste ! Cependant pour la hâter, je vous parlerai de sa dot qui peut devenir la source d'une brillante fortune. Écoutez-moi ! Demain, le gouvernement va prendre une autre forme. La Convention nomme cinq de ses membres qui formeront un Directoire à qui sera remis le pouvoir exécatif. A nouvelle législature, vie nouvelle pour la France ! Les opérations de guerre seront plus vivement suivies et les armées mieux pourvues. Nos premiers efforts tomberont sur l'Italie. Certes ! ils seront grands. Une forte armée va s'avancer aux environs de Nice. Épousez Mme de Beauharnais et je vous donne le commandement de cette armée qui sera la plus considérable de la République. Oui, Monsieur, ce commandement est la dot de votre épouse et quand je vous dis que cette dot est incalculable, est-ce que je me trompe ? L'Italie est une mine où vous puiseriez à mains pleines. »

Bonaparte, sans doute perdu dans la foule de ses réflexions, ne disait mot. Tout à coup, sortant de ses réflexions : « C'est magnifique, Monsieur, ce que vous m'offrez ! On peut cultiver une telle dot. Je vous avais demandé quelque temps pour réfléchir, mais, demain, comptez sur ma réponse décisive. »

Barras était à peine sorti, que le général, tout entier aux offres qui venaient de lui être faites, me prenait chaleureusement sous le bras et m'en-

traînait dans le jardin. Là, me fut prouvé qu'à certains moments il ne s'appartenait plus, et même qu'il était impossible qu'il s'appartînt, tant il sentait plus vivement que les autres hommes.

« Il en sait long, ce Barras, s'écria-t-il. Oui, cette opulente Italie ! Cette superbe Lombardie ! Ces fertiles contrées qu'arrosent le Pô, l'Adige, la Piave, voilà des mines pour qui saura les exploiter. Mais, seront-elles vraiment à ma discrétion ? Le gouvernement nouveau, sous le sobriquet de Directoire, dont Barras fera certainement partie, ne voudra-t-il pas singer l'humanité, la générosité. Pourrais-je dire impunément à ces pays : « Je t'impose, contribue ou meurs ! » Et pourtant, ne serais-je pas toujours en mesure d'éluder ses volontés ? N'aurais-je pas le secret de le bâillonner ce Directoire, avec des lauriers ? Point de doute ! Cela sera ! J'aurai fait des soldats, de vrais soldats ! A ces gouvernants, j'écirai qu'ils m'en envoient d'autres. J'en accuserai réception avec des bons acquittés par la victoire. Ne pourrai-je, cumulant triomphes sur triomphes, braver qui me trouverait trop acerbe, trop exigeant (1) ? »

(1) Se rappeler sa grandiose proclamation : « Soldats ! je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir. Vous y trouverez honneur, gloire et richesse. » Napoléon disait évidemment quelque chose de semblable à ses soldats, mais le texte

Le soir même, il me faisait part de sa résolution. Mais, est-il quelque chose de plus petit, de plus mesquin que le motif qui le décidait principalement à souscrire aux projets de Barras ?

« C'en est fait, me dit Napoléon ; je suis irrévocablement fixé. Il faut être moi, mon ami, pour bien mesurer l'océan d'espérances où me promène ce que je viens d'apprendre ! Condamne qui voudra ma faiblesse, mais elle est si belle, si grande, qu'elle me paraît un superbe pressentiment et l'avant-coureur d'une occasion magnifique. En vous quittant, je courus chez Mme Gohier, bien décidé à la faire parler sur le compte de Mme de Beauharnais, sans lui rien dire, toutefois, de mes secrètes intentions. Il y avait cercle chez Mme Gohier. On badinait sur la simplicité des personnes qui croient à la cartomancie. Je connais là-dessus, dit Masséna, quelque chose de très fort. Lorsque Mme de Beauharnais n'était que Mlle Tascher de la Pagerie, une espèce de bohémienne lui disait à la Martinique : « Vous serez mariée fort jeune, et « votre union ne sera pas des plus heureuses. Votre « époux périra de mort violente. Vous passerez à de « secondes noces ; vous serez reine et cependant « vous ne mourrez pas sur le trône. » Que penser de cet horoscope qui, déjà, s'est en partie réalisé ?

même de cette proclamation, qui lui fut reprochée comme un appel à des instincts de convoitise et de conquête, n'était rédigé qu'après coup.

J'avoue, moi, que ce sont des choses mystérieuses qu'il est difficile de comprendre. Vous souriez, mon ami, vous m'accusez de superstition. J'aspire aux premiers rangs de la société. Je ne connaissais point Mme de Beauharnais. Le hasard me rapproche d'un homme qui me la propose pour épouse et c'est à cette femme que l'on a prédit une couronne ! Ah ! Dangeau ! dussé-je m'abuser, je ne sais quoi me commande de tenter le sort. Quel serait mon désespoir si, dédaignant cette jeune veuve, aujourd'hui, je voyais, plus tard, les destins s'accomplir avec un autre choix ! Aussi, vais-je déclarer à Barras que j'accepte le mariage qu'il me propose, convaincu que l'astre de mes jours n'avait jamais éclairé plus belle tête ! Quant à la satisfaction qui brille sur mon visage, si je voulais vous en apprendre la cause, il faudrait que, nouveau Candaule (1), je vous rendisse quelques instants en Gygès. Mais veuillez, sous ce rapport, m'en croire sur parole. Joséphine continue à s'emparer délicieusement de mes facultés, j'incidenterai donc près du Directoire pour qu'il accélère mon départ à l'armée que je dois commander. »

(1) Candaule, roi de Lydie, fort amoureux des charmes secrets de sa femme Myssia, voulut en faire juge, en les lui faisant admirer à travers le trou d'une serrure de porte, son ami Gygès. Ce qu'ayant appris, Myssia disait à Gygès qu'elle le ferait assassiner à moins qu'il ne fît assassiner Candaule : ce qu'il s'empressait de faire. Ensuite il épousait Myssia.

L'Écolier de Brienne ou le Chambellan indiscret.
Mémoires historiques et inédits, Paris, 1817.

Partie carrée avant le mariage.

Zoloé (*Joséphine de Beauharnais*) rayonnante de la joie qu'elle avait d'épouser un héros, convoqua ses deux amies : Lauréda (*Mme Tallien*) et Volsange (*Mme Visconti*) pour leur confier son bonheur prochain. Elle allait se marier à d'Orsec (*le Corse = Bonaparte*). Un ample dîner suivit la confidence. On y avait largement pompé le nectar de Madère. Son feu électrique passait dans les veines de la bouillonnante Volsange et tous les ressorts de son être furent quadruplés de leur élasticité naturelle. Rompant, tout à coup, la grave dissertation entamée sur le joug matrimonial par un parasite : « Au cabinet, dit-elle à Zoloé, — et, se levant avec impétuosité, — j'ai à vous parler, madame la fiancée, à parler aussi à Lauréda. » Toutes trois entrelacent, autour de leurs corps, leurs jolis bras, et, après une révérence aux assistants s'enferment dans le secret parloir. « Ma belle, dit Volsange à Zoloé, en l'embrassant avec feu, je t'avoue que je me sens enflammée d'un besoin toujours renaissant et jamais satisfait. Tu

m'entends, coquine, il faut que cette soirée soit marquée par une aventure que l'on ne lit point dans les romans. Tous ces adorateurs à la violette, ces prétendus hercules à dos voûté, à pantalon flottant, à voix flûtée et gazouillement perpétuel d'amour, de tendresse, de constance m'excèdent de leurs ridicules, et plus encore de leur impuissance. Oh ! c'est assez, c'est même trop d'avoir subi si longtemps les preuves de leur caducité précoce. Je veux, et vous aussi, de la réalité. Au diable ! ces frelons qui promettent ce qu'ils ne peuvent donner. Que de robustes athlètes remplacent ces Adonis pusillanimes. Que, semblables à ces gladiateurs romains infatigables à porter et à recevoir des coups, ils nous disputent chèrement la victoire. Combattons corps à corps et que celui qui l'emportera brillamment en courage soit déclaré roi de Cythère. »

Est proposé un amendement par la prudente Lauréda : il est adopté. Chacune choisit et jette dans un galant chapeau, faisant office d'urne, le nom d'un maître connu dans ce genre d'escrime, et l'officieuse main de la soubrette Suzanne tire les billets. Parmesan sort pour Lauréda, Pacome pour Volsange, et Fessinet (Tallien), l'époux de Lauréda, pour Zoloé.

.
... Dans le voisinage des Champs-Élysées est une petite maison d'architecture érotique. Figurez-

vous, d'abord, un vaste et superbe bosquet où sont rassemblés les plus rares arbustes de toutes les parties du monde. Des allées, qu'un heureux mais savant désordre a ménagées, n'ont rien ôté à la nature de ces formes originales qui flattent l'œil, émeuvent le sentiment. Des monticules ont été exhausés et forment les perspectives les plus pittoresques. Rien surtout n'est admirable comme l'ombrage que procure le massif d'un double rang de superbes hêtres au milieu desquels est situé l'asile solitaire où vont s'abîmer, dans des torrents de volupté, les couples heureux que l'amour y rassemble. On n'y arrive qu'à travers un labyrinthe d'allées dont il faut avoir l'itinéraire pour saisir la véritable qui conduit aux « Délices » : c'est ainsi que l'on appelle ce séjour enchanteur. Un ruisseau limpide serpente avec mille sinuosités dans le bosquet et va former un cordon bordé de lilas, de jasmins, d'acacias, de saules pleureurs autour de l'habitation. Un pont-levis, dernière précaution de sûreté, en défend l'accès aux profanes.

Au premier aspect, on s'imaginerait entrer dans une chartreuse. C'est un isolement profond. On y a même élevé une espèce de clocher. Le bâtiment qui le porte annonce un temple. On y célèbre, il est vrai, les mystères d'un Dieu, mais ce ne sont pas ceux du Dieu de la continence. Plus loin est une rotonde magnifique portée sur des colonnes de marbre jaspé. Des statues occupent les intervalles :

elles représentent tout ce que les imaginations les plus licencieuses enfantèrent de plus propre à provoquer aux amoureuses jouissances. Les maîtres les plus habiles n'ont pas rougi de consacrer leurs ciseaux à ces chefs-d'œuvre d'obscénité. Des guirlandes travaillées avec un fini précieux décorent les frontons. Le dôme est surmonté d'un satyre regardant avec une complaisance infinie les prodigieuses marques de sa virilité. Une jeune nymphe, debout sur le cintre qui domine le portique, attache à la même partie des yeux enflammés. Le pourtour est garni d'une armée d'Amours lançant des flèches sur tous ceux qui se présentent. Au milieu du centre, ces mots gravés en lettres d'or : *Temple du plaisir* ; au-dessous, en lettres de feu : *Jouir ou mourir*.

L'intérieur dépasse tout ce que l'on vante de la luxure raffinée des voluptueux monarques de l'Orient. Tout a été calculé pour le ravissement de tous les sens. Eût-on le sang glacé d'un vieillard septuagénaire, qu'il ne serait pas possible de rester inanimé à la vue des inventions inouïes destinées à ranimer, exciter, prolonger l'ivresse du bonheur. Des cassolettes remplies de parfums les plus suaves, des glaces qui réfléchissent de toutes parts les objets, des ottomanes d'une richesse, d'une mollesse étonnante, des lustres d'or dont la tige soutient tous les attributs de l'amour, des flambeaux en gaine d'une forme extraordinaire,

mille autres meubles précieux ornent le premier salon : prélude de ce que renferme le salon suivant.

Toutes les colonnes en sont de la porcelaine, la plus parfaite qui soit jamais sortie de la main des hommes. Il est impossible de voir rien d'aussi admirable que les diverses peintures qu'on y a mariées. Elles offrent en miniature tout ce que la fable raconte des amours d'autrefois, j'entends celles des divinités païennes. La nudité, l'expression, le coloris en sont si gracieux, si vrais, si naturels qu'on les peut regarder comme le sublime de l'art. Eh bien ! toutes ces merveilles cessent de l'être en comparaison des innombrables beautés du même genre qui tapissent les lambris, les plafonds, les dossiers des lits, des fauteuils, des sofas et jusqu'aux vitraux des chapelles consacrées aux secrets mystères.

Zoloé, Lauréda, l'insatiable Volsange ont infiniment enrichi ce répertoire de lascivités, jamais galerie de princesses ne fut aussi complètement ornée dans ce genre. Les gravures sont d'une suavité de goût, d'un burin si merveilleux, les formes ont été si délicatement saisies par les artistes, ils ont si bien pris la nature sur le fait, que chaque morceau rend trait pour trait l'action même. Ajoutez une odeur d'ambroisie qui parfuma des lits dont le mol édredon, les fleurs de roses qui les jonchent, eussent fait envie au plus



Cl. Neurdein.

JOSÉPHINE IMPÉRATRICE
par GUILLON LE THIÈRE

efféminé chanoine ; les glaces qui reproduisent autour et au-dessus des couples les mouvements émanés des sensations les plus vives, un demi-jour adroitement ménagé pour les voluptueux ébats ; tous les instruments que l'art connaît comme moyen de ressusciter les facultés abattues ; des liqueurs spiritueuses stimulant d'ardentes passades, mille autres accessoires fastidieux à décrire mais précieux pour l'occasion, telle est la surprise ravissante que préparent à leurs conquêtes, souvent nouvelles, ces prêtresses infatigables du dieu qui règne à Cythère.

L'offrande égalait la solennité de la circonstance. Six fois dans l'espace d'un demi-jour le dieu Priape recevait et rendait les plus abondantes libations. Pendant une décade, on célébra sinon avec autant de fréquence, du moins avec le même zèle, l'inauguration du temple. On ne se quitta qu'en se jurant une flamme éternelle. Vains serments ! Chacun et chacune soupirait après un renouvellement d'acteurs devenu nécessaire et par lassitude et par satiété...

Zoloé et ses deux acolytes, ou quelques décades de la vie de trois jolies femmes... par un contemporain (Marquis de Sade.) Messidor, an VIII. Le marquis de Sade, le « sadique » auteur de *Juliette*, de *Justine* et de maints autres volumes où sont dépassées les bornes de l'obscénité fut arrêté chez son éditeur Bertrandet. Le roman de *Juliette* servit de prétexte à

l'arrestation qu'en réalité provoquait cette *Zoloé* qui cachait la « citoyenne Bonaparte ». Enfermé successivement à Sainte-Pélagie, puis à Bicêtre, enfin à Charenton, ce curieux personnage que fut le Marquis de Sade y mourait en 1814, dans son cachot, âgé de soixante-quinze ans, il avait passé vingt-sept années de sa vie dans onze prisons diverses.

Le Mariage de Joséphine.

L'entrevue du général et de Joséphine eut lieu chez Barras qui posa d'abord les préliminaires et ensuite quitta ces deux amants pour leur laisser le loisir de parler sans contrainte. Voici la scène, telle que je l'écrivis sous la dictée de Napoléon.

Quelle singulière corvée que le premier tête à tête de deux personnes qui se destinent l'un à l'autre. J'avoue franchement que je ne m'en serai jamais fait une idée. Je rougis encore de l'embaras dans lequel je me suis trouvé. Je n'ai momentanément été qu'un homme, et des plus faibles. Il est vrai que Mme de Beauharnais avait fait une forte sensation sur moi. Belle autant qu'une très belle femme peut l'être à vingt-sept ans, cette dame réunissait à l'aisance des manières cet air noble et grand qui ne serait déplacé nulle part,

fût-ce même sous un diadème. Cette observation me ramena soudain à son horoscope (1) et je le crus à moitié accompli. Cette idée centupla ses charmes. La beauté, même idéale, marchait à sa gauche et je demeurai convaincu que jamais l'astre du jour n'avait brillé sur tête plus belle. Pouvait-il en être autrement ? Ma brûlante imagination broyait les couleurs et mon ambition tenait le pinceau.

Joséphine était assise près d'une croisée donnant sur le jardin, j'occupais un autre siège à sa gauche. J'étais sans voix et sans idées. Mais l'idée me vint, tout à coup, que mon silence lui pouvait donner une très mauvaise opinion de mon esprit. Je frissonnai d'indignation contre moi-même. Inspirer du mépris à une femme ! Lui mettre le dédain sur les lèvres. Soudain, je me retrouvai ; non point amant, fade et langoureux, délayant à l'eau de rose l'expression de ses sentiments, mais l'homme émancipé, parlant tour à tour le langage de la tendresse et celui de la raison.

« Madame, dis-je à Joséphine, moins ému proche de vous, j'eus moins gardé le silence ; mais puisse ce silence vous rendre compte de ce qui se passe dans mon cœur, et vous tenir lieu des éloges que j'aimerais à vous prodiguer si je ne vous connaissais encore plus modeste qu'aimable. Au surplus,

(1) On sait qu'une bohémienne, ou une sorcière, avait lu dans les mains de Joséphine, enfant, qu'un jour elle serait reine.

qu'ai-je besoin d'entrer dans de plus grands détails ? Ne connaissez-vous pas les motifs de notre entrevue. Si rien ne vous éloigne de l'union projetée, si rien, en moi ne vous engage à reculer ce beau jour, faites-m'en l'aveu de votre bouche, laissez tomber les paroles qui fixeront mon bonheur. J'ose vous assurer que je travaillerai fermement à votre prospérité, à votre gloire. Quant à vos jeunes enfants, dites-leur bien que vous leur donnez un bon père. Votre fils fera, sous moi, son apprentissage dans l'art des combats et j'ose croire que docile à mes leçons il se classera, quelque jour, parmi les bons capitaines. »

J'avais les yeux fixés sur Joséphine et, sans trop me flatter, je pouvais lire dans ses regards, que la précision de mes aveux ne l'avait pas offensée.

« Votre franchise, Monsieur, me répondit-elle, me fait une loi de vous parler, moi aussi, très sincèrement. Veuillez, toutefois, vous contenter d'apprendre que celui-là mérite déjà mon estime et mon amitié qui me promet de chérir ma jeune famille. Monsieur Bonaparte, je vous lègue mon fils. Je veux son bonheur. Je sais à qui je le confie. Trop heureuse, serais-je, si quelque jour, ma tendresse et mes douces attentions vous récompensent des soins que vous leur prodiguerez. Vous pouvez, maintenant, Monsieur, fixer l'époque de notre amour. »

Cette réponse, vous le pouvez penser, mit le comble à mes désirs, mais, ce qu'elle avait de plus précieux pour moi, c'est qu'elle me faisait apercevoir un écueil qu'à peine je soupçonnais dans lequel je me serais indubitablement perdu, et, qu'à quelque prix que ce soit, je veux éviter. Je vous ai dit que le tendre aveu de Joséphine m'avait enivré de joie, c'est, je vous l'avoue, ne m'expliquer qu'à demi, c'est rendre par de froides expressions, le sentiment le plus vif que j'en ressentis jamais. Emporté par une sensation bien douce, il est vrai, mais bien dangereuse pour les gens de ma sorte, je laissai mes lèvres se coller sur les mains de la belle veuve. Quel feu, tout à coup, glissait dans mon être ? J'ai cru souvent que l'heureux mortel qui l'enlacerait dans ses bras étreindrait toutes les voluptés réunies. Si dans ce moment, j'eus été le maître du monde et que l'aimable veuve m'en eût demandé la moitié, en échange de plus douces faveurs je le lui aurais certainement accordé et je me serai cru son redevable. J'étais sous le coup de ce délire lorsque je rentrais chez moi : les objets, là, ne furent plus les mêmes. La raison au front sévère, l'ambition à l'œil perçant, se joignirent pour donner une autre direction à mon esprit. La première m'adressait brusquement ces mots. « Un homme qui mérite ce nom d'homme est toujours en garde contre les amorces du plaisir : il sait apprécier

une belle, mais ne se dépouille pas de son bon sens pour la mieux admirer, »

Non ! non ! je ne serai point le meurtrier de ma gloire et de ma fortune. Je défie maintenant le désir ; je le briserai contre la masse de mon ambition. Si les besoins physiques m'approchent d'une belle, je paierai ma dette à la nature ; puis, soudain, je repousserai ma compagne. Elle sera encore humide de mes baisers, alors que j'aurai perdu le souvenir de ses caresses. Volcan cinq minutes et de glace après. En Joséphine j'écouterai la jolie femme mais ce sera pour converser avec la tendre amie. Je connais fort peu Joséphine ; cependant, je suis presque certain que son mari pourra s'abandonner à ses lumières et se régler quelquefois sur la sagesse de ses avis. Ce n'est pas que je veuille associer ma femme à mes grandes tentatives, loin de moi cette dégradante ressource, mais, au rang de mes distractions, je mettrai les petites confidences que je ferai, parfois, à ma compagne. — *L'Écolier de Brienne.*

Première infidélité à Joséphine.

D'après un roman fastidieux : *Histoire amoureuse de Napoléon*, la première infidélité — on verra qu'elle

ne fut pas heureuse — à Joséphine, daterait de Lœben, où, en 1797, étaient amorcés les préliminaires de la paix dite de *Campo-Formio* entre l'Autriche et la France. De 1796 date le mariage. C'est Napoléon qui raconte :

Tout le monde entendit parler d'un cabaret de porcelaine que je brisais, dans une de mes conférences avec les plénipotentiaires autrichiens chargés de traiter avec moi de cette paix dont leur maître avait si grand besoin. Après cette scène qui les épouvanta, je quittai la salle, et voulant calmer mes esprits agités, je sortis de la ville, seul, à pied, vêtu d'une simple redingote d'uniforme. Arrivé dans une allée qui bordait une jolie petite maison de campagne, je trouvai cet endroit si charmant, l'air qui se jouait dans les feuilles des arbres me parut rafraîchir si délicieusement mes idées, que je ne pus m'en éloigner. Je me promenai donc, assez longtemps, en long et en large sous leur ombrage hospitalier. J'avais déjà fait, pour la vingtième fois, peut-être, ce manège, lorsque j'étais abordé par une femme âgée qui me demanda si je n'étais pas le général en chef. — Oui ! ma bonne. — En ce cas, suivez-moi, quelqu'un désire ardemment converser avec vous.

J'hésitai d'abord. Ce pouvait être un piège dressé par mes ennemis. Cependant, j'avais mon épée. Je marchai donc sur les pas de la vieille.

Elle me faisait traverser une petite portion de jardin qui contournait une maisonnette et m'introduisait dans une salle basse. Une jeune dame, tournant le dos à la porte, brodait. « Je ne m'étais pas trompée, lui dit la vieille : c'est lui, c'est le héros que nous admirons tous. » A cette flatterie, je souriai, puis, je m'inclinai devant la dame qui s'était retournée. Jamais beauté plus céleste ne s'offrit à mes regards. Pendant que je restais en extase devant d'aussi délicieux attrait : « Général, me dit-elle, vous devez être surpris, offensé peut-être de la liberté que je prends ; mais Guitte a cru vous reconnaître ; elle sait combien je désirais la faveur d'un entretien avec vous. Sa démarche irréfléchie est la suite de mon admiration pour votre courage héroïque. » Je répondis comme je pouvais à ce compliment. On me pria de m'asseoir ; puis m'était offerte une délicate collation : la dame m'en faisait les honneurs avec toute la grâce imaginable. La nuit approchait, et je ne pouvais me décider à quitter l'aimable sirène. Elle m'enchantait plus encore par ses manières que par ses attrait. Me retirant, je demandai la permission de revenir. Elle me fut accordée de la façon la plus précise. Je sortis dans un délire qui m'était inconnu depuis bien des années !

Je m'empressais de revenir et paraissais faire de grands progrès dans le cœur d'Angélique ; mais je n'obtenais pas la moindre faveur quoique

j'eusse employé, tour à tour, les petits soins et même la violence. A la moindre liberté que je voulais prendre, la vieille, avertie je ne sais par quel moyen, arrivait toujours à temps pour m'empêcher de pousser plus loin mes entreprises. Je me retirais grinçant des dents, frémissant de rage, jurant de ne plus remettre les pieds dans cette maudite maison ; et le lendemain, j'y revenais, amorcé par mes désirs. Enfin, les préliminaires de paix étant arrêtés, il fallait quitter Loeben pour aller à Campo-Formio où devait être signée la paix. J'étais décidé à tout rompre plutôt que de renoncer à ma conquête. Heureusement que la belle Angélique, touchée par ma constance voulut bien s'humaniser. Mais, toujours elle demeurait sous la garde sévère de cette duègne qui surveillait toutes ses démarches, même les plus innocentes. Ce n'était que la nuit, dans le plus grand secret, qu'elle pouvait me recevoir. Peu d'ailleurs m'importaient les moyens et les moments pourvu que mes désirs fussent satisfaits ; et ils ne devaient pas tarder à l'être, puisque rendez-vous avait été pris pour la nuit même.

Lorsqu'elle l'accordait, une rougeur pudibonde couvrait le front de cette jeune personne, ce qui me faisait trembler pour l'exécution des promesses.

A minuit, heure convenue, je traversai le petit jardin dont la porte se trouvait ouverte : je grattais faiblement à celle du vestibule. Une femme

légèrement vêtue, à ce que je sentis, me prenait la main pour me conduire à la chambre où nous devions passer la nuit. « Ma chère Angélique, murmurais-je, vous m'avez donc tenu parole ! — Oh ! fit-elle, silence ! » Moins pressé de causer que de toute autre chose, je pris, chemin faisant, quelques libertés réprimées autant qu'il le fallait pour m'engager à attendre que nous fussions au lieu propice, et lorsque j'y arrivai, je plongeai dans un torrent de voluptés. Ma compagne, elle-même, s'y laissait entraîner avec une ardeur qui me surprit. Nous étions convenus qu'avant le jour je me retirerais ; mais, il n'en fut plus question. Après des jouissances multiples, nous succombâmes à nos délicieuses fatigues, nous endormant dans les bras l'un de l'autre. Lorsque je m'éveillais, il faisait grand jour ; autant que l'on en pouvait juger par un rayon de soleil qui pénétrait dans la chambre à travers une fente de volet. Je me dégageai doucement d'Angélique, descendais du lit et courais éclairer la chambre.

Quelle surprise ! Cette chambre était dans un inconcevable délabrement. Seul, le lit à peu près convenable. Tout le reste semblait avoir été enlevé. Je revenais à mes vêtements que j'avais laissés sur une chaise, le soir, près de moi. Disparue, mon épée ! Une grande lettre cachetée, frappe mes regards. Elle était adressée au *Vainqueur de l'Italie*. Je l'ouvre :

« Tu m'as cru sottement éprise de ta personne, lisais-je, je ne l'étais que d'une juste vengeance. Grâce au ciel, je la pense satisfaite. Mon père, sur la rive gauche de l'Adda, perdait la vue ; mes deux frères ont été tués, l'un à Millésino, l'autre à Castiglione ; ma mère périssait dans l'embrasement de notre château, proche de Pavie. Ne me restait au monde que le jeune capitaine qui devait être mon époux. Il succombait devant Milan. C'est toi, comme général, qui t'attribue les hauts faits de tes farouches soldats. C'est alors à toi qu'il me faut demander compte du sang qui m'était cher. Je voulais, d'abord, verser le tien ; mais cette punition m'a semblé trop douce. Je faisais naître ta passion ; je l'excitais de tout mon pouvoir ; tu en as trouvé le salaire dans la prostituée que mes agents ont cru la plus digne de toi, la plus propre à porter dans tes veines le germe de la corruption, prix mérité de tes amours licencieux. Toutes les mesures sont prises pour que tu ne me retrouves jamais. Adieu ! puisses-tu traîner longtemps ta coupable existence, au sein de la honte et des souffrances les plus insupportables. La malheureuse dont tu partageais la couche, cette nuit, ne sait point qu'elle est la complice d'une vengeance. Tu peux lui apprendre que l'homme qu'elle comblait de ses faveurs empoisonnées est le grand Bonaparte. Mon triomphe n'en sera que plus complet. — Par pitié pour ses

jours misérables, j'ai renvoyé ton épée au quartier général.

ANTONIA BARLETTI. »

A peine croyais-je ce que je venais de lire. Je regardai la femme, ses traits étaient sillonnés par la débauche. Sans l'éveiller, je m'enfuyais de ce repaire où j'avais prodigué, si confiant, à la laideur corrompue un amour que je croyais offrir à la beauté virginale. Si j'avais eu des armes je faisais passer cette misérable du sommeil à la mort. Je sortis la rage dans le cœur ; mais si la menace d'Angélique devait se réaliser, ne fallait-il pas, aussitôt, prévenir les ravages que le poison allait faire en moi. Je consultai donc le chirurgien en chef de l'armée, qui me mettait au régime le plus sévère et me faisait prendre, pendant les débats de Campo-Formio, drogues sur drogues, tisanes sur tisanes et soit prodige de la science, soit erreur des agents de la vindicative Italienne, j'en fus quitte pour, seulement, une crainte assez vive. J'étais alors libre de toute inquiétude à ce fameux Congrès qui devait assurer la paix de l'Univers.

Histoire amoureuse de Bonaparte, Paris, Le Dentu, 1815.

Hortense de Beauharnais.

Joséphine était adorable sous tous les rapports de l'amour et de la volupté. Décente et modeste dans les cercles, Joséphine en tête à tête avec moi, devenait nymphe badine, folâtre, suspendait en moi, plusieurs fois, les inséparables chagrins du trône et les ennuis de la représentation. Elle arrivait à sa vingt-huitième année. J'ai connu bien des femmes qui n'avaient pas à seize ans, la moitié des charmes et des moyens que possédait alors mon épouse, quoique plus âgée.

Je m'étais borné depuis mon mariage à ses caresses, mais près d'elle je voyais tous les jours la jeune Hortense. La douceur, l'amabilité, les charmes de ma belle-fille, avaient enchanté mon cœur et mon esprit. Assis chez Joséphine, je regardai la mère que j'aimais, je dévorai des yeux la fille que je devais idolâtrer. Passer des bras de Joséphine dans ceux d'Hortense ne me paraissait qu'une inconséquence légère. Si désir de posséder femme est un crime, pourquoi ce désir vient-il en nous ? Etais-je le maître de réprimer l'amour que m'inspirait Hortense ? Non, sans doute. Continuellement à côté d'elle, il m'était impossible de ne lui point laisser voir que je ne voulais plus être simplement son beau-

père, mais son amant. Un baiser à la dérobée lui fut un trait de lumière sur mes intentions.

Cette découverte la mettait dans un embarras qui ne s'exprime point. Interdite, et confuse, par respect, n'osant fuir, des larmes vinrent à son secours. Joséphine entre; j'étais debout, l'œil en feu. Hortense pleurait; tout est deviné par Joséphine. Quel tableau ! Épouse et fille n'osaient ouvrir la bouche, se craignant l'une l'autre. Je passai dans la chambre à coucher de l'Impératrice et me jetai sur une ottomane. Joséphine vint m'y trouver. J'étais brûlant, prêt à m'évanouir. Elle m'embrasse sur le front : tombe alors une larme qu'elle ne pouvait plus retenir et qui mouille ma figure. Elle était chaude cette larme. C'est ainsi que, sans me le dire précisément, la tendre Joséphine me laissait comprendre qu'elle avait percé le secret de mon amour pour sa fille.

Toutefois, la passion du désir n'en circulait pas moins dans mes veines. J'aimais, j'adorais Hortense; nulle force humaine ne la pouvait soustraire à mes caresses. Elle soupçonnait mon amour et à tout prix, je voulais l'en convaincre. Mais sa mère, continuellement aux aguets, rendait le tête à tête impossible. La conquête d'Hortense était hérissée d'obstacles. Je les avais prévus; je n'en fus que plus constant dans mes projets; s'en tenir à des demi-mesures n'entrait pas dans mon plan.

Un matin, je me présente chez Hortense. On veut m'annoncer ; je le défends. Elle était à son piano. Elle devenait, m'ayant vu, d'une pâleur de morte, allait-elle s'évanouir ? « Hortense, lui dis-je, pourquoi me craignez-vous ? Si vous pouviez lire ce qui se passe dans mon cœur ! Si vous pouviez savoir quelle place vous y tenez ! Ah ! chère amie, qu'alors bientôt vous cesseriez de craindre ! Il me fallait, à tout prix, vous parler ; j'ai tout fait pour reculer un aveu que je n'ai plus la force de taire. Hortense, il n'est rien sur terre, que je désire autant que vous ! Gémissiez, éclatez si vous voulez. Je vous presserai sur mon cœur. Aussi puissant que le premier souverain de l'Europe, je je me crois le droit d'imposer silence à de sots préjugés. Fille chérie, imitez votre amant, laissez croasser la sottise. Endormez-vous sur mon cœur. Reposez voluptueusement votre tête sur les genoux d'un homme, qui sera bientôt le maître du monde ! Napoléon et sa jeune amie ne sont-ils pas au-dessus de tout ce qui existe. Quel mortel assez téméraire oserait ne point respecter mes volontés ! Chère Hortense, reprenez vos esprits. Mesurez ce que je vous offre et que vous ne pouvez refuser. Vous n'êtes pas ma fille ; vous êtes mon amante ! Dites-moi que vous le voulez. Cédez sans éclat ; c'est le seul moyen de cacher notre tendresse à Joséphine, à tout le monde. »

Mlle de Beauharnais interdite, atterrée de ma

déclaration, osait à peine en croire ses oreilles et mes regards. L'excès de son étonnement l'avait rendue muette. Je veux lui donner un baiser : elle poussé un cri. Ses femmes pouvaient accourir. Je lui mets le mouchoir sur la bouche. Hortense n'existait plus que par sa douleur. Ses beaux yeux étaient fermés, son sein palpitait avec violence, une sueur froide coulait de son front. Ses membres se crispaient ; ses traits devenaient livides. Je sonnai ses gens, la croyant morte. Un médecin fut appelé. Je me retirai pour laisser mettre la malade au lit. J'étais, intérieurement, indigné de l'effet produit par ma déclaration. Cependant, me disais-je, le grand coup était frappé, voyons-en le résultat, puisqu'elle sait tout !

Une heure s'était passée depuis que j'avais quitté Hortense. Inquiet de son état je me fis annoncer chez elle. Joséphine était au chevet de sa fille qui n'avait pas encore recouvré ses esprits. Sa mère croyait que le sacrifice était entièrement consommé. Jamais la présence de mon épouse ne m'embarrassa plus qu'alors. Joséphine retenait ses larmes. Ses yeux semblaient me dire : Bourreau ! contemple ta victime ! Hortense revenant à soi-même me reconnaissait. Un soupir douloureux était suivi d'une convulsion qui me faisait craindre pour sa vie.

« Ma chère fille, gémissait Joséphine, je t'ai donc perdue. — Retirez-vous, Madame, lui dit le



Cl. Neudern

M^{lle} DUCHESNOIS

médecin parce que votre douleur pourrait aggraver l'état de la malade. » J'arrachai mon épouse à ce terrible spectacle. Elle se soutenait à peine. Je la priai de s'appuyer sur mon bras. Un moment, elle parut indécise, et certains regards sur moi valaient, à eux seuls, tous les reproches qu'elle aurait voulu me faire. « Hortense en mourra, dit-elle. A peine est-elle à l'aurore de la vie ! L'infortunée, c'est peut-être un bien pour elle. Oui ! chère Hortense, dis adieu au monde ! Quitte-le vertueuse. Chère enfant ! Va rejoindre ton malheureux père ; je te suivrai bientôt ! »

Je ne répondis rien à ce premier torrent de tendresse maternelle. En projetant de mettre Hortense dans mes bras, j'avais prévu tout ce qui me devait arriver, et je me disposai, sans faiblir, à tout braver. « L'état de votre fille, dis-je froidement, n'est pas aussi redoutable que vous le croyez. Ce sont des attaques de nerfs ! — Des attaques de nerfs ! Et c'est vous qui m'osez tenir ce langage ! C'est la mort que ma fille roule dans son sein ! Ma fille adore sa mère, elle ne souffrira pas ! — Eh bien, Madame, achevez ce que vous voulez dire. — Monsieur, je retourne auprès de ma fille ! »

Ne jugeant pas à propos de suivre encore Joséphine, j'envoyai, une heure après, demander des nouvelles d'Hortense. Les convulsions avaient cessé. Plus calme, Mlle de Beauharnais était

hors de danger. Je me présentai chez elle le lendemain. Sa mère y était : toutes deux confondaient leurs larmes. « Pleurez, leur dis-je, ne vous contraignez point, les larmes soulagent. Vous êtes heureuses de pouvoir pleurer. » Elles gardèrent, l'une et l'autre, un silence impressionnant ; silence qui me contrariait d'autant plus que j'aurais été satisfait d'engager la conversation ; car je voulais connaître tout de suite ce qu'elles pensaient de mes sentiments et savoir la manière dont elles se disposaient d'agir envers moi. Je n'eus point, pour le moment, cette satisfaction. La mère et la fille, absorbées dans leur chagrin, n'ouvrirent point la bouche : je me retirai.

Le médecin déclara qu'il était urgent que ma fille allât prendre les eaux de Spa. On eut l'attention de me demander mon agrément pour ce voyage. Je l'accordai, très indifférent, pour ne point laisser soupçonner la trame que j'avais ourdie. Et même, pour donner le change, j'ordonnai que l'on préparât mes équipages, voulant, disais-je, visiter les départements de l'Isère et du Rhône. Hortense était partie depuis quatre jours, lorsque je quittai Paris. Murat, Duroc, Savary, Caulaincourt, étaient du voyage ; sans néanmoins, en connaître le but. A Fontainebleau, je laissai mes équipages continuer leur route vers Dijon ; tandis que moi et Savary, vêtu en simple aide de camp, courûmes tout droit, à franc étrier,

jusqu'à Spa. Nous y arrivions le lendemain, vers minuit.

Un logement contigu à celui qu'habitait l'aimable Hortense m'attendait, de nuit, en secret. J'étais fatigué. Je remis au jour suivant la satisfaction de mes désirs. Jamais impatience ne fut semblable à celle que j'éprouvais le lendemain. Peu s'en fallût que je n'allasse, tout de suite, trouver cette chère amie dans sa chambre. Enfin, un domestique, le seul qui fut dans le secret, vint me prévenir qu'Hortense allait se rendre au bain. Je me glisse dans le couloir. Je pose le pouce sur un bouton : une glace se dérange. Mon œil plonge, alors, avec délices, dans toutes les parties du cabinet.

Un lit de repos est à côté de la baignoire : des odeurs, des parfums couvrent une console pleine de fleurs. Les larges miroirs qui décorent cet asile, ne sont là que pour répéter la jolie baigneuse. Seule elle manque encore à ce voluptueux local. J'entends un léger bruit dans la serrure. Un frisson délicieux m'agite ; la porte s'ouvre. Entrent Hortense et ses deux suivantes. Des aromates sont jetés dans le bain. Hortense, deminue, fait signe à ses femmes de se retirer : sa pudeur redoutait même les regards de son sexe. La belle laisse enfin tomber son dernier voile. Alors, calme, elle entre dans son bain, me livrant tous les charmes de son admirable corps. Je

n'avais, en ce moment, aucun projet déterminé ; je voulais même attendre la nuit pour m'introduire dans le lit d'Hortense. Je méditai ce projet, lorsque le démon de l'amour vint à moi. Je ne raisonne plus : lois divines et humaines, tout à l'instant fut oublié. Je pèse sur le ressort du panneau qui tourne de soi-même. Je saute dans le cabinet. Je saisis Hortense et la jette sur un lit de repos. Elle était presque déjà mon amante. Mais, retrouvant la force et la vie, tout à coup, elle s'échappe, tombe à mes genoux, se cramponne à mes vêtements. Elle n'avait plus de voix. Seuls ses yeux imploraient ma pitié. Cette vue me mettait hors de moi ; mes forces se triplèrent. La victime est sur le lit. Un cri qu'elle pousse, un torrent de flammes qui me parcourent, m'apprennent que je suis coupable. Avais-je été heureux ! Je crois entendre que l'on vient ; je me sauve dans le couloir. Personne ! Hortense, doucement, reprenait ses esprits, regardait autour d'elle. Elle s'habille, sonne et se retire avec ses femmes. Alors, je rentrai chez moi. J'avais arraché la dernière faveur à Hortense ; mais je n'avais pas été heureux. Les circonstances de mon triomphe en avaient atténué le charme et terni la suavité. Réfléchissant à ce qui venait de se passer, je formai le dessein d'être pour Hortense l'ami le plus tendre, l'amant le plus soumis, le plus repentant. Mais à tout prix, je voulais que

Joséphine ne connût point le viol de sa fille. Le langage de l'amour, de l'amitié, du repentir ne m'était point familier ; j'adorais Hortense. La volupté ne pouvait-elle me prêter son langage le plus brûlant ? Je faisais appeler Savary. « Voulez-vous, lui dis-je, faire remettre ce billet à Hortense : « Le plus coupable des hommes, « écrivai-je, mais, surtout, le plus soumis des « amants, demande à vous parler aussitôt. »

J'attendis, en proie à la plus vive anxiété, la réponse de ma belle amante. Savary accourt tout essoufflé ! « Consul ! elle est partie ! — Partie ! Hortense est partie ! Vite, des chevaux et ventre à terre ! » Je rattrapais la fugitive à Verviers. Je me précipite à la portière de sa voiture. « Madame, lui dis-je rapidement, par pitié plutôt pour vous que pour moi, arrêtez-vous au premier hôtel, je veux vous parler. » Ma voix était trop enflée d'émotion pour qu'un refus semblât possible. Nous fîmes arrêter la voiture devant cet hôtel et nous entrâmes. Hortense et moi, dans la même pièce, étions naturellement embarrassés. Mon amante eut, cependant, la force de rompre, la première, le silence. Son visage était radieux de douleur, mais aussi de fermeté. « Bonaparte, me dit-elle, un crime affreux me jetait dans vos bras ; ce crime je le sais, n'en est pas un pour vous. Ce que vous êtes, je le connais tout entier. La nuit, le jour, au Conseil, au boudoir,

aux camps, vous n'avez dans le cœur qu'une seule phrase : *Que ce que je veux soit !* Voilà votre maxime, elle sera toujours la vôtre. Qu'importent les victimes dont elle fera couler le sang et les pleurs ! Je n'ai plus de larmes pour mon infortune, la source en est tarie. Et même, pourquoi ces larmes ? La rosée mouille le bronze et ne l'attendrit point. Dans mon malheur je me console en pensant que je ne suis qu'une simple unité s'ajoutant aux milliers de victimes que Bonaparte sème sur le globe. Ne demandez plus rien à la malheureuse qui n'avait pas la force d'éviter vos désirs. Dites-moi : « Je vous ai violée, maintenant vivez « en paix, parce que vous ne me serez plus rien. » Oui, consul, ces paroles ont leur tristesse, mais elles ont aussi leur côté consolant ; prononcez-les par pitié pour celle qui vient innocemment de vous rendre coupable. Dites-moi ces paroles qui me rendront le repos. Alors j'aurais tout oublié, tout pardonné, je ne vous haïrai point ! »

J'entrepris de la consoler et le calme semblait revenir en elle. « Femme chérie, je t'aime, je t'idolâtre, je t'ai eue, je t'aurai toujours, oui toujours, mon amante ! Mais, ne poignarde pas ta mère, ne me contrains pas à faire un scandale ; dérobons-lui nos caresses ; calcule les chagrins que tu peux éviter à ta mère si tendre, et dis-moi si tu ne dois point me céder. »

Mlle de Beauharnais avait beaucoup d'esprit,

elle le prouva. « Je ne voudrais pas te céder, répondit-elle, qu'il me faudrait te céder quand même. Je cède donc, je suis ton amante, puisqu'il le faut. Consul ! je suis à tes genoux ! »

Nous retournâmes à Spa, j'y restais cinq jours, ou plutôt cinq nuits ! A la force elle avait cédé, mais elle était femme et la volupté qu'elle avait repoussée devint son élément. Tout a une fin. Les caresses d'Hortense, au bout de quelque temps, ne me parurent plus avoir autant d'attraits ! Alors je la mariaï à mon frère Louis, à qui je donnais, en surplus, la couronne de Hollande.

Les Amours de Napoléon Bonaparte, Paris, 1822.

Mlle George et Napoléon.

Cette anecdote est racontée, notamment, par Cousin d'Avallon dans son *Bonapartiana* et reproduite dans *Histoire des amours de Napoléon Bonaparte*. Elle avait été primitivement publiée, dès 1810, par Lewis Goldsmith dans son *Histoire secrète du Cabinet de Napoléon*.

Un soir, après une journée particulièrement nerveuse, Bonaparte avait fait demander George. Elle venait et passait la nuit aux Tuileries. Vers les deux heures du matin, le premier Consul qui,

paraît-il, « savait diriger à son gré les mouvements orageux de la volupté », perdait connaissance et s'évanouissait. Alors, grande frayeur, grande épouvante de George. Nue (1), elle se précipite hors du lit, court à la sonnette, l'agite fébrilement. Bientôt est sur pied tout le palais. Vite que l'on aille chercher médecin et chirurgien. Tout ce bruit arrive jusqu'à Joséphine, et l'éveille. Elle passe un peignoir et en hâte arrive à la chambre de Bonaparte, qu'elle trouve toujours évanoui et soutenu par Mlle George encore toute nue. Elle s'empresse et lorsque le malade reprenait ses sens, il voyait, l'entourant, la maîtresse et l'épouse. Il entraît alors, en une fureur, qui manqua de le faire retomber dans l'état d'où il sortait. On faisait disparaître l'actrice tremblante « et jamais il ne lui pardonna l'esclandre qu'elle avait occasionnée ».

(1) Nue, elle était sculpturale. Sans doute, la première fois qu'elle vient, Bonaparte la cingle de cette phrase : « Tu as gardé tes bas, tu as de vilains pieds », c'est que devant cet admirable bétail humain dont il détaille la perfection, le défaut lui est si vivement apparu que la remarque échappait. Nul plus que lui n'est sensible à la joliesse des pieds et des mains. C'étaient les premiers objets qu'il fixait chez une femme. Lorsque les uns et les autres étaient mal, il disait : *elle a les abatis canailles*. Chez George si superbement belle à dix-sept ans, la tête, les épaules, les bras, le corps, tout était à peindre hors les extrémités : les pieds surtout, que deux années auparavant, à Amiens, elle avachissait en des savates quand elle balayait, au matin, devant la maison de son père, chef d'orchestre et directeur du théâtre. Masson, *Napoléon et les femmes*, Paris, 1894, Ollendorff.

Si, tout de même il pardonnait et ce n'est pas absolument à cause de cette aventure plutôt burlesque, que George était obligée de partir pour la Russie. C'est de 1803 que date la rupture. Il faut lui rendre cette justice que jamais elle ne traînait dans la boue le souvenir de ses amours avec Bonaparte. Elle sut les respecter même aux moments les plus terribles et les plus douloureux de Napoléon qu'avait rendu sacré pour elle Sainte-Hélène. Elle se souvenait et se souvint toujours pieusement, pour ne point dire, amoureusement. Elle mourait en 1867 et ses funérailles furent payées par le neveu de celui qu'elle appela toujours « l'Homme immense » !

Crise nocturne de jalousie.

C'était durant cet hiver de 1803. Bonaparte avait encore l'habitude de venir tous les soirs partager le lit de sa femme. Elle avait eu l'adresse de lui persuader que sa sûreté personnelle était intéressée à cette intimité. « Elle avait, disait-elle, un sommeil fort léger et s'il arrivait qu'on essayât de tenter quelque entreprise nocturne sur lui elle serait là pour appeler à l'instant le secours dont il aurait besoin ». Le soir, elle ne se retirait guère que lorsqu'on l'avertissait que Bonaparte

était couché. Mais lorsqu'il fut pris de cette fantaisie pour Mlle George, il la fit venir assez tard quand l'heure de son travail était passée et ne descendit plus, ces jours-là, que fort avant dans la nuit. Un soir, Mme Bonaparte, plus pressée que de coutume par sa jalouse inquiétude, m'avait gardée près d'elle et m'entretenait vivement de ses chagrins. Il était une heure du matin, nous étions seules dans son salon, le plus profond silence régnait aux Tuileries. Tout à coup elle se lève, me disant : « Je n'y puis plus tenir, Mlle George est certainement là-haut, je veux les surprendre. » Passablement troublée de cette résolution subite, je fis ce que je pus pour l'en détourner et je ne pus en venir à bout. « Suivez-moi, me dit-elle, nous monterons ensemble. » Alors je lui représentai qu'un pareil espionnage, étant même sans inconvenance de sa part, serait intolérable de la mienne, et qu'en cas de la découverte qu'elle prétendait faire, je serais sûrement de trop à la scène qui s'en suivrait. Ne voulant entendre à rien, elle me reprocha de l'abandonner dans ses peines, et elle me pressa si vivement que malgré ma répugnance je cédai à sa volonté, me disant, d'ailleurs, intérieurement que notre course n'aboutirait à rien et que, sans doute, les précautions étaient prises au premier étage, contre toute surprise.

Nous voilà donc marchant silencieusement,

l'une et l'autre ; Mme Bonaparte, la première, animée à l'excès, moi derrière, montant lentement un escalier dérobé qui conduisait chez Bonaparte et très honteuse du rôle qu'on me faisait jouer. Au milieu de notre course, un léger bruit se fit entendre. « C'est peut-être, me dit-elle, le mame-luk Rustan qui garde la porte. Ce malheureux est capable de nous égorger toutes deux. » A cette parole, je fus saisie d'un effroi qui, tout ridicule qu'il était, sans doute, ne me permit pas d'en entendre davantage et, sans songer que je laissais Mme Bonaparte dans une complète obscurité, je descendis avec la bougie que je tenais à la main, revenant aussi vite que je pus dans le salon. Elle me suivit peu de minutes après, étonnée de ma fuite subite. Quand elle revit mon visage effaré, elle se mit à rire et moi aussi, et nous renoncâmes à notre entreprise. Je la quittai lui disant que je croyais que l'étrange peur qu'elle m'avait faite lui avait été utile et que je me savais bon gré d'y avoir cédé...

Mémoires de Mme de Rémusat, I, 212-214. C. Lévy, Paris.

Mlles George et Duchesnois.

Deux femmes alors se partagent le sceptre de la tragédie : Mlle Weimer, dite George, et

Mlle Duchesnois, celle-là très belle, mais sans talent véritable; celle-ci, plutôt laide, mais avec beaucoup de talent. D'où cette épigramme :

Entre deux actrices nouvelles
Les beaux esprits sont partagés,
Mais ceux qui ne se sont rangés
Sous les drapeaux d'aucune d'elles
Préféreront, sans contredit,
Sauf le respect de Melpomène,
D'entendre l'une sur la scène
Et tenir l'autre dans son lit.

Mais aux poètes de Duchesnois, ripostent les poètes de George :

Est-ce George ou la sœur d'Hélène.
La veuve de Pompée ou celle de Ninus ?
Je l'écoute, c'est Melpomène.
Je la regarde, c'est Vénus.

Un soir Napoléon remarquait la flamme intense que Duchesnois mettait dans son jeu, c'est l'éclair même de la tragédie. Dès le soir même était, aux Tuileries, appelée l'actrice. Elle arrive. Constant gratte à la porte de l'Empereur qui travaillait. « Qu'elle attende ! » crie-t-il. Et Duchesnois attendait, une heure, deux heures. Constant qui ne parvenait plus à calmer son inquiète impatience, revenait au cabinet du maître. « Qu'elle se déshabille, » répond-il. Et Duchesnois se déshabillait. La pièce était froide. Aux vitres grelottait la bise hivernale. Une nouvelle heure se passait. La tragédienne, en simple chemise, mourait de

froid. Une troisième fois, Constant retournait au cabinet impérial d'où tombait cet ordre furieux : « Qu'elle s'en aille ! » Et Duchesnois s'en allait (1). Mais dès lors, entre elle et George, une guerre sans merci qui s'affichait par maintes petites lâchetés, des coups d'épingle, des sifflets chaleureux ou des applaudissements, gagés ; et aussi, cela va de soi, épigrammes sur épigrammes.

A l'Allée des Veuves.

Est-ce Mme Duchatel — oui, ce semble — que Napoléon allait retrouver dans sa petite maison de l'Allée des Veuves — avenue Montaigne, aujourd'hui — qu'il avait fait aménager pour ses rendez-vous galants ?

« Un soir, entre onze heures et minuit, l'Empereur me fait appeler, demande un frac noir, un chapeau rond et m'ordonne de le suivre. Nous montons, le prince Murat troisième, dans une voiture de couleur sombre. César, son cocher,

(1) « Assez souvent il n'y avait dans ces « passades » que l'aiguillon d'un besoin physique demandant immédiate satisfaction. Si la piqure de l'aiguillon cessait, la femme était oubliée ; mais, s'il la fallait apaiser, la dame entraînait, dit STENDHAL, *Vie de Napoléon*, et il la priait de se mettre au lit. Bientôt, après il la reconduisait lui-même, un bougeoir à la main ; puis il se remettait à sa table de travail pour lire, faire et corriger ses décrets. L'essentiel de l'entrevue n'avait point duré trois minutes. Souvent un Mameluck se tenait caché derrière le paravent ».

conduisait. Il n'y avait qu'un seul laquais pour ouvrir la portière, et tous deux étaient sans livrée. Après une petite course dans Paris, l'Empereur faisait arrêter dans la rue de ..., descendait, faisait quelques pas en avant, frappait à une porte cochère et entraît seul dans un hôtel. Le prince et moi étions restés seuls dans la voiture. Des heures se passèrent. Nous commencions à nous inquiéter. La vie de l'Empereur avait été assez souvent menacée pour qu'il ne fût que trop naturel de craindre quelque nouveau piège ou quelque surprise. L'imagination fait du chemin lorsqu'elle est poursuivie par de telles craintes. Le prince Murat jurait et maudissait énergiquement tantôt sa galanterie, tantôt la dame et ses complaisances. Je n'étais pas plus rassuré que lui ; mais plus calme je cherchais à le calmer. Enfin, ne pouvant plus résister à son impatience, le prince s'élance hors de la voiture ; je le suivais. Il avait la main sur le marteau de la porte, lorsque l'Empereur en sortit. Il était déjà grand jour. Le prince lui faisait part de nos inquiétudes et de nos réflexions sur sa témérité. « Quel enfantillage ! répondit Sa Majesté ; qu'aviez-vous à craindre ? Partout où je suis ne suis-je pas chez moi ? » *Mémoires de Constant* (1) ».

(1) Dans cette réponse, n'y avait-il pas de la pose ou de la fatuité ? Qui pouvait garantir que cette femme — car était-ce vraiment Mme Duchatel — ne l'attirait point dans un guet-

Une romance.

« Au moment où Napoléon allait entrer dans la chambre de Joséphine pour lui annoncer le divorce, il entendit qu'elle chantait cette romance :

L'airain dans les champs de carnage,
Depuis longtemps a cessé de gémir.
Je ne vois plus celui dont je partage
Et la couronne et l'illustre avenir.

Ah ! dans son cœur, dans sa mémoire,
Qui donc a pu me remplacer un jour ?
Il ne vient plus, le fils de la Victoire
Se délasser dans les bras de l'amour.

Quand de ses palmes triomphales
Mes mains devaient parer son front vainqueur
Je dédaignais de superbes rivales,
Ce jour cruel dévoile mon erreur !

Hélas ! ébloui, de sa gloire
De rois vaincus il veut former sa cour.
Ah ! réponds-moi ! Viens, fils de la Victoire,
Viens ! Dans tes fers tu mets aussi l'amour.

En vain de ma lyre tremblante
Les tristes sons découlent affaiblis !
Dans ce palais, épouse, reine, amante,
Il faut mourir sans honneur, sans amis !

Mais j'entends la sévère Histoire
Et je frémis, en quittant ce séjour...

apens ? On n'était pas encore très éloigné de l'attentat du 3 nivose, de la conspiration de Cadoudal et d'autres complots qui avaient été sur le point de réussir. N'était-il pas naturel de craindre qu'une Dalila de la main gauche, soudoyée par les Philistins du temps, ne le leur livrât après l'avoir attiré à ce perfide rendez-vous ? *TURQUAM, Napoléon amoureux*, p. 174.

« A ces mots, l'Empereur ému entr'ait précipitamment, et Joséphine tombait évanouie dans ses bras. — *Anecdotes inédites ou peu connues sur Napoléon Bonaparte*. Paris, 1812. Au Pilier littéraire.

Infidélité à Marie-Louise.

Napoléon fut-il infidèle à Marie-Louise ? Non, est-il possible d'affirmer, car les amours de Napoléon sont aujourd'hui connues dans leurs moindres détails. Alors qu'il épouse Marie-Louise, il semble que pour lui, l'âge des « passades » soit terminé, bien qu'assez jeune encore. Alors, quand une fille d'Autriche, de sang impérial, gardée par des « dames » et défendue par le cérémonial, attestera aux yeux de l'Europe l'honneur du foyer de Napoléon et des Napoléonides, c'en sera fini des aventures extra-conjugales. Ayant trouvé, du moins il le pense, la femme digne de perpétuer sa race, il se fera un devoir de respecter la foi conjugale. « Sans la femme, disait-il, dans son *Discours présenté à l'Académie de Lyon, 1791*, il n'est ni santé, ni bonheur. » De quelle femme parlait-il alors ? De l'épouse assurément ; non de l'épouse qui sera, comme Joséphine, infidèle et coureuse, mais de l'épouse dont la présence au foyer régularisera les passions, collaborant ainsi au bien-être commun (1). La foi conjugale, Marie-Louise ne la trahissait, avec Neipperg, qu'après le retour de l'île d'Elbe, où, cyni-

(1) Cf. FLEISCHMANN, *Une Maîtresse de Napoléon : Mlle George*, Livre II, *la Femme qui couchait avec l'Empereur*, Paris, 1908. Albin Michel.



Cl. Vourdein.

NAPOLÉON ET MARIE-LOUISE

Dessiné d'après nature

et gravé par C. GUÉRIN

quement indifférente, elle n'allait point retrouver Napoléon, le père de son fils, le roi de Rome.

Ces pages du *Moniteur secret* ne figurent donc ici, comme les autres, dans ce volume, qu'à titre de pamphlet.

Joséphine, après le divorce, est, en ce moment, à la Malmaison, où vient la trouver le général Bertrand, qui lui dit :

« ... L'Empereur m'envoie vers vous, Madame ; à toutes, son cœur vous préfère encore, vous estime et vous distingue. Il veut vous le prouver en vous rendant, sinon les droits, du moins une partie de l'éclat que vous avez perdu. — Et son cœur ? — Mais, il n'en aima vraiment jamais d'autres que vous ; son cœur, pour les autres, fut toujours dur comme une lave sans jamais avoir été, comme elle, en fusion. — Mais, que me veut-il ? Qu'a-t-il dit ? Que pense-t-il ? Le verrai-je ? L'entendrai-je ? Voudra-t-il visiter cette chaumière que j'embellissais autrefois pour lui ? — Il viendra, Madame, il vous expliquera lui-même sa pensée. Mais il veut, en attendant, que la Cour vous visite, qu'elle connaisse qu'il vous a rendu sa faveur. — Comment, changée comme je le suis, il faut que je revoie cette foule brillante ! Eh ! mon Dieu, je serai vite éclipsée ! Je ne suis plus rien ! J'ai oublié le monde, l'étiquette ! Comme je vais paraître gauche ! Et mes yeux ! Comme ils sont éteints. En vérité, je suis à faire peur ! — Madame, vos yeux ont en langueur ce qu'ils perdirent

en vivacité. La retraite vous a rendu l'embon point. Vous êtes reposée, rafraîchie. Et cette taille qui n'a rien perdu de sa souplesse (1) ! Et ces mains d'une blancheur... — Bertrand, vous me flattez ! Mon miroir ne me parle pas toujours ainsi. »

Le lendemain, la Cour entière était instruite ! Jusqu'à deux heures du matin, les voitures se succédèrent sur la route de la Malmaison. Depuis ce temps, Paris et la Cour visitèrent Joséphine la répudiée.

Deux jours après ce message, Napoléon envoyait à Joséphine son grand maréchal du palais, Duroc, pour la prévenir de son arrivée. Duroc avait à sa tête quatre des pages de la Cour, dans leurs vêtements de gala. Joséphine le traitait comme si elle était encore impératrice, le recevant sans se lever ni l'inviter à s'asseoir. « Ah ! c'est vous, Duroc, dit-elle d'un ton léger. — Madame, l'Empereur... — Ah ! je sais, il viendra me voir. Il

(1) A vrai dire, Joséphine ne fut jamais absolument jolie, au véritable sens du mot : mais elle était gracieuse ; tout son charme provenant de cette nonchalance, de cette souplesse de mouvement, de cette ondulation dans la marche, particulières aux créoles et, encore, aux femmes de l'Orient. Cette indéfinissable morbidesse « qui fait des femmes créoles, les femmes par essence, cette sensualité qui, de même qu'un parfum léger ensemble et capiteux, flotte autour de ces abandons lassés des formes souples et faciles, n'est-ce pas pour affoler tous les hommes et, pour commencer, Napoléon plus neuf et moins expérimenté que quiconque ». MASSON, *Napoléon et les femmes*, p. 33, Paris, 1894, Ollendorff.

me l'avait annoncé déjà, par une autre voie. Votre message, à vous, est de pure étiquette. »

Duroc, cependant, s'acquitte de sa commission et se retire avec toutes les apparences du respect. Napoléon était à la Malmaison, dans la soirée, sans suite ; mais une cinquantaine de gardes se placèrent aux diverses avenues.

Joséphine le voit entrer ; elle s'avance précipitamment. Tout à coup elle s'arrête. Son air est respectueux, timide, embarrassé. Elle n'ignore pas que ces nuances diverses seront saisies par l'Empereur et qu'il les appréciera. Napoléon s'assied sur un sofa, reste silencieux quelques instants. Ses yeux se fixent sur Joséphine, qui joue maintenant l'agitation, la surprise. Enfin d'un ton solennel, sépulcral : « J'ai voulu vous revoir pour vous montrer que la politique ne me fait pas oublier mon affection. Les intérêts de ma dynastie sont assurés : maintenant je renonce à ces précautions qui blessent autant mon pouvoir que mon repos. »

Joséphine, respectueusement, se lève. « Je croyais, répond-elle, qu'en venant ici, l'Empereur avait oublié sa dignité pour ne plus se souvenir que de sa bienveillance qui l'y conduisait ! — Joséphine serait-elle sincère en désirant que je redevienne, aujourd'hui, ce qu'autrefois j'étais pour elle ? — Oh non ! mais votre ton m'a glacée ; j'avoue que j'étais loin de m'y attendre, d'après

la manière dont vous faisiez annoncer votre visite. — Savais-je comment vous la recevriez. Ne devais-je pas, avant de me livrer à ce plaisir que j'ai regretté, depuis que j'en suis privé, m'assurer que vous le partageriez ? — Et vous venez étudier froidement la situation de mon cœur pour juger si le vôtre devrait ressentir quelque émotion ! Ah ! comme le pouvoir gâte les hommes, comme il émousse leur sensibilité ! — Joséphine, la solitude vous a rendue sentimentale. — Faut-il vous en plaindre si vous devinez en faveur de qui je le suis devenue ? — Pourrais-je croire ? — Vous ne le devinez que trop, et seriez-vous revenu vers moi si vous n'aviez pas connu mon faible cœur, été certain de l'accueil qu'il vous préparait ? — Comme c'est délicat ! En vérité ce n'est que de votre bouche que je peux entendre des expressions vraies, et dans votre cœur que je vois de la sincérité. — Et que vous importe ma sincérité, à vous, maintenant que vous en aimez une autre ? — Moi ! Qui ? La princesse ? — Oui, la princesse, l'heureuse épouse de votre choix ; celle à qui vous donnez les marques publiques de votre estime, tant de preuves particulières de votre amour. — Amour ! Estime ! Mon épouse ! Dites celle que la politique m'obligeait d'associer à mes destinées et qu'elle me force encore à respecter extérieurement. — Quoi, vraiment ! tout ce qu'on dit de votre attention pour elle, de votre condescendance... — N'est

point produit par le cœur. C'est le résultat de ma position, de mon intérêt dynastique. — Mais, vous l'aimiez quand vous l'épousâtes ? Pouviez-vous vous en défendre ? Pouviez-vous ne pas accorder au moins un intérêt passager à cette princesse que l'on dit si bien élevée, qui vous aimait d'avance ? Pouviez-vous ne point partager ce trouble aimable, cette double agitation d'une première entrevue, les émotions d'un premier amour ? — En vérité, vous racontez un roman, vous récitez du Jean-Jacques Rousseau. Non ! non ! Je n'ai rien éprouvé de tout cela ; mais seulement de la curiosité, quelques désirs vagues, trop certains d'être assurés, pour survivre au mouvement qui les fait naître. Je voyais une jeune fille à laquelle ses bonnes avaient recommandé d'être timide ; mais sa situation, son âge et je ne sais quel sentiment lui conseillaient tout autre chose que de l'amour. A ma manière je voulus jouir de tout cela ; je voulus même étonner, effrayer le jeune objet, pour jouir de son embarras et de sa confusion. J'ai voulu même ravir sur-le-champ ce qu'on ne pouvait me refuser quelques heures après, car je n'aime ni les formes civiles ou religieuses, ni recevoir aucune loi d'aucune personne. On vous a dit, vous avez su que je m'étais élancé comme un fauve sans me faire annoncer, dans la voiture qui m'amenait cette appétissante et jeune victime. Je trouvai plaisant de débiter par quelques ca-

resses, qui, toutefois, ne déconcertaient point celle qui en était l'objet, car elle me dit : « Vous êtes l'Empereur, et je suppose qu'aucun homme, dans vos États, n'aurait cette inconcevable audace. » Je me trouvai presque intimidé par sa présence d'esprit et j'en fus réduit à rejeter sur l'impatience d'un sentiment que je n'éprouvai point, l'inconvenance de mon accueil brusque. Je vous avouerai que la situation était nouvelle pour moi et même elle m'offrait quelque chose de piquant. Je me trouvai avec une princesse élevée dans tous les préjugés de son rang et qui dissimulait difficilement sa fierté native. Elle était en mon pouvoir, dans mon Empire, à la merci de mes désirs dont elle ne pouvait se dissimuler l'emportement, parce qu'elle n'avait pas le droit d'en contester la légitimité. Je vis tout l'émoi que lui causait cette situation dont rien, jusqu'alors, ne lui pouvait donner idée ; je me plaisais encore à bien aggraver son embarras. Que voulez-vous ? C'est comme cela que je suis. Rien de ce qui plaît aux autres hommes ne me convient. Je ne sais pas supplier, j'ordonne, j'attaque, je subjugue. — Je ne le sais que trop ! Cependant, votre attaque de Compiègne ne vous réussissait pas ! Vous fûtes, cette fois, repoussé, vaincu, déconcerté, par la résistance d'une jeune vierge qui, dans cette occasion, vous montra que ce que vous appelez préjugé donne assez d'énergie pour lutter avec le pouvoir, quelque formidable

qu'il soit, car, en bonne foi, Napoléon, vous ne pûtes ravir... — Ne me parlez pas de cette odieuse circonstance. Je n'aime pas que l'on me rappelle que j'ai voulu quelque chose qui m'a été refusé, ou fait une tentative à laquelle il me fallut renoncer. Les dames de l'étiquette jetaient de hauts cris et les cosaques auraient ravagé le château qu'ils n'auraient pas causé frayeur si grande qu'en produisit parmi toutes ces femmelettes ma prétention de jouir aussitôt de tous mes incontestables droits d'époux (1). »

En ce moment Joséphine se relève et se retire dans le cabinet voisin ; son agitation est extrême. Napoléon l'y va chercher, la ramène par la main sur le sofa, s'assied auprès d'elle, lui disant d'un ton « assez tendre » :

« Savez-vous que jamais vous n'avez été mieux ? — Ciel ! que dites-vous ! Le chagrin, l'isolement m'ont si cruellement changée. — D'honneur, Joséphine, vous m'intéressez au plus haut point, et si vous n'étiez pas du fruit défendu... — Eh bien ? — Mais, n'ai-je pas toujours mes droits ? — Auxquels vous avez renoncé. — Que je puis faire revivre ! — Que je ne vous laisserai pas reprendre. Grand Dieu ! Et votre religion ! Et vos serments ! — La religion ! Les serments ! Croyez-vous donc à tout cela ! — Plus

(1) Voir p. 94 cette première entrevue avec Marie-Louise.

que jamais ! D'ailleurs, et mes scrupules ! — N'étais-je pas votre époux ? Puis-je cesser de l'être ? — Mais le divorce ! — Chose de convenance ! Au reste, attendez ! Nous allons avoir sur cela quelque solution théologique. Holà ! Roustan, n'y a-t-il pas dans l'antichambre un cardinal, un archevêque, un prêtre ? Que l'on m'amène aussitôt ce que l'on pourra trouver de ces gens-là. »

On vint annoncer à l'Empereur que l'archevêque de Malines avait pu entrer malgré les ordres formels donnés pour écarter les visiteurs, mais que le cardinal Maury, après une attente longue d'une heure, pendant laquelle il avait constamment tourné le dos à l'archevêque, s'en était allé. Napoléon ordonne qu'on le poursuive jusqu'à Paris et que, fût-il couché, vite on le ramenât, sans même lui donner le temps de revêtir des habits sacerdotaux. Deux heures après arrivait Maury, en robe de chambre, en bonnet de nuit, fort effrayé de ce brutal enlèvement. Il s'attend à, tout au moins, être conduit au fort de Vincennes pour avoir montré du mépris à l'archevêque de Malines.

Enfin, on annonce les deux prélats. Joséphine couvre de ses deux mains la rougeur feinte ou vraie de son front.

— Venez, Messieurs, leur dit l'Empereur, dissiper les scrupules de Madame. Elle prétend que

le divorce a détruit tous mes droits sur elle, me parle d'adultère, de fornication et de je ne sais quelles autres fadaïses dont, auparavant, elle ne m'avait jamais fatigué !

Le cardinal Maury baisse les yeux et garde le silence. M. de Malines lorgne en tapinois la timide Joséphiné. Napoléon, perdant patience, s'écrie :

« Eh bien, messieurs les docteurs, la question est-elle trop délicate pour vos chastes oreilles ? S. N. de D. ! parlerez-vous ! — Sire, dit monseigneur de Malines, l'Église... — Pas d'Église ! C'est moi qui suis l'Église ! — Sire ! vous avez toute la puissance ! — Je le sais ! mais c'est une réponse jésuitique. Que signifie le mot Église, si ce n'est le droit de décider sur tous les dogmes, d'instituer des ministres ? de régler la hiérarchie ecclésiastique ? Eh bien ! n'ai-je pas, moi, tous les droits ? Qui donc oserait me les contester ? Voilà ma théologie, à moi ! Je veux qu'on s'y soumette ! »

Et Napoléon lançait des regards menaçants sur le cardinal Maury, toujours immobile. Enfin, il disait :

« Sire, nous n'avons pas à délibérer puisque votre volonté nous est connue. — Délibérez, vous dis-je, non pas pour moi, puisque je sais à quoi m'en tenir, mais pour calmer les scrupules de Madame. »

Les prélats se retirent pour délibérer.

Quelques instants après, Bonaparte sortait brusquement pour aller dire aux prélats qu'il n'était plus besoin de leur décision et qu'ils pouvaient aller au diable ! Ils se regardèrent pendant quelques minutes et se séparèrent ensuite, mais non sans que Maury s'en allât sans un sarcasme : *Dum deliberantur Trojæ !* Pendant que les Troyens délibèrent (1) !

Le Moniteur secret, Un tableau de la Cour de Napoléon, Paris, 1816.

(1) A côté du récit fantaisiste, l'histoire vraie. En mai 1810, Napoléon et Marie-Louise visitaient les départements du Nord. Au cours de cette « tournée », l'Empereur écrivait à Joséphine : « Je désire bien te voir, si tu es à la Malmaison, vers la fin du mois ! Ne mets jamais en doute l'entière sincérité de mes sentiments pour toi, qui dureront autant que moi. Tu serais fort injuste si tu en doutais. » Napoléon tenait parole à Marie-Louise, mais entourait sa visite d'un mystère inusité. Il arrivait, sans se faire annoncer, le matin du 13 juin. Joséphine le recevait sur un banc circulaire, attenant à la fenêtre du jardin. Ils causèrent deux heures, vus par toutes les dames de la maison, mais sans que la conversation fût entendue d'aucune. Puis, Napoléon, prenant la main de Joséphine, la baisait et rejoignait sa calèche, devant le parc. « J'eus hier un jour de bonheur, écrivait le lendemain, Joséphine à sa fille, la reine Hortense. L'Empereur est venu me voir. Sa présence me rendit heureuse bien qu'elle ait renouvelé mes peines. Ces émotions sont de celles que l'on voudrait renouveler souvent. Tout le temps qu'il restait avec moi, j'eus assez de courage pour retenir mes larmes que je sentais prêtes à couler ; mais, après son départ, je ne pouvais les retenir, et me suis trouvée bien malheureuse. Il a été pour moi bon et aimable, à son ordinaire, et sans doute qu'il lisait dans mon cœur, tout le dévouement dont j'étais pénétrée pour lui. » Cf. A. SAVINE, *les Jours de la Malmaison*, p. 132, Michaud, Paris.

Chanson sur le mariage de Marie-Louise

Il est donc ben vrai qu' not' Empereur
Épouse une princess' d'Autriche.
Dam' faut ben qu'un si grand seigneur
Se marie z'à queuqu'z'un d'riche !
Et pis cet homme a sa raison
Pour prend' un' fille d'bonn'maison !

J'aurions pourtant gagé six francs
Qu'on n' l'y donnerait pas c'te fille,
Car il était d'pis ben longtemps
Si mal avec tout' la famille
Qu'il leur a fait deux fois, par peur,
Prend' Jacq' Delog' pour procureur (1).

J'voyons d'ces mariages-là
De temps en temps à la Courtille.
On rosse d'abord le papa
Et pis on couche avec la fille.
Et l'beau-père n'os' pas dir' non
D'peur d'attraper encore d'l'ognon.

Pour elle i' s'est fait l'autre jour
Peindre un bel habit de Dimanche
Avec des diamants tout z'autour,
Près d' sa figure, ah que ça tranche !
La p'tite luronne, j'en suis sûr
Aim' mieux le présent que l'futur.

Mais stapendant en son malheur
Je plaignons cett' pauvre Joséphine.
All' fait cont' fortune bon cœur.
J'somm' sûr qu'au fond ça la taquine,

(1) Les Français entraient deux fois à Vienne, en 1806 et en 1809.

Le métier l'i semblait si bon !
 Vl'à qu'on l'oblig' à vend' son fond.

J'savons ben d'ou' vient cette rigueur
 All' n'est plus en état de grâce,
 J'sommes si contens d'not' Empereur
 Q' j' voulons avoir des chiens d'sa race.
 I d'vrait pour être sûr de son fait
 Prendre un' fill' qu'en eût déjà fait (1).

D'ces deux reines chacun' viendra
 Tour à tour pour visiter l'autre,
 A la jeune l'ancienn' dira :
 J'ai fait mon temps, vous faites l'vôtre,
 Si vous n'travaillez pas mieux
 A la Malmaison y a place pour deux.

Ah ! comm' all' va ben s'amuser
 Cett' princesse qui nous arrive.
 Pour nous, j'allons boire et danser,
 Puis nous enrouer à crier : Vive !
 All' sera l'idole d'la nation.
 J'l'ons lu dans la proclamation !

J'tâcherons d'nous placer c' grand jour,
 Pour ben voir les réjouissances,
 D'pis que l'Empereur réform' sa cour
 J'n'y avons pas tant de connaissances.
 Mais peut-être encore, par bonheur,
 J'y connaissons queuqu' dame d'honneur !

Dans Paris, Saint-Cloud et les départements,
 3 vol., in-8, Paris, 1820.

(1) Le chansonnier avait-il donc oublié Hortense et Eugène de Beauharnais !

LIVRE III

Aventures amoureuses.

Un roman par lettres.

Bonaparte, à Valence, où le *Petit-Cadet* devint son surnom, s'éprenait d'une Mme D... qui l'aima, bien qu'alors, il fût petit, « maigre et d'un abord désagréable, mais ses traits étaient d'une régularité parfaite, il avait l'esprit délié, vif, avec des connaissances fort étendues, pour son âge ». Leurs relations intimes se continuèrent longtemps, à l'insu de tout Valence ; puis M. D... ayant découvert l'intrigue emmenait sa femme à Marseille, où, précisément, l'appelaient ses affaires. Arrêté comme suspect, il mourait dans son cachot. Mme D... allait se fixer à Paris. Bonaparte l'y retrouvait. Là, se renouèrent les liaisons. Pour se marier avec Joséphine, il délaissait cette maîtresse qui, seulement âgée de vingt ans, était emportée par le chagrin le jour même de l'entrée triomphale au Caire. Quelques lettres, qui nous disent les phases de cette passion :

« Monsieur, j'ai vainement attendu jusqu'à neuf heures du soir, hier, autour du petit bois que je vous avais indiqué. Je m'étais, semble-t-il, abusée sur vos sentiments à mon égard. Cette

cruelle pensée m'occupa toute la nuit, il était déjà grand jour sans que j'eusse encore fermé les yeux. Je vous prie, Monsieur, de fixer mon incertitude. Suis-je aimée ? Vous n'avez qu'un seul mot à répondre. Par pitié, ne le différez pas. »

.

« J'apprends avec transport, ma belle amie, que M. D... se déterminait, enfin, à partir seul pour Marseille. Nous allons donc être heureux pendant quinze jours. C'est bien rapide pour des amants, mais, la certitude qu'ils se passeront sans contrainte est beaucoup... »

.

« Vous êtes une ingratitude, une parjure, Madame, et votre conduite avec M. de L... est odieuse. Il serait inutile de m'adresser des excuses. Vous devez, pour toujours, renoncer à moi. »

.

« Il faut bien que je te cède. Je te crois innocente et te rends tout mon amour. Puisses-tu ne pas abuser de ma confiance. J'irai ce soir aux Baumes, mais n'y pourrai demeurer plus de deux heures. Nous nous réunirons sur le coteau dans le même endroit où, la dernière fois, nous nous arrêtâmes. Évite les maisons au pied du coteau. Elles servent ordinairement de rendez-vous aux jeunes filles d'alentour. D'après les suspicions que l'on a de notre intimité, la prudence ne saurait être trop minutieuse. »

.

Rendez-vous manqué. — La réunion. — Les infidélités. — La réconciliation. — Enfin la rupture. — Le classique roman d'amour est régulier.

« Paris, 2 septembre 1792. — Je vais reprendre en Corse le commandement de mon bataillon. Les heures sont trop difficiles pour que nos relations se puissent continuer. Il faut les suspendre pour quelque temps : détermination qui m'est coûteuse. Mais elle est commandée par les circonstances et je te crois trop raisonnable pour ne point t'y soumettre. Ne m'écris donc plus et ne t'afflige pas de mon silence. Nous nous reverrons certainement un jour. Mon cœur n'aura point changé. Je t'embrasse mille fois. *Bonaparte.* »

Quarante lettres inédites de Napoléon, recueillies par L. F. — Paris, 1825.

Inutile de dire qu'il n'y a point à faire état de cette correspondance fantaisiste.

Amour à Vienne.

Alors que Napoléon était à Vienne, une jeune fille s'éprenait pour le vainqueur d'une passion intense, subitement. Napoléon qui, déjà, l'avait remarquée, lui faisait assigner un rendez-vous, qu'elle accepta. Vers les dix heures du soir, elle arrivait au château de Schœnbrunn, conduite par

Duroc dans la chambre de l'Empereur. Elle ne savait pas un mot de français ; mais, comme elle parlait excellemment l'italien, la connaissance était vite faite. Napoléon apprenait, non sans étonnement qu'elle était de famille recommandable et qu'elle n'était attirée vers lui que par la seule admiration, aveu d'une si naïve franchise qu'il en restait attendri sincèrement. Il attendait une coquette et c'est une ingénue qui se livrait. Il la respectait alors, la faisait ramener chez ses parents et, plus tard, s'en étant souvenu, lui faisait, lorsqu'elle se mariait, donner une dot considérable.

— *Vie privée de Bonaparte.*

La princesse Aldobrandini.

Ce fut en Hollande — en son voyage officiel « accompagné » par Marie-Louise 1810, en Belgique et en Batavie, que Napoléon parut éprouver un instant sa prédilection pour une jeune dame de la Cour, la princesse Aldobrandini. Ayant à peine quatorze ans, elle s'était mariée. L'époux, en campagne, par ordre, ne prenait ses droits qu'à ses retours. Elle était aimable, avait de l'esprit, causait parfaitement. Un soir qu'elle avait brillé plus que de coutume, Napoléon disait à l'Impératrice et la duchesse de Montebello, sa dame



Cl. Neurdein

MARIE-LOUISE IMPÉRATRICE

par Paulin GUÉRIN

(d'après GÉRARD)

d'honneur : « Voulez-vous devenir parfaites ? Copiez, imitez la princesse. » Ce conseil provoquait chez Marie-Louise son premier mouvement d'humeur, mais elle ne le témoignait que par son silence, et contre la princesse, aucun ressentiment. Mais la duchesse de Montebello, blessée, ne cessa, depuis lors, de tenir contre cette jeune femme les propos les plus piquants !

Histoire de Jeannette.

Jeannette était une petite paysanne dont Bonaparte, à Brienne, épiait le passage à travers bois. Elle avait tout ce qui pouvait la rendre séduisante, le plus possible : linge blanc, mais un peu gros, à la vérité, bas de coton. Une petite croix pendait sur le fichu que lui donnait Bonaparte, pour séduire cette jolie fille de basse-cour. Un soir la nuit était venue ; la mousse, le gazon offraient des lits tout préparés. On s'embrasse, on s'asseyait. L'amoureux prodigue les caresses à son agreste conquête. En un instant, corset, fichu, jupe, tout disparaît et Jeannette enlacée dans les bras de son vainqueur lui livre tous les trésors dont la nature l'avait enrichie. Le combat fut prompt. Après quelques secondes un petit cri annonçait que la victoire était complète. Il fallait

se hâter, la nuit s'épaississait, les portes de l'école allaient être fermées. Napoléon triomphant donne un dernier baiser, remet une toute petite somme, bien petite, et s'enfuit. Il arrivait assez tôt à l'École pour qu'aucun soupçon ne fût éveillé...

Qu'advint-il de Jeannette ? Sa taille s'arrondissant, elle prenait peur et Bonaparte aussi. Puis avant d'être mère, Jeannette mourait emportée par de violentes coliques. Bonaparte l'avait-il empoisonnée ? — *Bonaparte et sa famille.*

Jeux innocents dans les bois.

Napoléon surprend deux jeunes fillettes qui, dans les bois, s'amusaient à... des jeux innocents.

Leur aspect eut sur moi l'effet d'un charbon ardent qu'un imprudent jetterait au milieu du salpêtre. Mais, au lieu de m'arrêter à des niaiseries d'écolier, je résolus de tenter un coup de maître. Il me réussissait au delà de toute espérance. J'approchai sans crainte, le plus près possible, et lorsque je fus bien certain que nos jeunes lesbiennes ne pourraient s'échapper : « Fort bien, Mesdemoiselles, vous avez un passe-temps fort récréatif. » Elles veulent fuir, je les retiens. « J'ai vu qu'existe entre vous une amitié bien tendre, souffrez que j'entre dans cette amitié pour un

tiers, je tâcherai de mériter cette faveur par tous les petits soins qui, vous me l'apprenez, en font le charme. — Quoi, répondit l'une d'elles, vous voulez qu'un jeune homme ?... Et la décence ? — Oh ! je vous conseille de l'invoquer, vous qui, tout à l'heure... Allons, friponnes, cédez à la nécessité, ou craignez d'avoir à vous repentir d'une obstination maladroite ; vous êtes jeunes, gentilles, je suis bon prince, mon amour et mon plus profond secret ne sont-ils point une aimable vengeance ? — Mais, nous nous aimons toutes deux comme deux sœurs. — Aussi, donc, est-ce comme frère que je veux vous aimer ! » Elles me laissaient prendre quelques libertés suivies de plusieurs autres très grandes et, lorsqu'arriva l'heure de nous séparer, nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde. Dans la suite nous nous donnâmes plusieurs rendez-vous et, lorsque je n'y pouvais venir, Rosalie et Aglaë se consolaient de mon absence comme vous le savez.

L'Écolier de Brienne, ou le Chambellan indiscret. — Mémoires historiques et inédits publiés par M. le baron de B... Paris, 1817.

Et la garde qui veille...

Bonaparte avait deux goûts qui se trouvent rarement réunis chez le même homme : dissolu

avec les femmes, il s'adonnait au vice dont on a faussement accusé Socrate (1). Impétueux dans ses désirs, sans respect pour la bienséance, il se croyait tout permis et ne se faisait aucun scrupule de transgresser les lois de la nature et celles de la société. Nul n'ignore qu'il vécut publiquement avec ses deux sœurs ; on n'ignore pas non plus (2) qu'Hortense de Beauharnais, femme de Louis Bonaparte, étant devenue grosse par le fait de Napoléon, celui-ci forçait son frère à l'épouser (3).

Au commencement de 1804, quelque temps avant le départ de Bonaparte pour l'armée, une actrice jeune et jolie et plus actrice au fond de son boudoir que sur la scène, débutait au Théâtre-Français. Le Corse assista à l'un de ses débuts. Sa beauté seule suspendit les murmures et les sifflets disposés à faire justice de son jeu monotone et glacé. Mais elle avait donné dans l'œil à l'Empereur qui, de sa loge, alors, lui écrivait, au crayon, ce billet : « L'Amour veut te dédommager des rigueurs de Thalie. Laisse-toi conduire par le porteur de ce petit mot. Jamais celui qui t'implore ne fut ingrat envers la beauté. » Poulet plutôt d'un financier que d'un empereur.

(1) Deux ou trois mémorialistes, entre autres le général Foy, se font l'écho de cette calomnie.

(2) et (3) Au cours de ce volume nous avons fait justice de ces médisances.

Le Mercure revenait avec cette réponse : « Impossible, un obstacle insurmontable s'oppose. »

Au-dessous, le Céladon impérial écrivait : « Viens, te dis-je, il n'est point d'obstacle pour un amant tel que moi. »

L'élève de Thalie alla donc au palais du souverain, et l'enivra de plaisirs, aussi nouveaux qu'inattendus, réitérait sa visite, puis, en province, continuait sa profession d'actrice.

Quelque temps après, le Corse s'apercevait, mais un peu tard, que la belle lui avait laissé certain memento le fixant sur l'obstacle qu'il avait voulu surmonter, alors qu'il ressentait les premières atteintes d'un mal auquel peut s'appliquer, avec justesse, ce quatrain de Malherbe sur la mort :

Le pauvre, en sa cabane, où le chaume le couvre
Est soumis à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas les rois.

Pas plus, à preuve, que les empereurs.

L'Anti-Napoléon, recueil de faits et d'anecdotes relatifs à Napoléon Bonaparte, par un Corse. Paris, Tiger, aux Publications littéraires.

Bonaparte et la maîtresse de Lannes.

Bonaparte voulut jouir d'Isabelle, la maîtresse de Lannes, qui, pour ne point quitter son amant,

s'était habillée en soldat. Mais, parfois, naturellement, elle reprenait ses habits de femme ; et c'est habillée en femme que Napoléon la rencontrait.

Quoique forte et capable de résistance, elle lui demandait de permettre qu'elle allât s'habiller en militaire ; l'aventure n'en serait, certainement, que plus piquante. Rien de mieux. Elle revient en uniforme ; à son côté gauche, le sabre. Elle le prend et menace Bonaparte, lui reprochant de vouloir ravir la maîtresse d'un de ses généraux subordonnés. Mais, grâce à son sabre, elle saura se défendre ; puis, en attendant mieux, si besoin avait été, la voilà qui soufflette Bonaparte, et elle s'en va.

Rien de plus pressé que de courir raconter son aventure à Lannes. D'abord, ils en rirent tous deux aux éclats, mais comme Lannes connaissait mieux que personne le caractère de son chef, il lui écrivait cette lettre : « Vous avez voulu faire affront à une femme que j'aime et que vous saviez que j'aimais. Demain, je saurai la mettre en sûreté contre vos entreprises. A mon poste je resterai tant que l'intérêt de l'armée l'exigera, mais dès que je serai libre je vous demanderai réparation de votre injure. »

Lannes avait la tête trop haute et le cœur trop vif pour ne point tenir parole, et Bonaparte avait trop de prudence pour se vouloir brouiller avec

lui. Il affirmait alors dans sa réponse qu'il n'avait jamais pris Isabelle pour la maîtresse du général, mais pour un simple capitaine auquel, en tant que capitaine, il attachait peu d'intérêt ; qu'informé mieux il se serait conduit d'autre manière, et que d'ailleurs Agamemnon n'enlèverait jamais Briséis (1) à Achille. Le compliment faisait son effet : les choses, alors, n'allèrent pas plus avant.

Plus tard, ce ne fut pas la maîtresse de Lannes, mais sa veuve, la duchesse de Montebello, que Napoléon « attaquait ». L'épisode, invraisemblable d'ailleurs, est raconté dans le libelle : *Les deux cours ou les Nuits de Saint-Cloud*.

En voici quelques extraits :

Après la bataille d'Essling où le maréchal Lannes mourait si héroïquement, Bonaparte affectait une douleur profonde (2). Quelques jours

(1) BRISÉIS, fille de Brisès, prêtre du temple de Jupiter, à Lyrnesse, en Cilicie. Cette ville prise, Briséis devenue l'esclave d'Achille, était enlevée par Agamemnon. D'où la colère d'Achille et sa longue inaction qui, pour les Grecs, amenait une série de défaites. Cet enlèvement de Briséis est l'un des principaux épisodes de l'*Illiade*.

(2) Douleur nullement simulée, mais absolument sincère. « Quelle perte pour la France et pour moi ! » gémissait-il. Un boulet, à la bataille d'Essling, le frappait mortellement, et Napoléon était à son lit de mort. Il y eut une scène de désolation que racontent, ou confirment, les *Mémoires* contemporains. L'Empereur écrivait à la maréchale Lannes : « Ma cousine, le maréchal est mort ce matin des blessures qu'il recevait au champ d'honneur. Ma peine égale la vôtre. Je perds le général le plus distingué de mes armées, mon compagnon d'armes depuis

plus tard, la veuve du héros paraissait en habits de deuil. Cette sombre parure rehaussait l'éclat de ses charmes. Bonaparte en fut ébloui. Se rapprochant de cette dame, il essaie d'éloigner les causes de la douleur et lui adresse une telle proposition qu'avec un regard sévère la belle veuve lui demande s'il oublie le nom qu'elle porte. Il s'incline et se retire. Le lendemain, dix heures du soir, la dame avait fermé sa porte. Un valet de chambre vint la prévenir qu'un individu voulait user de violence pour forcer la consigne et avait écrit un petit billet avec injonction de le porter aussitôt. Elle ouvre ce billet, un seul mot s'y trouve : « l'Empereur ! » Elle ordonne qu'on introduise. Il entre caché dans une immense vit-chouza, la figure enveloppée d'un large mouchoir. César était venu, on lui avait permis de voir, bientôt il avait été vainqueur...

seize ans, celui que je considérais comme mon meilleur ami. » Cf. LÉVY, *Napoléon intime*. Plon, Paris, 1893, pp. 372-373.

Faut-il rappeler qu'un jour, si nous en croyons les *Mémoires de Marbot* — parfois spirituellement gascon — l'Empereur eut vis-à-vis de la maréchale un manque de tact, évidemment involontaire. Il visitait la manufacture de Sèvres, avec Marie-Louise qu'accompagnait sa dame d'honneur, la duchesse de Montebello. Apercevant un buste en biscuit de Sèvres d'une rare beauté d'exécution représentant le maréchal Lannes, il s'arrêtait, et, sans remarquer combien était pâle le visage de la duchesse, il lui demanda comment elle trouvait ce buste, et s'il était ressemblant. La veuve sentit se rouvrir sa douleur, elle s'en allait, pleurant. L'inconcevable distraction qu'avait montrée l'Empereur l'avait cruellement blessée. Ses amis eurent toutes les peines du monde à faire qu'elle reprît son service à la Cour.

Une protestation est-elle nécessaire ? Sans doute la veuve de Lannes, duchesse de Montebello, née Guchennene, l'une des plus jolies femmes de la Cour impériale, fut, lorsqu'elle était dame d'honneur de Marie-Louise, quelque peu hautaine, d'humeur cassante, à cause de cela pas aimée de son entourage, surtout encore parce qu'elle voulut « chambrer » l'impératrice à son profit, mais elle fut toujours d'une irréprochable conduite. Il ne faut donc point faire état de ce libelle odieux, dont la date, 1870, indique l'esprit. A cette époque parurent une nuée de pamphlets contre Napoléon III « le Petit » et aussi son oncle « Napoléon le Grand », aussi violents, parfois, contre celui-ci, qu'ils l'avaient été, nous l'avons dit, et pour amuser Louis XVIII, aux temps de la Restauration. C'était, en ces deux occurrences, le *væ victis* dans toute sa lâcheté, certaine d'être impunie.

Flirtage avec la citoyenne Turreau.

En 1794, précisément l'année où Joseph se mariait avec Mlle Clary, Napoléon fut envoyé à l'armée des Alpes. Il y avait là deux représentants du peuple. L'un d'eux, Turreau, homme assez insignifiant, qui venait de se remarier avec la fille d'un chirurgien de Versailles, avait jugé à propos de se faire accompagner de sa femme pendant sa mission à l'armée. Grande imprudence ! C'était s'exposer à de singuliers mécomptes, à cette époque où la solidité des prin-

cipes laissait fort à désirer, que de conduire dans les camps une femme jeune, fort jolie, et aussi coquette qu'elle était jolie. Donc arriva ce qui devait arriver. La sémillante citoyenne Turreau qui, comme toutes les coquettes, menait son mari, menait aussi la mission. Bonaparte, cela va sans dire, avait été comme les autres officiers généraux invité chez le représentant. Il avait plu à Turreau, davantage encore à la citoyenne Turreau. Le ménage s'engoua rapidement du « Corse aux cheveux plats ». On l'invita fréquemment à dîner, à de petites fêtes intimes. Bonaparte se laissait faire et trouvait doublement son compte à cette intimité. Un représentant du peuple en mission était un gros personnage dont la protection pouvait être utile. Il était donc utile de se concilier ses bonnes grâces ; la citoyenne Turreau étant fort jolie, il pouvait être non moins profitable de se concilier les siennes. Le général obtint ce double résultat. Il était même si bien avec la jeune femme que, dans son désir de reconnaître les bontés qu'elle avait pour lui, un jour il lui offrait le spectacle d'un combat d'avant-postes qu'il fit engager en son honneur, comme, plus tard, il fera tirer des feux d'artifice en l'honneur des souverains qu'il recevra à Paris. Il a raconté lui-même cet épisode de sa jeunesse. « Promenant un jour, au milieu de nos positions, Mme Turreau, j'eus subitement l'idée de lui donner un

spectacle de la guerre, dans le col de Tende et j'ordonnai donc une attaque d'avant-postes. Nous fûmes vainqueurs, il est vrai, mais, évidemment, il ne pouvait y avoir de résultats. L'attaque était une pure fantaisie et pourtant quelques hommes y restèrent. Toutes les fois que le souvenir m'en revient, je me reproche cette action. »

Ce qui pourrait excuser en cette inexcusable fantaisie : payer de quelques existences humaines les faveurs d'une maîtresse, c'est que ce sont un peu les mœurs du temps, il ne faut jamais les séparer du caractère de l'homme que l'on étudie. Ce sont là des galanteries que le général républicain Bonaparte avait eu tort d'emprunter aux mœurs de l'ancien régime. Il a fait amende honorable : n'insistons point davantage. Ce qu'on peut ajouter c'est qu'il revoyait plus tard la belle représentante à Nice, d'ancienne et douce connaissance. Elle était bien changée, à peine reconnaissable ; veuve et tombée dans une extrême misère. L'Empereur se plaisait alors à faire tout ce qu'elle demandait, réalisant tous ses rêves, dit-il, et même au delà (1).

TURQUAM, *Napoléon amoureux*, pp. 27-30. Librairie illustrée.

(1) Non sans peine, dit H. FLEISCHMANN, dans son *Napoléon adultère*, elle arrivait jusqu'à l'Empereur qui lui disait : « Mais, pourquoi ne vous serviez-vous pas des connaissances communes que nous avons à l'armée de Nice ? » Elle répondait : « Sire, ils étaient si grands et moi si misérable ! » Napoléon lui faisait donner, à partir de 1810, six mille francs de pension annuelle.

Madame de Barral

Mme de B... — (Constant ne donne que cette initiale, mais elle désigne, évidemment, Mme de Barral, dame du palais de la princesse Pauline) — avait un vieux mari que l'on pouvait prendre pour son père. Elle était grande comme un tambour-major, et avait la tête toute petite, toute mignonne, mais toute pleine d'esprit. C'était à se demander comment tant d'esprit pouvait tenir dans une aussi petite tête. A tous ces mérites elle joignait celui de porter mieux que personne le grand habit de Cour. Il n'en fallait pas davantage pour exciter les désirs de l'Empereur. Il écrivit ; on lui répondit. Le moyen de faire autrement et de rendre une impolitesse pour une gracieuseté , surtout une gracieuseté de l'Empereur. Constant portait les lettres.

Cette dame de B... qu'il avait remarquée, raconte-t-il, logeait dans un appartement derrière les arcades, au rez-de-chaussée du palais de Fontainebleau. Sa Majesté me prévint que je trouverais une fenêtre ouverte par laquelle j'entrerais avec précaution ; que dans les ténèbres je remettrais à la personne qui me le demanderait un billet qu'il me donnait. Obscurité nécessaire, parce que la fenêtre ouverte derrière les arcades, mais sur le

jardin, aurait été sans doute remarquée s'il y eût eu de la lumière. Ne connaissant pas l'intérieur de ces appartements, j'arrivai, j'entrai par la fenêtre. Croyant alors marcher de plain-pied, je faisais une chute bruyante qu'occasionnait une haute marche dans l'embrasure de l'escalier. Au bruit fait en tombant j'entendais pousser un cri, puis une porte se fermer brusquement. Je m'étais blessé au genou, au coude, à la tête. Je me relevais avec peine, tant j'étais endolori et marchais à tâtons autour de cet appartement enténébré. Puis, n'entendant plus rien, craignant de faire un nouveau bruit qu'auraient entendu des personnes qui ne devaient pas me savoir là je prenai mon parti et retournai près de l'Empereur auquel je contai ma mésaventure. Ma chute dont il riait beaucoup, le consola de mon insuccès et, comme il était d'humeur joyeuse il me dit : « Oh ! oh ! il y a, paraît-il, une marche, c'est bon à savoir. Attendons que Mme B... soit remise de sa frayeur, j'irai chez elle et tu m'accompagneras. » Au bout d'une heure, l'expédition nocturne recommençait. Tous deux, ils s'engagèrent dans la cour qu'il fallait traverser en diagonale.

Le valet de chambre qui connaissait la disposition des lieux servait de guide à son maître. Napoléon était émoustillé, cette aventure l'amusa, il se laissait docilement conduire. Constant le mena droit à la fenêtre, qu'il venait d'escalader

et restée ouverte. Il l'aidait à la franchir. Mais Napoléon n'était plus l'homme maigre et nerveux des guerres d'Italie, depuis deux ans il s'était épaissi, avait pris du ventre. Constant le guidait de façon à lui éviter une chute, puis il s'en allait. Napoléon ne sortait que le matin de chez Mme de B... par cette même fenêtre dont il avait fait sa porte d'entrée. D'après les *Mémoires de Constant*.

La duchesse d'Abrantès affirme que jamais Napoléon ne réussissait auprès de Madame de Barral pour laquelle, cependant, il « eut une vive fantaisie ». Pourquoi ? Parce que, écrit-elle, Mme de Barral aimait M. de Scepteuil. Est-ce vraiment une preuve ? Le prestige alors éblouissant de Napoléon ne pouvait-il pas triompher de toutes les résistances féminines ? D'ailleurs ce n'aurait avec elle été, qu'une « seule pas-sade ».

Dès le lendemain son cœur battait, du moins si l'on en croit les chroniques des *Amours secrètes* pour une cousine de l'Impératrice ; Félicité de Faudoas, « au nombre des plus belles femmes de la Cour », et qui devenait, plus tard, la duchesse de Rovigo. Napoléon, si l'on en croit la chronique malveillante, se serait fait un cynique plaisir de raconter à Savary les fredaines de sa femme, qui d'ailleurs n'aurait pas été d'une exemplaire fidélité ; mais en enjoignant, de façon formelle au mari cocu de ne rien savoir, pour qu'il n'y eût point d'esclandre, et Savary, parce qu'il était la soumission même, aurait toujours vécu pacifiquement avec sa femme comme si véritablement elle avait été la plus impeccable des épouses. — Cf. TURQUAM, *Napoléon amoureux*.

Un Amour malheureux à Nice.

Pendant son séjour à Nice, Bonaparte convoitait une jeune demoiselle, fille d'un particulier honnête, respectable, et faisait plusieurs tentatives pour avoir un entretien secret avec elle. Les domestiques de la maison, qu'il savait mettre dans ses intérêts, parvinrent à lui procurer une entrevue avec leur maîtresse qui s'appelait Sophie. « Mademoiselle, lui dit Bonaparte, pardonnez-moi si l'excès de mon amour me poussait à vous faire l'aveu de mes sentiments. — Mais, Monsieur, peut-être suis-je moi-même imprudente. — En amour il n'est point d'imprudence. Les histoires de cœur ne se traitent point comme les autres affaires de ce monde. — Mais enfin, Monsieur. — Mais enfin, Mademoiselle, je vous aime passionnément et c'est tout vous dire ; s'il ne m'est pas possible de vous posséder, je mourrai de chagrin ! — Je m' imagine que tous les hommes en disent autant. — Oui ! les âmes vulgaires, mais je ne suis pas de ce nombre. Répondez à mon sentiment aussi pur qu'un beau jour. Quoi ! vous ne répondez rien ! — Mais, je n'ai rien à répondre. Une jeune personne bien élevée ne doit pas écouter les propos galants. Si vous m'aimez, si vous désirez que je vous appartienne, adressez-vous à mes parents. — Mais, vos parents ne me

diront point si vous m'aimez, d'ailleurs jamais en pareilles circonstances on ne les consulte. — Monsieur, je l'ignorais. Permettez que je me retire ! — Pourquoi, je vous prie. — Parce qu'en restant avec vous davantage, je serai coupable, l'honnêteté veut que je m'en aille — Honnêteté ! mot de simple convention. — Et la vertu. — Être chimérique, Mademoiselle, on ne s'en sert que pour tromper les sots et amuser les imbéciles. — Je vous assure, Monsieur, que votre manière de parler m'éloignerait plutôt de vous, bonsoir ! — Attendez, Mademoiselle, vous vous effarouchez sans trop savoir pour quel motif. — Je ne m'effarouche point, je me retire. — Il me faut donc renoncer à vous pour toute la vie ! — Absolument ! — Mademoiselle, vous m'écoutez, ou... sinon. — Que prétendez-vous ? — Rien, sinon que vous m'inspirez une passion si brûlante qu'elle ne pourra s'éteindre qu'avec ma vie ; j'en jure, par ce qu'il y a de plus sacré, j'obtiendrai ce que je désire ; ce que je demande aucune puissance au monde ne saurait m'empêcher de l'obtenir. J'ai des droits sur vous, je saurais les faire valoir ! — Quels droits ? — Les droits de la force ou plutôt de la ruse. Un amant désespéré ne doit consulter que son désespoir — Auriez-vous dessein ?... — Non, Mademoiselle, je vous laisse vous en aller, mais !...



*offert à mon bien? N'oubliez pas
 par la tante de Louis*
George

Sophie s'en va. Mais Bonaparte avait tellement gagné l'une des servantes, qu'il entra, un soir, dans la chambre de Sophie. Elle criait.

« Pourquoi crier ? Personne ne vous entendra ! personne ne pourra courir à votre secours ! — Monsieur, vous n'obtiendrez rien ! allez-vous-en, parce qu'autrement ! — Je ne m'en irai point. — Vous êtes un drôle, un... — Un tout ce qu'il vous plaira, Mademoiselle. »

En même temps, il la saisissait dans ses bras et après une longue et vive résistance...

« Me voilà déshonorée, Monsieur ! — Oh ! n'est-ce que cela ? C'est vraiment peu de chose. — Soit ! mais demain, vous entendrez parler de moi. — J'en serai charmé, Mademoiselle. »

Bonaparte sortit. Quelques jours après, il était rencontré par trois jeunes gens qui l'étrillèrent avec tant de vigueur, qu'il porte encore sur ses épaules, les marques des coups. On ignore ce qu'est devenue Sophie.

JUPITER SCAPIN.

Cette même aventure se retrouve aux variantes dans : *Amours de Napoléon Bonaparte*, par C. V., Paris, Locard, 1822. La jeune fille y est appelée *Euphrasie*.

Dans ce même volume, sont longuement et fastidieusement racontées les amours de Bonaparte avec Julia « une rose d'amour » que recherche un « prince roman » ; puis, avec la fière B... dont « la beauté est

plutôt celle de Junon que de Vénus », aussi le « plaisir qu'il goûte dans ses bras manque-t-il entièrement de sensibilité » : aussi bientôt la délaisse-t-il pour Adélaïde Reymond, jeune modiste, d'une « beauté céleste » qu'il avait rencontrée chez Duroc. C'est encore une intrigue avec Fanny Dorothée Geberwarth « fille d'un banquier irlandais qui vient de faire faillite ». C'est encore, enfin, avec la signora Centurelle, « jeune fille obsédée d'adorateurs et froidement heureuse dans son impassibilité de dévote ».

Une aventure à Marseille.

BonapartesetrouvaitàMarseille,alors qu'étaient poursuivis les derniers restes de la faction Robespierre. Pour être en sûreté davantage, il se cachait dans une petite maison, à Notre-Dame-de-la-Garde, où lui donnait l'hospitalité cordiale, une brave famille, que composaient le père, la femme et leur fille Agathe qui gagnait sa vie en blanchissant du linge. Il vivait dans une petite hutte attenante à la maison, ne sortant jamais le jour, dormant la nuit sur une couche formée de quelques nattes de paille et d'un peu de feuilles sèches, faisant de frugaux repas que lui portait la mère, et, en son absence, le père, ce qui contrariait fort Bonaparte ; la jeune fille, dont le mariage était prochain, se gardait de le rencontrer.

Arriva le jour des noces ; on ne les voulut point faire chez les parents de la demoiselle, parce que c'eût été peut-être laissé découvrir Bonaparte. Il parut donc préférable de les célébrer chez le père du marié. Bonaparte fut alors prévenu qu'il resterait seul pendant deux jours et lui furent laissées toutes les provisions qui lui pouvaient être nécessaires. Il fallait pour arriver au village voisin où se célébrerait le mariage passer par un bois épais. Bonaparte savait que le fiancé devait venir au-devant de sa jeune épouse : il connaissait le chemin. Aussitôt, il combine son plan. A peine le père et la mère et la fiancée sont-ils partis qu'il quitte la maison, se déguise en paysan, se munit d'armes, prend les chemins de traverse et se cache dans les bois. Il les attend, il les voit venir. Il tire alors deux coups de pistolet, qui les mettent en déroute, court après eux, s'empare de la jeune fille et se jette avec elle dans un fourré. Si fort effrayée était la pauvrette qu'elle n'avait pas la force de crier. Tel un loup ravisseur, Bonaparte entraîne sa proie dans le plus profond de la forêt, la renverse sur le gazon et, se précipitant sur des charmes qu'elle est impuissante à défendre, remporte une victoire aisée.

Cependant, le père et la mère appelaient à grands cris leur malheureuse enfant et, malgré leur terreur, pénétraient dans le bois pour la trouver. Bonaparte s'enfuit, regagnant le toit hospitalier.

Mais effrayé de son acte criminel, il s'égaré, tandis que la jeune fille éplorée, craintive, revenant à soi, n'imagine rien de mieux que de regagner sa maison. Elle y arrive. Quelle est sa surprise de n'y point trouver son ravisseur. Des pensées confuses traversent son imagination. Elle n'ose songer à ce qui vient de se passer ! Elle n'ose croire que Bonaparte !

Mais, voilà qu'elle l'aperçoit ! Son déguisement, ses armes, son trouble, décèlent son crime. Il veut balbutier quelques mots. Agathe le regarde avec horreur, saisit une bûche qu'elle trouve sous sa main, et lui crie de s'en aller. Au même instant surviennent le père, la mère et des amis. Bonaparte détale alors comprenant qu'il n'est plus en sûreté. Si loin il détale qu'il court jusqu'à Nice pour s'y réfugier chez un complice de ses déportements.

A Nice, il liait connaissance avec Leclerc et Murat, qui depuis épousèrent ses sœurs, l'un et l'autre. Leclerc, Pauline et Murat, Caroline, c'était avec eux qu'il faisait toutes ses orgies de filles. L'industrie productive de ses parents le faisait vivre ; leurs places de garde-magasin, les mettait à portée de pêcher en eau trouble. La mère Lætizia, et ses filles faisaient valoir les petits fonds qu'elles tenaient de la nature complaisante. Tous les soirs on les rencontrait aux spectacles et dans les bals publics : elles étaient notoirement regardées comme

les plus belles sirènes de la ville. Bonaparte voyait tous les jours sa fortune s'en accroître, et ne rêvait, alors, à rien moins qu'à devenir généralissime.

Bonaparte et sa famille.

Bonaparte et Dugazon (1).

Napoléon songeait à s'engager au service de l'Orient, à Constantinople : mais ce n'était point chose facile. Il s'épuisait en démarches. Sa figure pâle et jaune, sa culotte de peau, sa taille courte, son extérieur négligé, son langage obscur étaient cause que de partout on le renvoyait. Dans ses courses il avait lié connaissance avec quelques acteurs, alors assez fameux. Ils le rencontraient sou-

(1) J.-B. Gourgauld (dit Dugazon). Comédien des plus intelligents — pourtant il mourait fou, — spirituel, avait un talent tout spécial pour caricaturer en scène les personnages et « patoiser ». Sa charge était souvent grossière mais sa gaieté toujours communicative. Eut la gloire d'avoir Talma pour élève. Mme Vestris, la tragédienne, était sa sœur, et sa femme laissait son nom à deux emplois du théâtre, les « jeunes Dugazon » et les « mères Dugazon ». Lié particulièrement avec Bonaparte, il allait le voir quelques jours après que celui-ci fut nommé Premier Consul. « Vous vous arrondissez, Dugazon », lui dit Bonaparte. « Pas tant que vous, petit frère ! » répondait l'acteur en lui frappant, avec familiarité, sur le ventre. Dès ce moment, le Premier Consu mettait fin à la liaison.

vent, lui donnaient quelquefois à dîner, le faisaient entrer au théâtre sans payer : ce qui nécessairement adoucissait la rigueur de sa position. Un jour qu'avec Dugazon, ils faisaient une partie de filles : « Pourquoi ne serais-tu pas acteur ? lui demanda Dugazon. Le métier est avantageux, je te l'apprendrai vite ! » Et, pour la première leçon, il envoie chercher un costume de Scapin, et donne le mot à ces demoiselles qui s'empressent d'entourer le héros de Toulon, le déshabillent et après quelques gaietés sur les appas du personnage l'affublent du costume traditionnel, fait de deux ou trois serviettes et du sac dans lequel ils l'enferment. Dugazon, alors, jouant la scène des *Fourberies* qui répond à cette mascarade, frappe de plusieurs coups de bambou les épaules de Napoléon, accompagnant ces coups du baragouinage ordinaire. Puis on le débarrasse de son enveloppe et tous, alors, de le complimenter sur son initiation : mais il ne savait trop comment prendre la plaisanterie. Il mourait de faim. Les demoiselles étaient gaies, complaisantes, il pensa qu'alors était venu le moment de boire à ses prochains succès.

Les mêmes demoiselles qui l'avaient déshabillé veulent être encore sa femme de chambre : elles lui enlèvent toutes les parties de son costume jusqu'à la dernière. Dugazon, sorti, pour quelques minutes, rapportait un assez gros paquet sous son manteau : il le donnait à ces agréables jeunes filles.

C'était un équipement complet pour rhabiller Napoléon. On lui passe, successivement, une belle chemise de percaline, une culotte d'excellent casimir, un gilet de piqué, puis un habit d'un drap solide et fin ; on y ajoute des bas très doux, une élégante paire de bottes, un chapeau neuf, si bien que Napoléon se trouvait tout flambant de la tête aux pieds. La soirée se passa, ensuite, comme il l'avait désiré. Les demoiselles s'étaient annoncées complaisantes : elles le furent et l'on se séparait enfin très contents les uns des autres.

Bonaparte et sa famille.

Ida de Saint-Elme.

... C'était à Milan. Je devais, le soir, aller à un grand souper. En rentrant chez moi pour faire ma toilette, mon étonnement ne fut pas médiocre de trouver un mot de l'un des plus intimes confidents de l'Empereur, qui m'engageait à me rendre au palais impérial avec la personne qu'on m'envoyait. C'eût été, si j'écrivais un roman, un superbe prétexte d'indignation et de phrases magnifiques de refus, de crier aussi à la pudeur blessée, mais je raconte, sincère, des événements : les événements d'une existence bizarre, aventureuse. Qu'alors,

cette sincérité qui me fait fuir le mensonge me soit, du moins, comme un mérite, à défaut des vertus qui m'ont trop manquées. Je n'eus aucune irrésolution. L'amour-propre en permettait-il ? Quoique toujours étrangère à l'ambition, j'avoue que le soin de ma toilette ne fut pas sans calcul ; elle était, même, en vérité fort ambitieuse. Arrivant au palais, je trouvai l'ami du prince qui m'en faisait compliment et m'assura de la haute estime du maître. « Je n'ai pas besoin, me dit-il, de vous dicter le langage à tenir, mais, une recommandation grave, c'est de ne point vous intimider, s'il vous parle de Moreau. — M'intimider ! Ne le croyez point ! mais, si l'on me parle de Moreau, adieu la Majesté. — C'est une originalité. Contentez-vous d'être aimable ; vous me remercerez du conseil. »

Au moment même s'entr'ouvrait une porte que je n'avais pas aperçue : l'ami du prince se retira. Je me trouvai, dans un cabinet de dix pieds carrés, avec celui pour lequel un Empire était trop petit. Il n'y eut d'abord, ni saluts ni compliments. Il me dit, venant à moi : « Savez-vous qu'ici vous avez l'air d'être plus jeune de six ans qu'au théâtre. — J'en suis heureuse. — Vous êtes trop bien avec Moreau. Il fait pour vous trop de folies ! »

Je ne répondis rien. L'Empereur se rapprocha de moi. Nous causâmes alors avec plus d'abandon. Il se faisait assez aimable pour me faire oublier

Moreau. Chez lui, toutefois, plus de brusquerie que de tendresse. Il ne fallait qu'un peu de tact pour se convaincre que les femmes ne pouvaient guère exercer d'empire sur Napoléon ; qu'il était capable de faiblesse, mais pas du tout de ces attachements aveugles qui, chez les souverains, peuvent, parfois, devenir funestes aux peuples. Il n'y eut jamais à craindre, avec lui, que les trésors publics fussent sacrifiés à épuiser les vapeurs, à désarmer les migraines d'une favorite.

Il n'ignorait rien de ma singulière existence. Il me demanda si j'étais attachée au théâtre de Milan et si je comptais y rester. Je répondis que j'avais le projet, aussitôt après les fêtes, de voyager dans le Tyrol. Il me jetait un regard dont rien ne saurait exprimer la pénétration. « Vous êtes donc Allemande ? — Non, Sire, je suis Italienne, et j'ai le cœur français ! » Il me regarda de nouveau, resta quelques moments indécis, puis me disait avec une nonchalance royale, tout au moins ministérielle : « Je m'occuperai de vous », puis il disparaissait. Je fus reconduite par mon introducteur qui m'accabla de questions auxquelles je répondis de manière à contenter sa curiosité, et nous nous quittâmes bons amis.

Rentrée chez moi, j'éprouvais une agitation extrême. J'étais fière et humiliée. Le passé venait, en quelque sorte, accuser le présent. Je me rappelais que neuf années avant, j'avais occupé le palais

impérial, aujourd'hui dans un éclat pareil à celui de ses hôtes couronnés et j'en revenais avec une indicible admiration pour le persécuteur de celui qui m'en avait fait partager les honneurs. Tourmentée par toutes ces idées, je pris de sages résolutions : mais la fatalité était là pour les chasser. Deux jours se passèrent et je n'entendis parler de rien. Les blessures de la vanité commençaient à se joindre aux tourments de l'ennui, lorsque je recevais la visite du grand maréchal du palais. Il m'étonna beaucoup plus par la magnificence du don qu'il me faisait, un sac de séquins, et deux ordonnances sur le trésor, que par l'annonce d'une deuxième audience de l'Empereur. Je voulus refuser le présent auquel je n'avais point droit. Duroc me donna tant de si bonnes raisons sur la nécessité d'accepter que je m'y résignai par dévouement, et lui demandais s'il fallait que j'en remercie l'Empereur. « Certes ! sans cela, il vous en demanderait des nouvelles avec humeur, avec inquiétude même ; et, dans tous les cas, il prendrait votre refus pour une ruse ou pour une offense. L'Empereur n'est pas un homme comme les autres et il mérite qu'on ne le traite pas comme le commun des mortels ! »

Je me rendis encore le soir au palais, ainsi que l'ordre m'en avait été donné. Même introduction ; même attente, mais plus longue. Le grand maréchal me conduisit dans une pièce assez spa-

cieuse semblant être plutôt un cabinet de ministre qu'un cabinet de souverain. L'Empereur s'occupait à signer un énorme paquet de dépêches. Il ne fut que jeter un regard à notre entrée. Le maréchal, m'ayant dit de m'asseoir, se retira. Un grand quart d'heure se passait sans que l'Empereur parût se souvenir que j'attendais. Tout à coup, se tournant sans quitter la plume : « Vous vous ennuyez ! — C'est impossible, sire — Comment impossible ! — Ne suis-je pas témoin des travaux d'un grand homme ! »

Je me levai. Il en faisait autant, mais, avec plus de grâce que lors de la première entrevue. Il s'approcha. Tout à coup, ayant regardé du côté de la table où il travaillait, il traversait la chambre, sonnait et, d'une porte opposée à celle par où j'étais entrée, je vis un mameluck, ayant derrière lui plusieurs hommes qui restèrent en dehors. Les yeux de ce mameluck se fixèrent sur moi d'effrayante manière. Il remit un paquet à l'Empereur qui revint silencieux à son bureau. Inquiète, je me levai marchant à grands pas, et faisant comme si je ne voyais point l'Empereur qui me suivait. Ses yeux exprimaient bien plus l'énergie italienne que la dignité impériale. Je songeai peu à l'étiquette. Il n'en fut que plus aimable et notre intime causerie, à son insu comme au mien, se prolongeait jusqu'à deux heures du matin. « Vous ne dormez donc pas, lui dis-je. — Le moins possible ! Ce qu'on

prend au sommeil est autant que l'on ajoute à la véritable existence. »

Lorsque l'on parle d'un homme si vraiment extraordinaire, les plus minutieux souvenirs ont toujours je ne sais quel puissant intérêt. Qu'on me pardonne alors, encore quelques détails ! On a fait grand tapage de sa brusquerie presque brutale : c'est une critique de la haine. Certes, Napoléon n'était pas un grand homme dameret, mais sa galanterie, par cela même qu'elle n'était point d'une nuance commune, n'en devenait que plus flatteuse. Elle plaisait parce qu'elle était sienne. Il ne disait point à une femme qu'elle était belle, mais il détaillait ses avantages avec le tact d'un artiste. « Croyez-vous, m'avoua-t-il fort plaisamment, qu'en vous voyant au théâtre, j'ai soupçonné quelque peu de contrebande dans votre beauté ! » On a encore débité que sa peau avait la teinte et le désagrément de celle des hommes de couleur. Ceux qui l'ont vue de près se joindront à mon témoignage pour démentir cette médisance.

Napoléon me parut mieux Empereur que Consul. Sa physionomie avait gagné de la noblesse sans perdre de sa simplicité ; son regard était d'une incroyable pénétration. Les belles lignes de son profil, surtout, rappelaient son caractère césarien, signe de la grandeur prédestinative de l'Empire. Les mains auxquelles on a fait de la

célébrité ne démentaient point leur haute destination. J'en remarquai l'étonnante blancheur : il m'en remerciait, avec le sourire d'une jolie femme : tellement qu'il y a toujours, dans les plus grands caractères, une place réservée pour quelque puérile vanité. De cette entrevue, Napoléon ne s'offrit plus à ma pensée que comme le plus grand homme de son époque, et mon enthousiasme ne connut plus de bornes. Ce fut à ce point qu'en revoyant Ney, il s'en apercevait et m'en faisait la remarque. J'oubliai de dire que, dans mon entrevue avec l'Empereur, lorsque je lui expliquai ma reconnaissance pour son magnifique présent, il me disait : « Je me souviendrai de vous et ferai davantage ! »

Il tenait parole, car, dans la suite, Regnault de Saint-Jean d'Angely, présentant à sa signature mon engagement pour la Cour de Toscane, dont était reine la princesse Elisa, Napoléon s'écriait : « Oui ! certes, j'approuve ! » Approbation qui me valut la protection et les bienfaits de cette princesse, sa sœur.

Mémoires d'une Contemporaine, Paris, Ladvocat, 1827.

Les *Mémoires d'une Contemporaine*, ou *Souvenirs d'une femme sur les principaux personnages de la République, le Consulat et l'Empire*, fort amusants et parfois très spirituels, ont été écrits par Le sourd et Malitourne, peut-être même certaines sont-elles

de Nodier. Mystification littéraire qui fut des plus productives. Elzelina Van Aylde Jouche, dite *Ida de Saint-Elme*, fut de son temps une courtisane célèbre très en vogue et un agent de la police secrète napoléonienne. Il faut lire aussi, dans ces *Mémoires*, le récit d'un prétendu voyage à l'île d'Elbe. Toutefois, il n'est pas impossible que Napoléon n'ait pu compter cette Ida de Saint-Elme, au nombre fort grand de ses « passades ».

La souveraine de l'Orient.

J'étais un jour à la Comédie-Française, avec mon mari, écoutant Talma, dans le rôle d'Oreste, d'*Andromaque*. Junot me poussa le bras et me dit de regarder attentivement une jeune femme qu'il allait saluer et qui était placée entre la loge de Berthier et la nôtre. Mon regard suivit son salut et je vis une femme de vingt-deux à vingt-trois ans à peu près, fraîche comme une jeune fille de quinze, d'une physionomie agréable et gaie (1). Ses cheveux étaient blond cendré et formaient sa seule coiffure. Elle était enveloppée dans un magnifique châle de cachemire blanc à

(1) Pauline Bellisle — d'où son surnom de Bellilote — était fort jolie. De grands yeux d'azur que surmontaient des sourcils d'un noir d'ébène, contrastant avec son abondante et belle chevelure d'un blond cendré qui pouvait la couvrir tout entière. Général PAULIN.

fond broché et paraissait être en négligé. Elle rendit le salut à Junot avec un air de connaissance qui me surprit puisqu'il ne m'en avait jamais parlé. Je lui demandai son nom.

— C'est Pauline, me dit-il, c'est notre souveraine de l'Orient.

Il m'avait déjà parlé de Mme Fourès, pour me prévenir sur l'indiscrétion que j'aurais pu commettre en parlant d'elle devant Mme Bonaparte.

— Je l'aime beaucoup, me dit Junot. Elle est bonne, simple, naturelle, toujours disposée à rire et encore plus à obliger. J'ai de l'amitié pour elle et j'espère le lui prouver. Il y a auprès du premier consul des hommes qui étaient à ses pieds en Egypte et qui, aujourd'hui, l'ont méconnue et repoussée dans les relations qu'elle a été forcée d'avoir avec eux. Duroc qui a du cœur et de l'honneur tout autant que celui qui faisait ici le scrupuleux, tandis qu'au Caire... Ah ! cela fait du mal au cœur... Duroc me disait que la pauvre petite n'aurait su que devenir si elle ne l'avait pas trouvé pour faire parvenir une lettre au général Bonaparte. Il n'est plus question de rien. Ainsi donc c'est une dette que le premier consul doit acquitter envers une femme qu'il a, au fait, beaucoup aimée.

J'ai su depuis une foule de particularités relatives à Mme Fourès. Pauline est née à Carcassonne. Son père est un homme comme il faut, sa mère était, je crois, une femme de chambre ou

cuisinière. L'éducation de la jeune fille se ressentit de ces deux natures qui avaient formé sa vie. Elle reçut quelque instruction et se fit ouvrière. Elle était une des plus jolies de la ville et parfaitement vertueuse. Sa conduite était régulière, ce qui ne nuit pas à la vertu à Carcassonne. Car il n'en va pas là comme à Paris où je vois... où je vois...

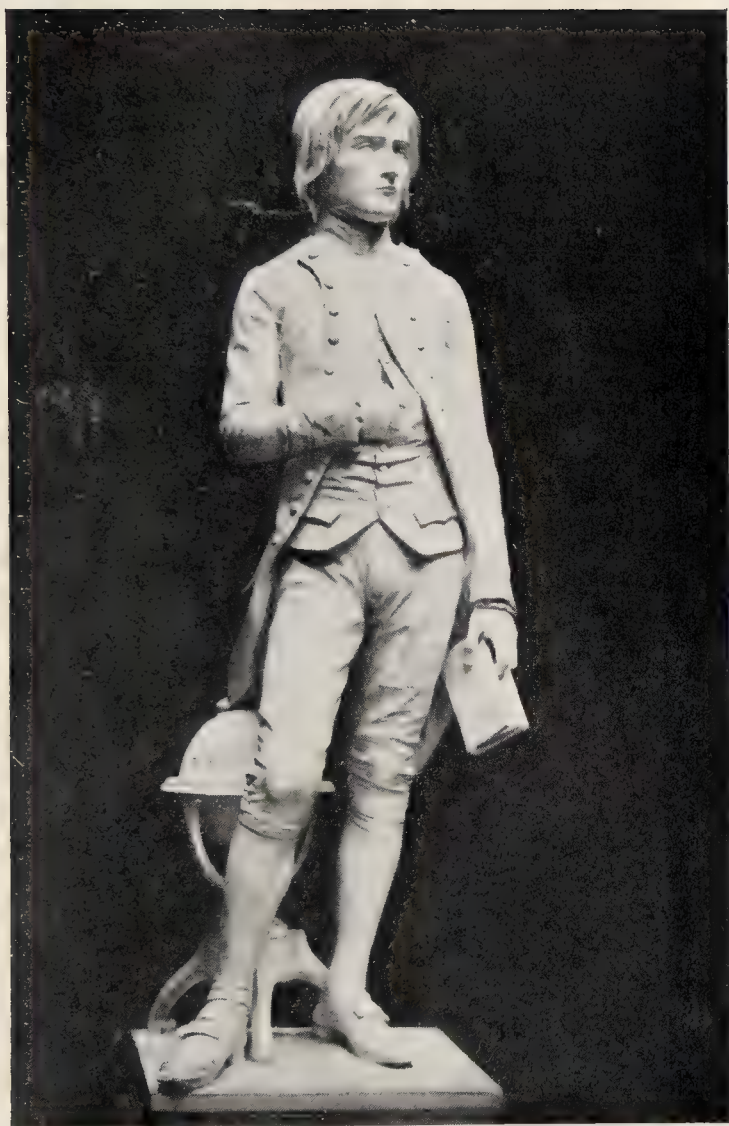
« Dis donc ce que tu vois !

« Non, je ne le dirai pas.

J'aime bien mieux retourner à Carcassonne auprès de Pauline *Bellilotte*.

On l'avait ainsi nommée parce qu'en effet elle était charmante. C'était surtout dans la maison d'une personne de mes amis qu'elle avait reçu ce surnom. M. et Mme de Sales avaient pour elle des bontés qu'elle justifiait et tous deux la traitaient plutôt comme une enfant à eux que comme une ouvrière venant faire une journée.

M. de Sales avait un jour du monde à dîner. Au dessert, il fut question, comme presque toujours alors en province, de chanter des chansons. Bellilotte était dans la maison. M. de Sales fut la chercher et, malgré sa résistance, la conduisit à table. Elle chanta, récita des vers avec grâce et facilité. A cette époque la chose était rare pour ne pas dire unique, parmi les ouvrières non seulement de province mais encore de Paris. Bellilotte fit donc impression. Elle le sentit et, à dater de ce jour, son parti fut arrêté.



Cl. Neurdein.

BONAPARTE ÉLÈVE OFFICIER
Statue de ROCHET

« Je veux aussi être maîtresse de maison, dit-elle à M. de Sales. M. Fourès m'offre l'avantage d'une fortune médiocre, mais indépendante, je l'accepte. »

Et elle l'épousa.

Peu de temps après, l'annonce de l'expédition d'Égypte parvint jusqu'à Carcassonne. Fourès, qui avait servi, voulut répondre à l'appel qu'on faisait à tous les militaires retirés, mais encore en état de porter les armes. On savait bien qu'on partait, mais on ignorait où on allait. Fourès partit pour Toulon, lieu du rendez-vous général. Mais, comme il aimait beaucoup sa femme, il voulut l'emmener avec lui, n'importe où l'on allât, et la jeune femme, qui avait l'humeur aventureuse, ne demanda pas mieux que de quitter son nid pour voler au loin et essayer ses jeunes plumes. Elle s'habilla donc en homme et ils arrivèrent en Égypte sans que Napoléon l'eût seulement entrevue.

Un jour, étant au Caire, le général en chef monta à cheval pour aller à une sorte de foire ou de fête qui avait lieu à peu de distance de la ville. Il était suivi d'un nombreux état-major et toute cette troupe fut arrêtée en chemin par un escadron d'ânes, monture ordinaire du pays. Sur ces ânes étaient des employés, des officiers de l'armée et quelques-unes de leurs femmes. Le général Bonaparte, qui avait, comme on sait, le

coup d'œil assez rapide, saisit au passage une figure qui le frappa. Il ne s'arrêta pas et continua sa route sans parler de cette rencontre (1).

Le lendemain, Mme Fourès reçoit une invitation pour aller dîner chez le général Dupuy, commandant de la ville. Il avait auprès de lui une manière de Mme Dupuy qui lui servait de contenance, quand il voulait faire l'homme raisonnable, et ce fut en son nom et au sien que Mme Fourès fut engagée à dîner.

« Il est bien singulier, disait Fourès, que je ne sois pas invité avec ma femme ! Car enfin je suis officier. »

(1) D'après une autre version, il l'aurait rencontrée au Tivoli du Caire, « jardin de ris et de plaisirs » où se trouvaient à souhait « de petits temples consacrés aux bouteilles et à l'amour ».

Oui, Vénus quittant Cythère,
Plaçait son temple à Tivoli.
C'est ici le sanctuaire
Que pour son fils elle a choisi.
Vous que le chagrin presse,
Venez à Tivoli,
Au sein de l'allégresse,
Chacun trouve l'oubli.
Cet asile des Grâces
Est un charmant séjour,
On y voit sur leurs traces
Les plaisirs et l'amour.

L'armée puisait « ses ressources » dans les femmes égyptiennes, que dédaignait Bonaparte parce qu'il les trouvait « obèses et crasseuses ».

Signaler cependant le chapitre qui raconte ses « amours avec la belle Kouroumane » dans le pamphlet : *Histoire amoureuse de Bonaparte*, Paris, 1815.

Il était lieutenant au 22^e de chasseurs à cheval. Enfin il laissa sa femme en lui recommandant bien de faire remarquer qu'elle avait un mari. On ne le savait que trop.

Mme Fourès fut parfaitement accueillie. Il n'y avait que peu de monde à dîner et tout se passa tranquillement et sans que rien pût lui faire préjuger ce qui devait arriver. Mais, au moment où on allait servir le café, on entendit un grand mouvement dans la maison, les deux battants s'ouvrirent avec fracas et le général en chef parut. Dupuy s'excusa beaucoup de ce que le général les trouvait encore à table et lui demanda de prendre au moins une tasse de café, ce que Napoléon accepta. Il était silencieux, regardait attentivement la jeune Française, qui, rouge comme une grenade, n'osait pas lever les yeux et devenait de moment en moment plus interdite, en se voyant l'objet si direct de l'attention d'un homme dont le nom remplissait déjà le monde. Après avoir mangé une orange et pris une tasse de café, le général en chef repartit sans avoir adressé un seul mot à Mme Fourès, mais aussi sans avoir ôté son regard de toute sa personne (1).

(1) Vers la fin du repas arrivait Bonaparte. Surprise joyeuse; il est acclamé. Les rôles étaient bien joués. Il prend une tasse de café. Bellilotte avait compris. Le café bu, Bonaparte se lève: il va partir. Au même moment une main aussi complaisante que maladroite renverse sur la robe de Bellilotte une tasse pleine de café. Il faut réparer le dommage, laver la tache. Bel

Quelques jours après, Fourès fut mandé chez Berthier.

« Mon cher Fourès, lui dit le chef d'état-major, plus heureux qu'aucun de nous, vous allez revoir la France. Le général en chef, qui a eu sur vous tous les rapports qui peuvent donner de la confiance, vous envoie en Europe porter des dépêches au Directoire. Vous partez dans une heure. Voici un ordre pour le commandant du port d'Alexandrie. Adieu, mon cher ! Je voudrais bien être à votre place. »

Et en lui disant adieu, il lui remit un paquet volumineux dont certainement sa Joséphine n'aurait pas lu une page s'il était arrivé à sa destination.

« Mais il faut que j'aille prévenir ma femme pour qu'elle fasse ses préparatifs, dit enfin Fourès, revenu de la stupéfaction où l'avait jeté l'annonce de la faveur qu'il ne savait par instinct comment appeler.

— Votre femme ! s'écria Berthier, votre femme ! eh ! mais, mon cher, vous êtes fou ! Votre femme, bon Dieu ! D'abord elle serait horriblement mal à bord d'un petit bâtiment mal ravi-

lilotte est conduite dans la pièce voisine, où, comme par hasard, elle trouvait de l'eau, des cuvettes, du savon, des brosses. En galant chevalier, Bonaparte s'était offert pour le « lavage ». La tache s'obstinait si fort à ne point disparaître que ce lavage en tête à tête dura deux longues heures. Cf. FLEISCHMANN, *Napoléon adultère*.

taillé, sur lequel enfin l'on peut courir des dangers, mais ensuite cela ne vous serait pas permis. Mon ami, je conçois que vous devez souffrir en vous séparant de la femme que vous aimez. »

Et Berthier se mit à soupirer et à s'arracher non pas les ongles, mais du moins le peu qui lui en restait.

Fourès s'en fut tout content, tout fâché et ne pouvant surtout concevoir ces faveurs singulières qui venaient le chercher dans son obscurité. Mais chacun a sa vanité pour comprendre ce qui est incompréhensible et Fourès, avant d'arriver à sa maison, avait trouvé en lui-même beaucoup de motifs pour expliquer le choix que le général en chef faisait de lui. Sa femme, qui les connaissait un peu mieux, lui dit adieu avec un œil pleurant et un œil riant et le bon lieutenant s'embarqua et vogua vers la France (1).

Mais ce n'était pas besogne faite que de dire alors : « Je m'embarque pour la France. » On

(1) Cependant que Bellilotte s'affichait en favorite. « Richement parée, avec un luxe extrême, recevant à sa table les généraux, faisant les honneurs du palais aux quelques Françaises de l'armée, on la voyait aux promenades, tantôt roulant en calèche avec Bonaparte, l'aide de camp de service trottant à la portière — son beau-fils Eugène de Beauharnais comme les autres — tantôt caracolant en habit de général, tricorne en tête, sur un cheval arabe dressé pour elle. » « Voilà notre générale », disaient les soldats. Les beaux parleurs l'appelaient GLIOPÂTRE. Pendu à une longue chaîne, au cou, le portrait miniature de Bonaparte. La liaison était publique. MASSON, *Napoléon et les femmes*, p. 61, Paris, Calmann-Lévy.

mettait bien le pied sur le vaisseau, mais ne l'en sortait-on que pour le poser sur le sol de la patrie ? C'était autre chose. Les Anglais étaient là ; nous n'avions plus

... Que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.

Aussitôt qu'on signalait une voile sur la surface marine, à l'instant vingt grappins lui sautaient dessus et l'emmenaient Dieu sait où. Le petit aviso de Fourès eut le sort commun à tout ce qui sortait des ports d'Égypte. Il fut pris. On le fouilla, on lui enleva jusqu'à sa chemise pour chercher avec plus de soin s'il ne cachait pas encore quelque missive importante, car, en examinant celles qu'il avait célées avec une *extrême adresse*, le capitaine anglais n'y trouva que des lieux communs qui même avaient été, il se le rappelait, dans une dépêche qui avait eu le bonheur de passer quelques semaines avant et dont le Directoire avait fait parade dans le *Moniteur*. Le capitaine anglais, homme du reste fort poli et *convenable*, demanda au *lieutenant-ambassadeur* où il voulait qu'on le déposât. Il allait à Mahon et de là aux îles Moluques ; ensuite il ferait un assez grand tour dans la mer Pacifique, ou bien vers le pôle — cela dépendrait des ordres qu'il trouverait à Macao — ensuite il reviendrait très probablement dans les eaux du Nil. En con-

séquence, si M. le lieutenant voulait accepter un séjour à son bord pendant cette petite tournée, lui, capitaine au service de Sa Majesté britannique, était tout à ses ordres. Le pauvre Fourès, qui crut en entendant tous ces noms qu'on lui parlait d'autant de lieux sauvages, inconnus et terribles, demanda bien timidement s'il ne lui serait pas possible de retourner à l'endroit d'où il venait. Il aimait encore mieux les serpents d'Égypte que les Chinois et les îles Moluques.

« Car, observa-t-il très judicieusement, maintenant que je ne suis plus qu'une malle vide, à quoi bon me promener loin de ma femme ? Retournons au Caire. »

Hélas ! il devait y apprendre que tous les crocodiles n'étaient pas dans le Nil.

Le capitaine anglais avait des nouvelles de l'Égypte aussi fraîches, aussi circonstanciées que s'il eût été habitant du Caire ou d'Alexandrie. Il en savait assez sur les affaires du général en chef et de Mme Fourès pour être charmé de produire un effet assez remarquable dans la comédie qui se jouait et dans laquelle le mari voyageur allait jouer un rôle qui n'avait pas été mis sur la liste et compris dans le *scenario*. En conséquence, il remit très poliment et avec une apparence de cordialité le bon lieutenant sur les terres d'Égypte et lui souhaita bonne chance. Fourès s'empressa d'abord d'aller embrasser Bellilotte. Mais Belli-

lotte n'était plus belle pour lui et il trouva son logement abandonné, désert ! Il pouvait être d'une crédulité ridicule, mais il aimait véritablement. Il était trahi et, dans ce moment, je sais de quel-
qu'un qui le vit alors qu'il était bien malheureux, et sa peine vive, simplement exprimée, faisait mal à ceux qui l'entendaient.

Le premier instant de stupeur passé, Fourès se mit à la recherche de sa femme. Cela ne lui coûta pas beaucoup de peine. Elle habitait un hôtel tout voisin de celui du général en chef. Fourès voulut la voir, fit des scènes, pleura, cria et fit si bien qu'il provoqua un divorce qui fut prononcé par le commissaire ordonnateur Sartelon. Cette mesure était suffisante pour constater tous les actes civils contractés loin de la France, mais devait être ratifiée une fois revenu en Europe. Nous verrons bientôt ce que produisit une négligence à cet égard.

Napoléon a beaucoup aimé Mme Fourès. Elle avait tout ce qui pouvait en effet l'attacher et ses qualités brillaient encore d'un éclat plus vif dans cette contrée lointaine, au milieu de femmes communes, ou qui, par leur position, se trouvaient placées dans une ligne où le général Bonaparte ne songeait seulement pas à les aller chercher. Napoléon trouvait dans Pauline une imagination ardente, active, une âme aimante, de l'esprit naturel au plus haut degré et cultivé, ce qu'il en

fallait pour savoir et n'être pas pédante. Nul apprêt, nul calcul et beaucoup d'abandon et de tendresse. A cette réunion de choses qui ne se trouvent pas toujours ensemble, Bellilotte joignant un physique capable à lui seul de captiver, devait être aimée d'un homme à qui les prétentions, l'apprêt et le calcul étaient odieux dans une femme.

Elle était folle et gaie comme une jeune fille de douze ans. Napoléon la plaisantait quelquefois sur cette gaieté, ces rires qu'il lui avait entendu faire le jour où il la rencontra sur le chemin de Boulak. Elle voyait alors plusieurs jeunes employés de la trésorerie attachés à l'armée d'Orient et Bonaparte la plaisantait en riant lui-même sur ses liaisons avec eux. Mais, s'il y avait cru, il ne l'aurait pas dit, même en plaisantant ; et, au fait, elle n'avait aucun tort.

Lorsque Napoléon quitta l'Égypte, elle le sut. Ce fut la seule personne ne partant pas avec lui pour l'Europe qui eut connaissance de cette importante démarche. Elle comprit aisément, mais non sans chagrin, qu'elle ne pouvait suivre Bonaparte dans les hasards d'une traversée périlleuse.

« Je puis être pris, lui répondit-il lorsque tout en larmes elle lui demandait de le suivre, promettant de tout braver — et elle l'aurait fait — je puis être pris par les Anglais. Tu dois toi-même prendre soin de ma gloire. Que ne diraient-ils pas en trouvant une femme à mon bord ? »

Il avait raison.

Après le départ du général Bonaparte, Kléber, qui avec sa taille de six pieds et son beau talent militaire, avait quelquefois les idées les plus petites et les plus mesquines, imagina qu'il faisait merveille en tyrannisant une femme qui avait été la maîtresse de Bonaparte et en mettant une entrave au retour de ses amis près de lui. Des Genettes, toujours bon, s'en fut chez Kléber et intervint si efficacement dans la délivraison du passeport, que Mme de Fourès l'obtint à l'instant et partit pour la France où elle trouva l'ami d'Égypte dans une position qui le lui fit encore plus aimer. Mais Napoléon venait de se raccommoder avec Joséphine. Il était profondément enfoncé dans des travaux dont le sérieux repoussait toute distraction. Son intérieur lui suffisait. Quoiqu'il n'aimât plus Joséphine, il l'avait assez aimée pour qu'elle remplaçât au moins illusoirement une affection qui lui aurait donné le bonheur. Bellilotte fut donc éloignée. Et je sais qu'il en coûta à Bonaparte. Duroc, spécialement chargé de fixer son sort, m'a parlé du combat que Napoléon fut obligé de se livrer à lui-même (1). Mais Joséphine s'était emparée de cette arme pour

(1) Pauline n'aurait pas été ingrate — on comprend le mot — pour Duroc. Napoléon éloignant Bellilote, ne la laissa jamais manquer d'argent : rappelons, entre tant d'autres sommes, celle de 60.000 fr. qu'il lui donnait, en 1811, sur la caisse des théâtres.

repousser toutes ses attaques et elle ne lui aurait laissé ni trêve, ni repos, si elle avait appris que Mme Fourès avait une maison à Paris. Napoléon, voulant surtout éviter ce qui pouvait faire éclat, fit dire à Pauline de prendre une maison hors de la ville. Toujours docile aux volontés de celui qu'elle aimait, elle loua ou acheta une petite maison à Belleville, à côté des Prés-Saint-Gervais. C'était là où elle logeait lorsque Junot me la fit remarquer un soir au spectacle. Maintenant, pour n'y plus revenir, voici la suite de cette histoire.

Fourès revint d'Égypte avec l'armée. Toujours amoureux de sa femme, il voulut la contraindre à retourner avec lui. Elle invoqua le divorce prononcé entre eux. Mais il était nul ; on avait négligé de le faire confirmer en temps voulu et maintenant il n'était plus bon que pour prouver que les époux ne pouvaient pas vivre ensemble. Le premier consul, entendant parler des débats continuels qui avaient lieu entre Bellilote et son époux prétendant, ordonna assez durement à la pauvre femme de se remarier. Il y avait alors un M. Ranchoup qui était amoureux d'elle et voulait l'épouser. Le premier consul promit, je crois, une place ou même un consulat pour terminer cette affaire. — *Mémoires de la Duchesse d'Abrantès* (1).

(1) C'est en 1800, à Belleville, qu'eut lieu le mariage Ranchoup. Le mari, d'une excellente famille auvergnate, des environs de Graponne, recevait comme présent de noces, le vice-consulat

Tentatives sur la duchesse d'Abrantès.

Parlons d'une petite histoire qui m'arrivait à la Malmaison et dont le souvenir est aujourd'hui pour moi la clef explicative de beaucoup de mystères, qui sans elle me sembleraient aussi difficiles à traduire en langage de raison que les hiéroglyphes les plus abstraits le sont à M. Champollion pour les mettre en français.

Mme Bonaparte était à Plombières. Elle y était allée seule, sans sa fille, et cette dernière était demeurée à la Malmaison pour en faire les honneurs et rendre possible notre séjour au château.

Un matin, je dormais profondément. Tout à coup je suis réveillée par un coup très violent frappé près de moi, et tout aussitôt j'aperçois le premier consul près de mon lit ! Je crus rêver et me frottai les yeux. Il se mit à rire.

de Santander, d'où, en 1810, il passait au consulat de Gothenbourg. En 1816, il y eut séparation. Les dernières années de Pauline furent douloureuses et mouvementées. Elle allait au Brésil, en compagnie de Bellard, ancien officier de la garde. Le bruit courut qu'elle se proposait de partir pour Saint-Hélène, ayant l'espoir de faire évader Napoléon ou peut-être de partager sa captivité (?). Elle n'y songeait guère, l'ingrate ! à Napoléon. Elle écrivit des romans, peignit, non sans un certain talent, si l'on en juge par ses tableaux, assez nombreux, au musée de Blois. Ayant brûlé toutes les lettres que lui avait écrites le général Bonaparte, elle mourut, en 1869, rue de la Ville-l'Évêque. Qui donc aurait alors reconnu la belle, la splendide souveraine de l'Orient, dans cette petite vieille courbée, cassée ?

« C'est bien moi, dit-il. Pourquoi cet air étonné ? »

Une minute avait suffi pour m'éveiller entièrement. Pour réponse j'étendis en souriant la main vers la fenêtre que la grande chaleur m'avait forcée de laisser ouverte. Le ciel était encore de ce bleu vif qui suit la première heure de l'aube. On voyait au vert sombre des arbres que le soleil était à peine levé. Je pris ma montre, il n'était pas cinq heures.

« Vraiment, dit-il quand je la lui montrai, il n'est que cette heure-là ? Eh bien, tant mieux, nous allons causer. »

Et prenant un fauteuil, il le plaça au pied de mon lit, s'y assit, croisa ses jambes et s'établit là comme il le faisait cinq ans avant dans la bergère de ma mère à l'Hôtel de la Tranquillité. Il tenait à la main un énorme paquet de lettres sur lesquelles on voyait en gros caractères : *Au premier consul ; à lui-même ; à lui seul en personne.* Enfin toutes les formules de secret et de sûreté pour le solliciteur étaient employées et avec succès, car le premier consul réservait *pour lui seul* les lettres qui portaient ces mots sur la suscription.

Et je puis justifier que ce même jour, lorsque je lui dis qu'une pareille besogne était faite pour le bien ennuyer et qu'il devrait s'en remettre à une personne de confiance, il me répondit :

« Plus tard, peut-être. Maintenant c'est impossible. Je dois répondre à tous. Ce n'est pas au commencement du retour de l'ordre que je puis ignorer un besoin, une réclamation. »

Ce sont ses propres paroles.

« Mais, lui dis-je en montrant du doigt une grande lettre dont l'adresse mal écrite, le cachet mal posé annonçaient que l'auteur n'était pas fort habitué au travail épistolaire, cette lettre ne contient peut-être qu'une demande qui pourrait vous être soumise par l'intermédiaire d'un secrétaire? »

Napoléon ouvrit la lettre et la lut d'un bout à l'autre ; elle avait trois grandes pages remplies d'une assez mauvaise écriture. Lorsqu'il eut fini, il me dit :

« Eh bien ! cette lettre elle-même est une preuve que je fais bien de voir par moi-même. Tenez ; lisez-la. »

Cette lettre était d'une femme dont le fils avait été tué en Égypte, à la bataille du 4. Cette malheureuse n'ayant pas de moyens d'existence et déjà veuve d'un militaire mort des suites de ses campagnes, avait écrit plus de dix lettres, à ce qu'elle disait, au ministre de la Guerre et au premier consul, « ainsi, ajoutait-elle, qu'à monsieur son secrétaire et jamais de réponse ». »

« Vous voyez donc bien qu'il est nécessaire que je voie moi-même tout ce qu'on m'écrit en me le recommandant spécialement? »

Et il se leva pour aller prendre une plume sur une table ; il fit une sorte de signe, convenu probablement entre Bourrienne et lui, sur la lettre de cette mère et veuve de soldats, et revint s'asseoir comme s'il eût été dans son cabinet. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il pensait y être en effet.

« Ah ça ! voici une attrape », dit-il en ôtant une, deux, trois, quatre enveloppes. Sur chacune étaient toujours les mots sacramentels : *Pour lui, seul, et en mains propres.*

Enfin, impatienté, il dit fort drôlement et comme si la lettre pouvait l'entendre :

« Mais c'est moi ! Et quant à mes mains — et il retournait sa jolie petite main modelée — j'espère qu'elles sont propres ? »

Il était enfin arrivé à la dernière enveloppe. Toutes celles qu'il avait enlevées sentaient l'essence de rose à n'y pas résister. J'avais attrapé une de ces enveloppes et je regardais l'écriture, qui était assez jolie, lorsque le premier consul se mit à rire. C'était toujours assez extraordinaire chez lui. Aussi, nous qui le connaissions, avions-nous la mesure assez juste de son hilarité, pour attendre une explication d'un accès aussi joyeux.

« C'est une déclaration, dit-il, après avoir jeté encore un ou deux petits éclats, non pas de guerre, mais d'amour. C'est une belle dame, qui m'aime, dit-elle, depuis le jour où elle me vit

présenter le traité de paix de Campo-Formio au Directoire. Et si je veux la voir, je n'ai qu'à donner des ordres au factionnaire de la grille du côté de Bougival, pour qu'il laisse passer une femme vêtue de blanc, qui dira : *Napoléon*. Et cela, — il regarde la date — ma foi, dès ce soir !

— Mon Dieu ! m'écriai-je, vous n'irez pas faire une pareille imprudence ? »

Il ne me répondit pas, mais me regarda fixement :

« Qu'est-ce que cela vous fait, que j'aille à la grille de Bougival ! Que peut-il m'arriver ?

— Ce que cela me fait ? Ce qu'il peut vous arriver ? Mais, général, voilà d'étranges questions. Comment ne voyez-vous pas que cette femme est une misérable gagnée peut-être par vos ennemis ? Mais le piège est lui-même trop grossier. N'importe, il peut y avoir péril ! Et vous me demandez après cela ce que peut-me faire votre imprudence ? »

Napoléon me regarda encore, puis il se mit à rire :

« Je disais cela pour plaisanter, me dit-il ; croyez-vous donc que je sois assez simple, assez bête pour mordre à un pareil appât ? Imaginez-vous que tous les jours je reçois des lettres de ce genre-là, avec des rendez-vous indiqués tantôt ici, tantôt aux Tuileries, tantôt au Luxembourg ; mais la seule réponse que je fasse à ces belles



Cl. Neurdein

BONAPARTE
PREMIER CONSUL

missives, et la seule qu'elles méritent, c'est celle-ci. »

Et, allant de nouveau vers la table, il écrivit quelques mots. C'était un renvoi au ministre de la police.

« Diable ! voilà six heures, dit-il en entendant sonner une pendule, Adieu, madame Junot. »

Et, s'approchant de son lit, il ramassa tous ses papiers, me pinça le pied à travers mes couvertures et, me souriant avec cette grâce qui éclairait sa figure, il s'en alla en chantant d'une voix fausse et criarde, malgré le bel accent sonore qu'elle avait en parlant :

Non, non, *z'il est impossible*

D'avoir un plus aimable enfant.

Un plus aimable ? Ah ! si vraiment, etc.

C'était son air favori. Il paraît que Mme Dugazon avait fait impression sur lui dans le rôle de Camille, car c'était l'unique chanson qu'il répétait. Mais une chose particulière, c'est que, à dater du premier jour où il a chanté cet air, il a dit *z'il est impossible*. Junot, qui le lui a entendu dire à Toulon, n'a jamais pu parvenir à lui en faire perdre l'habitude. Il ne chantait au reste cet air que lorsqu'il était de fort bonne humeur.

Je me levai sans penser autrement à cette visite du premier consul. Je ne pensai pas d'avantage, ainsi que lui, à cette foule d'enveloppes

laissées par terre dans ma chambre, et ma femme de chambre n'y songea pas plus que nous deux. La journée se passa comme toutes les autres, à l'exception d'une occupation qui m'amusait assez, c'était l'étude d'un rôle. Je crois que c'était celui de Mme Derval dans les *Rivaux d'eux-mêmes*. Le soir, vers neuf heures, le premier consul s'approcha de moi et me dit très bas :

« Je vais à la grille de Bougival.

« Je n'en crois pas un mot, lui répondis-je sur le même ton. Vous savez trop bien que vous feriez trop de mal à la France s'il vous arrivait de succomber. Si vous dites encore une semblable parole, je le dis à Mme Hortense ou à Junot.

— Vous êtes une petite folle, dit-il en me pinçant l'oreille. »

Puis me menaçant du doigt :

« Si vous vous avisiez de dire *un mot* seulement de ce que je vous ai laissé voir, je serais non seulement mécontent, mais vous me feriez de la peine. »

Il me regarda. La dernière considération suffisait, en général.

« La tête de la mère, la tête de la mère absolument ! »

Je ne répondis pas. Il attendit quelques minutes. Voyant que je continuais à garder le silence, il se leva et passa dans le billard.

Le lendemain matin, je fus encore réveillée par

le même coup, à la porte de ma femme de chambre, et le premier consul entra, comme la veille, avec un paquet de lettres et de journaux à la main. Il ne me demanda pas pardon, comme la veille, de m'avoir éveillée trois heures trop tôt, mais il me dit :

« Pourquoi dormez-vous la fenêtre ouverte ? C'est mortel pour les femmes qui ont, comme vous, des dents comme des perles. Il ne faut pas vous exposer à perdre vos dents. Elles sont comme celles de votre mère, de vraies petites perles.

Et il se mit à lire les journaux et à faire des marques à plusieurs lignes avec son ongle. Il levait quelquefois les épaules et marmottait un ou deux mots que je n'entendais pas. Il dit ce jour-là une parole sur quelqu'un que je dois rapporter dans toute sa vérité, car je suis sûre que dans cet instant la vérité le portait seule à la dire.

Il tenait un journal. Je ne me rappelle plus lequel, mais je crois être sûre cependant que c'était une gazette étrangère, écrite en français. Je ne sais s'il y en avait, à cette époque, mais j'en suis presque certaine. Il était question, autant que je pus en juger par une question qu'il me fit, du prince de Wurtemberg. Ce jeune prince avait été trouvé à Paris, presque déguisé, avec une demoiselle bien née qu'il avait non pas enlevée, mais séduite. Il paraît que le duc n'était pas

d'humeur facile, et Mlle Abel n'obtint pas la réparation *unique* qui puisse être offerte à une jeune fille crédule. Junot avait été mêlé dans cette affaire pour faire trouver les jeunes gens. Je savais tout cela confusément, mais, n'y attachant aucune importance, parce que je n'y mettais aucun intérêt, je ne savais que ce qu'on en disait partout, et ce qu'on en disait n'était pas à la louange du jeune prince. Il paraît que ses compatriotes n'en jugeaient pas plus favorablement, car l'article était sanglant :

« Avez-vous vu cette jeune fille ? me demanda le premier consul ».

Je répondis négativement.

« Ah ! oui. Je me rappelle que, lorsque je parlais à Junot de la prendre chez vous pour en avoir soin, il fit un saut de dix pieds en l'air... Et le jeune duc ? »

Je ne l'avais pas non plus rencontré, ou bien, si je l'avais vu à l'un des dîners du quintidi, comme en effet cela devait être, je n'y avais pas fait attention. J'ignorais quelle figure il avait.

« C'est un de ces jeunes fous qui se croient tout permis, *parce qu'ils sont princes*, dit le premier consul. Au surplus, il a mal agi dans cette circonstance et le père de la jeune fille, ayant un nom connu dans la diplomatie, aurait dû mettre plus d'insistance dans la réparation. »

Et frappant le journal du dos de la main :

« Voilà un homme qui n'attirera jamais la parole du blâme sur lui, c'est le prince Charles. Cet homme a une âme des temps héroïques, un cœur de l'âge d'or. C'est un homme vertueux. » Cette parole renferme tout, lorsqu'elle est dite sur un prince.

Il est à remarquer que bien certainement, à cette époque, Napoléon avait déjà des idées d'ambition souveraine. Du moins, je le crois. Mais je crois aussi que les éclairs qui jaillissaient encore par intervalles de son âme pour éclairer une pensée républicaine, étaient véritables. C'était un feu qui s'éteignait et qui bien certainement aurait toujours brûlé si les corps de l'État avaient eux-mêmes défendu la liberté de la république.

Après avoir encore parcouru quelques journaux et quelques lettres le premier consul me pinça encore le pied à travers ma couverture, me dit bonjour et descendit dans son cabinet en marmottant quelques fausses notes.

J'appelai ma femme de chambre. C'était une femme que j'avais depuis peu de temps à mon service. Je lui dis, sans aucune explication, que je défendais d'ouvrir lorsqu'on frapperait d'aussi bonne heure chez moi.

« Mais, Madame, si c'est le premier consul ? »

« Je ne veux pas être réveillée d'aussi grand matin par le premier consul plus que par tout autre. Faites ce que je vous dis. »

La journée fut encore semblable à toutes autres. Seulement, le soir, on fit une promenade en calèche et l'on fut du côté du Butard. En passant près de l'endroit qui avait tant effrayé Mme Bonaparte, le premier consul loua beaucoup mon courage.

« Mais il me semble que je fus assez poltronne pour descendre, dis-je tout franchement.

« Mais c'était une précaution pour votre état, et cette précaution n'en est que mieux à vous. Néanmoins, j'ai vu que vous n'aviez pas peur. »

Il n'est peut-être pas arrivé à Napoléon de faire un compliment aussi long, deux fois dans la vie. Je fut tellement surprise que je ne pus répondre. Mes oreilles n'étaient pas les seules ouvertes et occupées à entendre, l'étonnement ne fut pas pour moi seule.

« Je veux vous donner à déjeuner ici après-demain, dit le premier consul, lorsque nous fûmes au pavillon du Butard. Nous chasserons un peu avant et après. Cela me fera du bien et nous amusera tous. Après-demain mardi, je vous donne rendez-vous ici à dix heures. »

On se promena encore quelque temps, puis on rentra au château. Le premier consul, après avoir fait deux ou trois tours dans le salon s'en fut travailler et nous ne le vîmes plus de la soirée.

Je me couchai sans pouvoir m'endormir. J'avais ma montre près de moi. Je suivais le mouvement

de l'aiguille. Lorsqu'elle marqua six heures, j'entendis les pas du premier consul dans le corridor. Il s'arrêta à la porte et frappa, mais un coup beaucoup moins fort que les jours précédents. Il attendit un moment, puis frappa une autre fois. Ma femme de chambre s'éveilla alors probablement et j'entendis qu'elle lui disait que j'avais pris la clef. Il ne répondit rien et s'en alla.

Lorsque le bruit de ses pas se perdit dans l'escalier qui menait à son cabinet, je respirai comme si le plus lourd des fardeaux avait été enlevé de ma poitrine, puis je me mis à pleurer encore. Je regardais le premier consul comme mon frère, et même, le sentiment que j'avais pour lui ayant toujours été appuyé sur une profonde admiration, je le voyais plutôt comme un père. Il était le protecteur de mon mari, son appui, Junot lui-même le considérait comme sa plus chère affection. De quel œil verrait-il cette sorte de méfiance grossière que je lui témoignais, en le privant d'un moment de distraction qu'il se donnait en venant causer avec une enfant qu'il avait presque vue naître ? Oui, mais les autres ne verront pas la chose aussi innocemment, me dis-je. J'ai déjà surpris des regards malveillants et d'autres *trop bienveillants* — car, à cet égard, la corruption habite surtout auprès du pouvoir — et j'étais bien déterminée à ne pas les mériter.

Je me rendormis, après avoir dit à ma femme

de chambre de fermer la porte qui donnait chez elle. J'avais presque pris mon parti et j'étais plus tranquille. Je dormais donc profondément lorsque ma porte s'ouvrit avec assez de force et je vis le premier consul.

« Craignez-vous donc que l'on vous assassine ? » me dit-il avec une aigreur assez forte pour m'ôter toute crainte.

Car aussitôt que l'on veut me passer le mors, je deviens rétive et il put juger à ma physionomie, que j'étais plus fâchée que repentante.

Je lui dis que étant levée de grand matin, j'avais été dans la chambre de ma femme de chambre et que, voulant désormais qu'on entrât par ma chambre, j'avais ôté la clef de la sienne. Napoléon fixa sur moi ses yeux de faucon et d'aigle tout ensemble et ne me répondit pas. J'eus le tort de ne pas lui dire à l'instant même ce que j'avais résolu, mais j'eus une sotte timidité et je m'en suis bien repentie.

« C'est demain notre chasse au Butard, me dit le premier consul. Vous ne l'avez pas oublié depuis hier soir, n'est-ce pas ? Nous partirons de bonne heure et, pour que vous soyez prête, je viendrai moi-même vous éveiller. Et, comme vous n'êtes pas ici au milieu d'une horde de Tartares, ne vous barriquez pas comme vous l'avez fait. Au reste, vous voyez que votre précaution contre un vieil ami ne l'a pas empêché d'arriver jusqu'à vous. Adieu. »

Et il s'en alla, mais cette fois sans chanter.

Je regardai ma montre. Elle marquait neuf heures. Je fus désolée. Cette heure était celle où toutes les femmes de chambre allaient et venaient dans la maison pour le service de leurs maîtresses et il était impossible que l'une d'elles au moins ne l'eût pas vue entrer ou sortir, et c'en était assez pour que tout le château en fût informé.

« Mais comment est-il donc entré ? » me demandais-je.

J'appelai Mlle Caroline et lui demandai pourquoi elle n'avait pas suivi mes ordres. Elle me dit que le premier consul avait ouvert avec un passe-partout et qu'elle n'avait pas osé l'empêcher d'entrer dans ma chambre.

Ce même jour dont je viens de parler, ce lundi, veille d'une chasse au Butard, Junot vint à la Malmaison, il me fut impossible de trouver un autre expédient que celui de faire rester Junot près de moi. Aussitôt que je lui en dis le premier mot, il se récria comme si j'avais reparlé de m'en aller avec lui. Mais ici j'avais bien plus de marge pour étendre mon texte et, malgré sa résistance, ce fut en souriant qu'il me dit :

« Heureusement que je ne crains plus les arrêts. Mais tu me feras gronder. »

Et il resta.

La demie de cinq heures venait de sonner lorsque j'entendis le bruit des pas du premier

consul retentir au bout de notre long corridor. Le cœur me battit violemment. J'aurais donné ma vie pour que Junot fût à Paris. J'aurais voulu le rendre invisible, le cacher, mais il n'était plus temps.

Et, reposant ma tête sur mon oreiller, j'attendis l'événement.

La porte s'ouvrit avec bruit.

« Comment ! Encore endormie, madame Junot ! un jour de chasse ! Je vous disais bien que... »

Tout en parlant, le premier consul avait fait le tour nécessaire pour arriver en face du lit, il avait soulevé le rideau et demeurait immobile à la vue de cette figure tant connue, de ce visage de l'ami le plus fidèle, le plus dévoué !

Je suis presque sûre qu'il crut d'abord que c'était une vision.

De son côté, Junot, à peine éveillé, appuyé sur un de ses coudes, regardait le premier consul avec un air étonné qui aurait égayé un tiers dans ce moment singulier. Cette figure fortement colorée, avec un turban rouge et brun qui lui entourait la tête, l'expression animée de cette physionomie mobile, tout donnait à cette scène un caractère oriental. Mais dans le regard de Junot il n'y avait nulle colère.

« Eh ! mon Dieu, mon général, que venez-vous donc faire chez nos femmes à cette heure-ci ? »

Et ces paroles furent dites par lui avec un ton de bonne humeur.

« Je venais réveiller Mme Junot pour la chasse, répondit le premier consul sur le même ton, mais après m'avoir lancé un long regard dont le prolongement est encore présent à ma pensée, malgré les trente années qui me séparent de ce moment. Mais je vois qu'elle a un réveil-matin beaucoup *plus matinal* encore que moi. Je pourrais gronder, car enfin, monsieur Junot, vous êtes ici en contrebande.

— Mon général, répondit Junot, si jamais faute fut digne de pardon, c'est bien la mienne. Si vous aviez vu cette petite sirène-là, hier soir, employer toute sa magie pendant plus d'une heure pour me séduire, je crois que vous me pardonneriez. »

Le premier consul sourit, mais il était évident que son sourire était forcé.

« Aussi je t'absous, et entièrement. C'est Mme Junot qui sera punie. »

Et il se mit à rire de ce rire qui *ne rit pas*.

« Pour te prouver que je ne suis pas fâché, je te permets de venir à la chasse avec nous. Es-tu à cheval ?

— Non, mon général, je suis venu en voiture.

— Eh bien, Jardin te donnera un cheval, et je te permets de me gronder tout à ton aise (1). Adieu, madame Junot. Allons, levez-vous et soyez diligente. »

Et il sortit.

(1) Parce qu'il ne savait pas chasser.

« Ma foi, dit Junot en sautant de son lit, *voilà, je vous l'avoue, un bien excellent homme!* Quelle bonté!... au lieu de me gronder, au lieu de me renvoyer comme un vilain faire mon devoir à Paris. Ma Laure, conviens que c'est vraiment un être non seulement étonnant, mais hors du cercle de l'humaine nature. »

Lorsque tout le monde fut prêt et réuni sur le pont de pierre du jardin, on amena plusieurs calèches et des chevaux de main. Une petite calèche à la Daumont s'avança, le premier consul s'y plaça et me faisant signe de la main :

« Madame Junot, voulez-vous m'honorer de votre compagnie ? »

Il y avait dans le sourire qui accompagnait ces mots fort simples, une expression qui ne me plaisait pas. Je montai sans répondre. Vigogne referma la portière, et la petite et légère voiture, prenant à droite, suivit une allée qui menait à l'une des grilles du parc. Je savais que le premier consul ne resterait en voiture que pendant le trajet du château au rendez-vous, car alors il devait monter à cheval, mais ce temps me paraissait bien long et pour beaucoup j'aurais voulu être hors de là.

Lorsque nous fûmes à quelque distance du château, le premier consul, qui jusqu'alors avait regardé les personnes à cheval qui passaient près de nous en rejoignant la tête de la troupe, se tourna de mon côté et, se croisant les bras, il me dit :

« Vous vous croyez beaucoup d'esprit ? »

Je ne répondis rien. Il répéta :

« Vous vous croyez beaucoup d'esprit, n'est-ce pas ? »

Je répondis — car le ton devenait positivement interrogatif — mais avec fermeté, quoique avec mesure. Avec un tel homme j'étais perdue, si je me laissais intimider en ayant raison.

« Je ne me crois pas un esprit au-dessus de la portée ordinaire, mais je pense que je ne suis pas une imbécile.

— Une imbécile, non, mais une sotte. »

Je gardai le silence,

« Pouvez-vous m'expliquer pour quelle raison vous avez fait rester votre mari ?

— L'explication sera claire et concise, général. J'aime Junot. Nous sommes mariés et j'ai pensé qu'il n'y avait nul scandale à ce qu'un mari demeurât près de sa femme.

— Vous saviez que je l'avais défendu et vous savez aussi que mes ordres doivent être exécutés.

— Ils ne me regardent pas. Lorsque les consuls auront signifié leurs volontés pour le degré d'intimité qui doit régner entre deux personnes mariées ensemble, et le nombre de jours et d'heures qu'elles doivent accorder à leurs entrevues, alors je verrai à m'y soumettre. Jusque-là, général, mon bon plaisir, je vous l'avoue, sera ma seule loi. »

Ici je devenais impolie, mais j'étais en colère.

Probablement que cette manière d'être de ma part lui donna de l'humeur aussi, car il reprit avec aigreur et une sorte d'ironie :

« Vous n'avez pas eu d'autre raison que votre *amour* pour votre mari en le faisant rester ? »

— Non, mon général.

— Vous en avez menti.

— Général !

— Oui, vous en avez menti, reprit-il avec une voix altérée. J'ai deviné la raison qui a provoqué cette démarche. Vous avez eu de moi une méfiance... que vous ne devez pas avoir. Ah ! vous ne me répondez pas, dit-il d'un air triomphant.

— Et si j'avais eu en cela un autre motif que la méfiance dont vous parlez, général, si je m'étais aperçue que vos visites à une telle heure dans la chambre d'une jeune femme de mon âge pourraient me compromettre étrangement aux yeux des personnes qui habitent cette maison avec moi, et que j'eusse pris ce moyen pour les faire cesser ? »

Je n'oublierai jamais l'expression de la physionomie de Napoléon dans ce moment. Il y eut une rapide succession de sentiments dont aucun n'était mauvais.

« Si cela était vrai, dit-il enfin, pourquoi ne pas m'avoir parlé à moi-même de ce qui vous troublait. Ne vous ai-je pas montré assez d'amitié, méchante enfant, depuis huit jours, pour avoir confiance en moi ? »

— Voilà mon tort peut-être. J'aurais dû songer que vous m'avez connue enfant, général, que mes parents vous aimaient, que vous étiez vous-même tendrement attaché à ma mère — il regarda de l'autre côté de la route — et que surtout et avant tout il y avait une raison, la plus forte de toutes, qui devait me donner l'assurance de vous dire ce que je pensais de ces visites matinales dès le deuxième ou troisième jour, c'est que je suis la femme de Junot, de l'homme qui vous aime le mieux et le plus en ce monde.

— Qui vous parle d'affliger Junot ? Pourquoi ne m'avoir pas parlé à moi ?

— Et le moyen de le faire ! Lorsque hier matin vous employiez un moyen qui serait appelé indigne, pour entrer chez moi, après que ma manière d'agir a dû vous montrer, général, que les visites du matin que vous aviez la bonté de me faire étaient jugées par moi ce qu'elles sont en effet, c'est-à-dire compromettantes ? Vous êtes entré une seule minute, et certes avec un air d'humeur qui n'appelait pas la confiance. J'ai dû alors ne recourir qu'à moi-même. Peut-être ai-je eu tort dans le moyen.

— N'y a-t-il pas de conseil de votre mère, dans tout cela ?

— De ma mère, général ? Comment ma mère pourrait-elle me diriger ? Ma pauvre mère ! il y a un mois que je ne l'ai vue.

— Vous pouvez vous écrire. »

Et le regard de Napoléon m'entourait de son interrogation.

« Mon général, je n'ai point écrit à ma mère que je n'étais point en sûreté sous votre toit. Je lui aurais fait trop de peine.

— Madame Junot, vous me connaissez depuis assez longtemps pour savoir que vous n'obtiendrez pas la continuation de mon amitié en parlant comme vous le faites. Il ne manquerait plus à votre manière d'agir en tout ceci que vous eussiez été dire à Junot ce que vous avez si heureusement imaginé. »

Et ce même regard investigateur m'enveloppait de nouveau.

« Je ne réponds pas à cette interpellation, général, répondis-je avec une humeur que je ne dissimulai plus. Si vous ne m'accordez ni de bon sens, ni d'esprit, accordez-moi du moins assez de cœur pour ne pas blesser celui que je connais, et que vous connaissez aussi.

— Encore ! »

Et il frappa le bord de la calèche avec son poing fermé.

« Encore !... Taisez-vous !

— Non, général, je ne me tairai pas. Je continuerai ce que je veux avoir l'honneur de vous dire. Je vous supplie de croire que ma mère, ni mon mari, ni même un de mes amis, n'ont été instruits de ce qui s'est passé depuis huit jours. Je dois vous

ajouter que ne vous supposant aucune mauvaise intention, il y aurait eu inconséquence à moi à me plaindre d'une marque d'amitié, parce qu'elle pouvait me compromettre. Mais j'ai jugé à propos de la faire cesser, quelque prix que je dusse y mettre. Et voilà où ma jeunesse sans conseils m'a sans doute fait errer, puisque je vous ai déplu. J'en suis peinée. Mais voilà tout ce que je puis dire. »

Nous allions arriver. On entendait déjà les chiens, les cors, tout le bruit de la chasse. Le premier consul prit une physionomie moins sombre que celle qu'il avait pendant mon long discours.

« Et vous me donnez votre parole d'honneur que Junot ne sait rien de toute cette sottise ? »

— Grand Dieu ! général, comment une pareille idée peut-elle se présenter à vous, connaissant Junot comme vous le connaissez ! Mais c'est un Othello pour la violence des passions, un Africain pour la chaleur du sang ; sa faible raison française n'aurait pas eu la force de juger sainement de tout ceci, et... »

Je m'arrêtai.

« Eh bien ! après ?... Allons ! n'ayez pas de réticences en parlant. Rien n'est plus sot. »

— Eh bien, général, si j'avais dit à Junot tout ce qui s'est passé depuis huit jours, ni lui ni moi nous ne serions ici ce matin ! Junot vous est assez connu pour cela, n'est-ce pas ? »

Napoléon ne répondit rien à son tour et fit jouer

ses doigts sur le bord de la calèche. Enfin, se tournant vers moi :

« Vous ne voulez donc pas croire que je ne vous voulais aucun mal ? »

— Moi, général ! Je suis au contraire si convaincue que vous n'aviez aucune mauvaise intention que je puis vous assurer que mon attachement pour vous, attachement qui date de l'enfance, ainsi que l'admiration que vous inspirez et que je sens plus qu'une autre, n'en éprouveront nulle atteinte. Et voilà une main pour gage de mes paroles. »

Je ne puis rendre, non, je ne puis *expliquer* ni *exprimer* son mouvement de front, son regard et son demi-sourire, secouant négativement et doucement la tête, en refusant ma main. Je fus blessée de ce refus.

« Ainsi, lui dis-je, nous sommes brouillés, parce qu'il vous a convenu de faire une chose dans laquelle, au fait, tous les torts sont de votre côté, et vous allez *laisser croître la barbe* et mettre le *stylet au côté* (1) parce que vous m'avez fait de la peine ! »

Il demeura une minute les yeux attachés sur la route, puis, se tournant tout à coup vers moi, il me tendit sa petite main après l'avoir dégantée :

(1) On sait qu'en Corse, la personne offensée, ou qui croit l'être, se met ainsi en état de vendetta, aussitôt que l'injure a été commise.

« Croyez bien que j'ai de l'amitié pour vous, madame Junot. Il aurait tenu à vous qu'elle fût plus solide encore. Mais l'éducation première ne change pas. Elle inculque les sentiments et ceux qui vous ont été inspirés pour moi sont d'une méchante nature. Vous ne m'aimez pas, et je suis sûr...

— Je prends la liberté de vous interrompre, général, pour vous supplier de ne jamais parler ainsi. Vous m'affligez et d'autant plus que c'est faux de raisonnement, de conséquences et de tout enfin. Dites-moi que vous ne le pensez pas, il me serait trop pénible de vous quitter ainsi. »

Le premier consul regardait alors les couples de chiens que menaient les piqueurs ; il se retourna si brusquement que la calèche fit un mouvement sur le côté et il s'écria :

« Vous partez !

— Au retour de la chasse, général, j'ai déterminé Junot à m'emmener, et voici qui vous prouvera que, même sans aucun des incidents qui vous ont occupé tous ces jours-ci — je dis cela en souriant — je n'en serais pas moins partie ce matin pour aller auprès de ma mère.

— Et quand reviendrez-vous ? me demanda-t-il avec un air assez moqueur pour donner de l'humeur à quelqu'un mieux disposé que moi. Aussi je répondis avec aigreur :

— Lorsque je serai nécessaire pour mon rôle,

général. Mais vous pouvez disposer de mon appartement. Je ne l'occuperai plus à l'avenir. Je vous en *donne ici l'assurance*.

— Comme vous le voudrez. Au surplus, vous faites bien de vous en aller ce matin. Après toute cette sottise affaire, vous et moi nous n'aurions pas grand plaisir à nous voir maintenant. Vous avez raison... Jardin ! mon cheval. »

Et, ouvrant lui-même la portière de la calèche, il sauta à terre, monta sur son cheval et partit au galop.

Lorsqu'on revint au château, je dis à Mme Louis que la santé de ma mère me demandait impérieusement à Paris et que j'allais repartir avec Junot. L'excellente femme me comprit et je crois même qu'elle me comprit tout à fait. Elle voulut me retenir à dîner, mais Junot était absent de la veille et il avait besoin de se retrouver chez lui. Nous refusâmes donc et revînmes à Paris, où nous dînâmes chez ma mère.

Je retournai à la Malmaison quelque temps après pour le retour de Mme Bonaparte. Elle revint de Plombières où elle avait été passer ce qu'on appelle *une saison d'eaux*, c'est-à-dire six semaines. Je retrouvai le premier consul fort bien pour moi, mais je pus facilement m'apercevoir qu'il avait toujours cette pensée à la fois injurieuse et bizarre, que j'avais été dirigée dans tout ce qui s'était passé entre nous dans la semaine qui avait précédé mon

départ. J'en fus peinée. Mais, ne connaissant aucun moyen humain de détruire cette prévention, je laissai le temps (1) en faire l'ouvrage et n'en changeai pas davantage le plan de conduite que je m'étais tracé.

Une nuit d'amour à Bastia.

Napoléon est en Corse. Une émeute éclate à Bastia. Gravement atteint d'un coup de pierre, il tombe, sanglant, évanoui. Une jeune fille — elle s'appelle aussi Thérésia — accourt, le fait revenir à soi, lave, panse sa blessure, lui prodiguant les soins les plus minutieux, les plus doux. Napoléon, qui veut la remercier à sa manière, raconte ainsi cette aventure dans une *Lettre à mon ami resté en France*.

«... Ma plaie qui, d'abord, paraissait grave, n'avait rien de mortel, le coup ayant glissé de côté ; si bien qu'en quelques jours j'étais guéri,

(1) A cette époque, je sais très positivement que des rapports et des rapports faux envenimaient toutes les paroles de ma mère redites dans un sens différent et tout dénaturé au premier consul. Je suis presque sûre que cette histoire est venue à la connaissance de ceux qui devaient nécessairement en faire un usage pernicieux pour elle et pour moi. Le premier consul a gardé longtemps une sorte de rancune qu'il n'aurait pas ressentie bien certainement si elle n'avait pas été non seulement éveillée, mais entretenue avec soin. (Note de la duchesse d'Abrantès, dans ses *Mémoires*, d'où cette aventure est extraite.)

puis très en état de témoigner ma reconnaissance à ma charmante libératrice. Mais elle sembla ne pas comprendre mes désirs. Vainement, je la pressais à ce sujet ; elle restait inaccessible à toutes mes instances. « Je sais, me dit-elle, que vous ayant pris dans mes bras, vous pouvez vous imaginer avoir plus de droits sur moi que sur une autre ; mais, soyez généreux. Je dois bientôt épouser un jeune négociant de Livourne auquel j'ai promis ma foi. Voudriez-vous lui ravir la plus belle dot que je lui puisse porter : celle de l'honneur. J'aurais risqué ma vie pour vous sauver, vous m'ôteriez la vie si vous exigiez de moi ce que vous demandez ! » Disant ces mots, elle me serra la main, m'embrassa, me demanda mon amitié, me faisant promettre de n'en jamais vouloir davantage. Eh bien ! le croirais-tu, mon ami, je promettais et cette petite fille m'a rendu si bête, qu'elle portera, je crois, son cher trésor intact au négociant de Livourne ! Je suis encore chez elle pour quelques jours. Son père est un très brave homme, fort aristocrate, mais fort obligeant !

Napoléon ne se repentira pas longtemps d'avoir été si « naïf ». Plus que jamais il veut Thérésia, dont la conquête n'est pas facile. Il y parvient, une cousine de Thérésia — elles couchaient ensemble — ayant été sa complice. Il va prendre, alors, dans le lit, la place de cette cousine.

... A la hâte je me déshabillai et me glissai le long de Thérésia, sans la réveiller. J'étais tout en feu. Mais je n'osai troubler son sommeil par une entreprise subite qui eût excité son effroi. Je me contentai de couler doucement ma main sur sa chair fine et n'avancer qu'avec assez de discrétion pour n'obtenir qu'un réveil paisible. Ma prévoyante tactique réussissait merveilleusement. Thérésia, s'éveillant, crut parler à sa cousine : « Vous voilà donc rentrée ? Je dormais, je ne vous ai pas sentie vous coucher. » En même temps, elle avançait sa main vers moi : mais rencontrant quelque chose qu'elle n'avait pas l'habitude de trouver, elle la retira subitement. Je profite aussitôt de sa surprise pour me faire reconnaître : « Pardonnez, adorable Thérésia, l'excès d'une ardeur que rien ne peut éteindre. Vos charmes sont les premiers coupables : ils ont allumé les feux qui me consomment. » Alors, je la pressai dans mes bras, je couvrai sa bouche de baisers : elle ne pouvait ni parler ni se soustraire à mes chaudes caresses. Son sein palpitait vivement sous ma poitrine, sa main faisait de vains efforts pour me repousser, mais une force supérieure triomphait de sa résistance. J'étais moi-même haletant ; je ne connaissais plus que le désir irrésistible d'achever ma conquête. Je tremblai qu'un incident imprévu ne me la ravit. Mais je fus aussi heureux que je le pouvais exiger. Thérésia vaincue n'eut même pas la

force d'adresser un reproche à son vainqueur. Elle resta longtemps interdite, muette. Les soupirs multipliés, les soulèvements répétés de ses seins me prouvèrent qu'elle était profondément émue. Je réitérai mes caresses, je la couvris de nouveaux baisers : elle fut quelque temps sans parler. Enfin d'une voix languissante : « Napoléon, que vous ai-je fait pour que vous me traitiez ainsi ? Quelle inique supercherie ? Quoi ! ma cousine n'a pas rougi de s'y prêter. Je n'ai plus rien à conserver ni à perdre. Vous m'avez tout ravi ! Continuez, si vous voulez, d'égorger votre victime, mais songez que vous et ma cousine, vous me serez éternellement odieux ! » Puis, elle pleura. — Mon ami, crois-tu que je fus attendri ! Je me serais jeté, prosterné au pied de son lit, devant elle, pour implorer mon pardon, si la porte de la chambre ne se fut ouverte. Je ne saurai te peindre l'effroi de Thérèsia, s'enfonçant sous ses draps pour s'y cacher et se serrant contre moi. C'était la petite cousine. Elle s'était tenue dans la pièce à côté pour tout entendre. S'apercevant que le drame prenait une tournure mauvaise, elle accourut pour soutenir mon courage et aussi constater, joyeuse, la défaite de sa pauvre amie. Elle entra en éclatant de rire. « Avoue, ma belle dormeuse, dit-elle, que je te procure un agréable réveil. Tu pleures ? Quel enfantillage ! Tu vois bien qu'on n'en meurt pas. Tiens ! Je veux te montrer comment cela se passe. »

Disant cela, elle se déshabille en un clin d'œil et saute lestement sur le lit, m'enlace, colle sa bouche sur ma bouche, sa poitrine sur ma poitrine, presse de son corps toutes les parties de mon corps, m'échauffe, m'embrasse et, me sentant prêt au combat, se renverse, m'attire à elle, me serre dans d'amoureuses étreintes, me dévore de caresses et répond à mon délire par un délire pareil. En ce moment Thérésia voulut s'échapper ; mais la cousine ne lui en laissait pas le temps ! Prompte, elle se détache de mes bras, court à elle, s'efforce de la ramener en lui jurant qu'elle ne la laissera point sortir avant de s'être assurée, par ses propres yeux, qu'elle a profité de la leçon. « Cessez de m'associer à vos infamies, lui cria Thérésia, je dévoilerai vos turpitudes ? Cessez de me retenir, sinon le désespoir m'inspirera quelque résolution funeste, pour vous et pour moi ! » Puis, elle me faisait aussi de violents reproches, tandis que nous sortions, la cousine et moi !

Lettre à un ami.

Angélique.

Depuis que Bonaparte était parvenu jusqu'aux honneurs, je le voyais moins mais il nous arrivait,

cependant, de nous réunir quelquefois et de faire ensemble une partie de plaisir. Il venait de se donner une maîtresse fort jolie, avec laquelle, de temps en temps, il nous faisait souper. Il paraissait l'aimer beaucoup ; c'est-à-dire autant qu'il le pouvait avec un cœur sec et pétrifié d'égoïsme. Il lui avait sévèrement défendu de parler politique, d'argent et de s'ériger en protectrice. D'abord ses ordres avaient été respectés, puis, tout doucement, la petite s'était enhardie. Une nuit qu'il paraissait plus ardent qu'à l'ordinaire, elle lui demandait protection pour une fourniture à laquelle il avait été promis de l'intéresser. Aussitôt Bonaparte devient furieux. « Malheureuse ! As-tu donc oublié ce que je t'ai dit ! Fuis ou meurs ! » Aussitôt il se lève, se précipite sur son épée et peut-être l'en eût-il transpercée si cette pauvre femme, terrorisée, ne s'était enfuie rapidement, presque nue. Bonaparte lui jette ses vêtements par la porte. Angélique, ainsi se nommait-elle, fut saisie d'un tel effroi qu'elle s'évanouissait et restait étendue quelque temps, sans connaissance, sur les marches de l'escalier. Enfin, sortie de son évanouissement, elle s'habillait, autant qu'elle en eut la force, et attendit pour sortir que le jour arrivât. Il était environ sept heures, lorsque je la voyais entrer dans ma chambre. Les larmes inondaient sa figure : elle pouvait à peine parler. Les cheveux en désordre, ses jupes mal ajustées m'indiquaient

qu'il s'était passé quelque chose de violent. J'étais encore au lit et la triste Angélique mourait de froid. Je l'engage à venir près de moi, ce qu'elle fit plus volontiers que je ne m'y serais attendu. Me racontant cette nuit terrible elle me priait de parler à Bonaparte et d'obtenir son pardon. Je n'ignorais point que c'était absolument essayer l'impossible : alors, je ne lui dissimulai pas qu'il valait mieux ne pas chercher à le revoir. Elle me parut d'abord affligée ; moins par amour que parce que, surtout, ses finances étaient en assez fâcheux état. Sur ce point je lui promettais assistance et secours ; puis, sentant qu'elle s'était réchauffée, je voulus lui faire oublier dans les plaisirs d'une heureuse matinée, les désagréments d'une mauvaise nuit. D'abord, elle opposait quelques manières ; mais elle s'était mise si facilement à ma disposition que je vainquis bientôt ses premières résistances. Elle avait une gorge charmante, des yeux d'une voluptueuse expression. Sa taille était exquise, sa peau fine, sa chair fraîche et ferme, ses mouvements sensuels. Deux heures de plaisirs les plus vifs et les plus variés, l'attachaient plus fortement à moi qu'à Bonaparte. Mais je désirai que son infidèle ne l'oubliât pas absolument. Il avait, jusqu'alors, fait peu de choses pour Angélique : il me semblait donc juste, qu'en la quittant, il acquittât des dettes en plus grande partie contractées pour lui plaire.

J'allai donc, le jour même, trouver Bonaparte : il était calme et d'un beau sang-froid. Dès que j'eus prononcé ce nom : Angélique : « Je l'ai chassée, s'écria-t-il, qu'elle ne revienne plus chez moi ! Je prends une femme pour mes plaisirs ; j'en change comme je change de logement, lorsque celui que j'habite me déplaît. Tu sais à quelles conditions je l'avais prise. Elle y manquait, tant pis pour elle. Jamais les femmes ne m'auront à leur merci. Jamais je ne leur permettrai d'autre rôle que celui de m'amuser ! D'ailleurs, ma position m'empêche de me compromettre avec ces quêteurs d'affaires assiégeant tous ceux qui peuvent avoir quelque influence. Dis à Angélique de se pourvoir ailleurs. — C'est facile à dire, répliquai-je, mais Angélique a beaucoup de dettes ; tu l'as traitée fort économiquement ; ne juges-tu pas à propos d'adoucir par quelques libéralités l'amertume de son renvoi. Ton portefeuille est garni d'assignats, quelques feuilles de papiers en moins ne te gêneront nullement — Eh bien soit ! Quatre-vingt mille francs et n'en parlons plus. » Il me remettait cette somme en assignats qui étaient, à cette époque, tombés en un effrayant discrédit. Mais Angélique, s'en accommodant fort bien, continua, dès lors, à venir me voir, pour m'offrir les preuves les plus marquantes de sa reconnaissance et de son amour.

Bonaparte et sa famille.

Eulalie.

Comment Napoléon contractait-il sa maladie de peau ? Par le contact avec une cuisinière vénitienne qu'il avait eu l'occasion de connaître, — connaître dans le sens biblique du mot, — au *château de la Favorite*, près de Mantoue. Naturellement elle est ravissante, cette maritorne, bien qu'absolument syphilitique.

... Au château de la Favorite, Bonaparte offrait un grand festin, le repas fut excellent. Tous les convives louèrent le talent du chef cuisinier, et quelques-uns les charmes de sa femme : cuisinière en aide. Aussitôt Napoléon la voulut voir. Sa beauté le frappait, et il lui disait, tout bas, qu'il désirait causer avec elle, cette nuit. Eulalie devina sans peine quel serait le genre de conversation. Elle se para de sa robe la plus élégante et se rendit à l'endroit désigné. Elle était vraiment digne d'un général en chef et Bonaparte confessa depuis que de toutes les femmes qu'il avait vues aucune ne l'avait si fort impressionné. De toute l'armée, peut-être, était-il le seul qui ne connût point les fredaines amoureuses de la dame.

Eulalie se faisait modeste, timide, disant à Bonaparte qu'elle se rendait soumise aux ordres du général en chef, et attendait, respectueuse,

qu'il voulut bien les lui donner. « Je connais, ajouta-t-elle, tous les devoirs d'une épouse, expliquez-vous donc vite pour qu'une trop longue absence n'inquiète point mon mari. » Pour toute réponse Bonaparte, fermant la porte de la chambre, embrassait Eulalie, la priant de ne point retarder le plaisir qu'il espérait trouver dans ses bras. Nulle femme ne savait mieux jouer son rôle. Elle se précipite aux genoux de Bonaparte ; les arrose de ses larmes, le conjure en termes émus de ne point la rendre infidèle. N'était-ce point le moyen d'enflammer davantage le soupirant ? Il relève Eulalie, l'embrasse encore, lui promet le secret le plus profond, fait briller à ses yeux l'espoir de la fortune et conjure la belle affligée de céder aux vœux de l'amour le plus véhément qui se puisse imaginer.

Il détache, alors le nœud du corset, délie doucement la jupe. Toujours évanouie, la belle facilite par d'imperceptibles mouvements adroits, les entreprises du général et se trouve bientôt sans autre parure que ses charmes. Bonaparte s'enivre de plaisir dans ses bras. Eulalie se ranime, répond à ces transports comme si la nature, en ce moment, l'emportait sur le devoir. Bonaparte passait avec elle presque toute la nuit ; et le matin il la reconduisait, lui promettant d'avoir avec elle de nouvelles et semblables conversations. Mais il n'eut point le temps. Les disposi-

tions de l'ennemi, la marche d'une armée autrichienne accourue comme renfort, sous les ordres d'Alvinzi, l'obligèrent à quitter la Favorite.

Tout ce qui lui resta de sa conquête ne fut que la belle éruption cutanée dont la belle était atteinte. Cette éruption, il la porta au camp, la négligea, et la traita ensuite par des remèdes pleins de violence qui la rejetèrent dans le sang et l'aigrirent davantage ; ajoutant à son caractère, un degré d'emportement nouveau.

Bonaparte et sa famille.

Bonaparte déguisé en religieuse.

Il y avait à Pavie, lorsque Bonaparte et ses troupes l'occupaient, un grand nombre de religieuses dont une partie avait déjà pris la fuite pour se soustraire au redoutable droit des vainqueurs. Elles choisissaient la nuit pour échapper plus facilement aux recherches des soldats. Leurs voitures s'éloignaient précipitamment lorsque l'escorte de Bonaparte qui retournait à Milan, dans la voiture de l'archevêque, les apercevait. Le général en chef faisait redoubler de vitesse pour les joindre, mais elles avaient une telle avance qu'elles parvinrent à s'enfoncer dans une forêt,

sans qu'il eût été possible de les rattrapper. Une seule voiture, parce que son essieu s'était rompu, tombait entre les mains des officiers français. Elle contenait quatre religieuses dont une, jeune et belle, semblait avoir les égards et les respects des trois autres. C'était la cousine de l'archevêque.

Dès que Bonaparte en était instruit, il descendait de voiture, enjoignant à son escorte de traiter toutes les nonnes avec le plus de déférence et de courtoisie possibles leur faisant donner l'assurance qu'il les protégerait en quelque lieu que ce fût. La cousine de l'archevêque était légèrement blessée. Sa beauté, sa jeunesse, sa grâce que relevait encore la modeste simplicité de son costume, frappèrent singulièrement Bonaparte qui lui témoigna tout l'empressement, toute l'exquise politesse d'un chevalier français. Il lui parla des vertus de son oncle, du respect profond qu'il avait pour ce prélat, des services éminents qu'il en avait reçus, déclarant qu'il se regardait comme le plus fortuné des hommes puisqu'il trouvait l'occasion de lui en témoigner sa reconnaissance, en rendant quelques services à sa nièce. Il ne souffrira point, ajouta-t-il, qu'elle continue sa route sans qu'il se soit assuré qu'elle n'aura pas à craindre les fatigues du voyage. Enfin, il la pressait avec tant d'insistance de monter dans sa voiture pour aller à Milan, qu'elle y consentit. Alors, il pous-

sait la délicatesse jusqu'à vouloir qu'elle fût accompagnée d'une autre religieuse, s'interdisant d'entrer dans la voiture ; ayant déclaré qu'il serait trop heureux d'être le capitaine écuyer de son escorte. Les deux religieuses se montrèrent reconnaissantes de tant d'égards. Elles montaient donc dans le carrosse. Accompagné de son chef major, Bonaparte chevauchait à côté de la portière. Était-il possible de montrer courtoisie plus parfaite ?

On arrive au poste voisin. Bonaparte invite les deux dames à descendre, à prendre quelque repos. Même il se faisait leur maréchal des logis et choisissait deux chambres voisines l'une de l'autre écartées de celle qu'il occupait avec son aide de camp.

Après s'être reposées deux heures, ces religieuses demandaient à se remettre en route. Mais la nièce de l'archevêque avait inspiré de violents désirs à Bonaparte, il ne songeait alors qu'aux moyens de s'assurer une aussi précieuse conquête. Le difficile était de réussir. Comment séparer de ses compagnes la jeune et ravissante nièce ? Il eut la tentation d'entrer dans sa chambre. Elle avait eu soin d'en minutieusement fermer la porte, et des contrevents intérieurs défendaient les fenêtres. La chambre de l'autre religieuse était moins inaccessible. Mais, quelle conquête à faire que celle d'une vieille nonne de cinquante

ans ! Une idée surgit ! Il appella une des filles de l'auberge, l'intéresse à son projet, lui dit d'aller dans la chambre de la vieille voir si, par bonheur, elle dormait, alors de lui prendre sa robe. La vieille ronflait avec tant d'énergie que la servante n'eut aucune peine à remplir sa mission. Elle revient chargée de scapulaires, de guimpes, de toutes les parties du costume.

Bonaparte, ravi du succès, se déshabille, se déguise en « fille de Dieu », attache le voile et le bandeau sur son front, la guimpe sur sa poitrine. Le voilà si parfaitement devenu nonne qu'il est impossible de soupçonner sa ruse infernale. Impatient, il dépasse l'heure convenue, entre dans la chambre de la convoitée, lui dit qu'il est le moment de partir et que les autres religieuses sont prêtes. L'affriolante nièce passa en toute hâte sa robe, ouvre, fait allumer un flambeau, prie la servante de ne la point quitter pendant qu'elle s'habille. Bientôt elle descend. Bonaparte l'attendait au bas de l'escalier. Il lui donne le bras, sans parler la conduit à sa voiture, se place à côté d'elle. Alors, le signal du départ est donné. La nuit était tellement obscure qu'il était impossible de voir quoi que ce fût.

La religieuse, se croyant à côté de sa compagne, se rapproche d'elle, lui serre les mains, lui dit combien la conduite de Bonaparte l'avait surprise. « Quel contraste, ma sœur. Hier, son nom

seul me faisait frémir d'effroi ! Voilà qu'il est aujourd'hui notre sauveur et notre libérateur. Quelle politesse ! Quelles attentions ! Quelles prévenances ! Comment se fait-il que le même homme soit si terrible dans les batailles et si plein de bontés pour les femmes ! Comment le même cœur contient-il des sentiments si divers ! Je comprends bien que nous devons une partie de toute cette délicatesse au respect qu'il a pour mon oncle mais comment ces républicains, ennemis de toutes les religions, peuvent-ils avoir tant d'égards pour ses ministres ! »

La sœur écoutait, silencieuse et n'osant répondre, craignant d'être trahie par le son de sa voix. Enfin parlant très bas, se faisant à peine entendre : « Ma sœur, vous devez être fatiguée ; moi, je le suis beaucoup, la fraîcheur de la nuit a même fâcheusement éteint ma voix, essayons de dormir l'une et l'autre — Oh ! rien de mieux ! » Et elle s'endort.

C'était ce que Bonaparte attendait. Lorsqu'il crut son sommeil assez profond, il s'approcha d'elle, leva doucement son voile, se débarrassa de son costume importun et embrasé de tous les feux du désir, se disposait à couronner son audacieuse entreprise par un triomphe complet. La victoire ne fut pas difficile. La belle religieuse ensevelie dans la plus profonde confiance dormait sans précaution. Une de ses jambes était molle-

ment étendue sur le coussin où elle était assise ; l'autre appuyée sur le coussin vis-à-vis. Sa tête et le reste de son corps étaient penchés sur le fond de la voiture. Bonaparte, en ses desseins pervers, ne l'eût point placée plus avantageusement. D'une main empressée, mais circonspecte, il lève cette robe sainte, seul obstacle qui s'oppose encore à l'accomplissement de ses désirs. Il s'appuie sur les deux côtés de la voiture, sa bouche répond à la bouche de la belle, prête à la fermer au moindre cri. Puis il s'arma de l'instrument du sacrifice, le dirige et pénètre rapidement dans ce sanctuaire de pudeur et d'amour inaccessible aux profanes mortels. La douce Ursule, ainsi s'appelait-elle, s'éveille agitée par une sensation nouvelle, inconnue. Elle veut parler, Bonaparte colle ses lèvres sur les siennes, et ne lui en laisse pas le pouvoir. Elle porte la main sur le trait qui la pénètre et s'efforce de le repousser. Bonaparte contient tous ses mouvements et poursuit avec ardeur l'achèvement du sacrifice. Enfin, il s'éteint dans une mer de délices. Lui-même ne peut lui parler, ses soupirs se mêlant à ceux de la victime. .

Qui pourrait peindre ce qui se passait dans l'âme d'Ursule. Un trouble inconcevable portait le désordre et la confusion dans toutes ses idées. Quel était donc l'être inconcevable qui s'était mis à ses côtés. Elle n'avait vu, près d'elle, qu'une de ses sœurs. Avait-on profité de son sommeil pour

lui enlever sa compagne ? Quel infâme ennemi pouvait concevoir trahison pareille ! Elle pleure amèrement. Ses sanglots témoignent de son désespoir. Bonaparte se précipite à ses genoux.

« Pardonnez, implore-t-il, si l'amour me suggérerait cette entreprise qui vous afflige ; mais, peut-on voir vos charmes célestes sans en être enivré ? Vos grâces divines, vos enchanteurs appas ont vaincu le vainqueur de l'Italie. C'est à vos pieds qu'il sollicite son pardon. Belle et divine Ursule, la nuit a couvert de ses voiles le triomphe d'un amour insensé ; je jure, suppliant, d'en ensevelir la mémoire dans un silence éternel. Songez que des plaintes indiscrètes ne feraient qu'aggraver votre infortune. Vous êtes jeune et belle. Le vœu qui vous engage pourrait être rompu facilement. Après tant de victoires remportées, quelles puissances me pouvaient refuser cette autre, la plus triomphante que je lui demandais ! Ouvrez donc votre cœur au pardon, à l'espoir ; que dis-je ? au bonheur même ! Le vainqueur de l'Italie vous le promet. »

Couvrant de baisers les genoux d'Ursule, l'amour se rallume dans ses veines, avec une nouvelle ardeur. Il se relève, se précipite de nouveau sur sa victime. Mais elle le repousse avec horreur et, rassemblant toutes ses forces :

« Cruel devastateur de ma patrie, crie-t-elle, il ne vous manquait plus que de joindre à la

cruauté la perfidie la plus lâche. Tu consummais ton ignoble entreprise alors que j'étais ensevelie dans le sommeil. Maintenant que je suis éveillée tu essaies de violer encore tous les droits de l'humanité. Je périrai plutôt que de consentir à ta bestialité infâme ! mes cris empliront l'air et peut-être trouverai-je dans les guerriers de ton escorte un chevalier assez généreux pour prendre pitié de moi. Redoute l'excès de mon désespoir ! »

Bonaparte ne put sans fureur extrême, entendre ces imprécations. Mais la crainte d'être découvert sous cet affublement ridicule, l'obligeait au silence malgré tout son ressentiment. Ils poursuivirent donc, tous deux, leur route sans parler. A Milan, il faisait conduire Ursule dans un hôtel qu'il indiquait, lui donnait des femmes pour la servir, écrivait au prélat une lettre respectueuse, le félicitait d'avoir pour nièce cette céleste vierge qu'était Ursule. Puis le lendemain reprenant le cours de sa politique, il comprimait, par la terreur, Milan qui ne pouvait plus, toutefois, lui donner d'inquiétudes. Mais, il voulait ainsi, en imposer aux autres villes, prétendant faire un exemple terrible. Pendant vingt-quatre heures, il livrait Milan au pillage et lui faisait payer six millions.

Bonaparte et sa famille.

Sœur Augustine.

Le siège de Mantoue avait été abandonné. Napoléon y renvoyait un corps d'armée pour y rétablir les premières positions. Il y avait dans le faubourg Saint-Georges un couvent de filles qui, pour de bonnes raisons, s'enfuyaient à l'approche des Français. Une seule religieuse était restée, assez jolie, qui, depuis quatre ans environ, déséchait de regret d'avoir renoncé par force, aux plaisirs de l'amour. Elle attendait impatiemment l'arrivée des Français. Dès qu'ils se présentaient à la porte du monastère, elle alla ouvrir, très empressée. Sans hésitation elle leur témoigna le plaisir qu'elle avait de les revoir. J'étais de la partie. La gaieté de cette nonne nous parut plaisante. Ayant levé son voile, elle nous laissait apercevoir deux beaux yeux bruns que surmontaient des sourcils d'un noir d'ébène, faisant ressortir la blancheur de sa peau et la beauté de son teint, un peu pâle, toutefois. Elle nous conduisit dans un élégant salon qui donnait sur un vaste jardin planté de beaux arbres fruitiers. Nous y trouvâmes sur une nappe, blanche comme le lait, des fruits, des sucreries, des confitures, des ratafiats de tous genres. Sœur Augustine nous faisait asseoir et nous priait de ne pas dédaigner les présents modestes qu'elle osait nous offrir. Elle

voulut nous servir; mais, en galants chevaliers, nous ne le voulûmes point permettre. Elle s'assseyait donc au milieu de nous et, de sa douce main potelée, nous versait d'un excellent vin de Chio qui réconfortait, auparavant, l'estomac du directeur. La joie pétillait dans ses yeux et l'on s'apercevait, à la gaieté de sa conversation, qu'elle ne s'occupait pas toujours uniquement de feuilleter le bréviaire. Bientôt les vins, les liqueurs, les sucreries animèrent les convives. Jamais sœur Augustine ne s'était trouvée, sans doute, à pareille fête; elle perdait vite la raison, quelque peu. Déjà nous nous étions permis certaines privautés. Nous avions détaché le voile, puis, à mesure que le plaisir croissait nous détachions d'autres choses : la guimpe, le bandeau eurent bientôt disparu. Le scapulaire cédait sous la main d'un jeune adjudant d'une gaité folle, d'une pétulance audacieuse. Bientôt, sœur Augustine allait se trouver dans le costume de notre mère Ève, lorsqu'un souvenir de pudeur la rendait un instant à elle-même. Jetant un cri, elle se levait précipitamment et s'enfuyait. Mais trop tard; notre adjudant volait sur ses pas, l'atteignait, s'enfermait avec elle dans une petite cellule, et l'initiait aux libertés républicaines.

Alors que nous étions au milieu de ces orgies, Napoléon, étonné de ne pas nous voir, nous expédiait un de ses aides de camp. Il arrivait au mo-

ment où sœur Augustine sortait de sa cellule avec son amoureux. Nouvelle joie. On buvait à la santé d'Augustine, du général en chef ; puis, l'envoyé repartit pour aller rendre compte de sa mission. Dès qu'il connut notre aventure, Bonaparte en désira vivement sa part et vite, alors il accourait à l'abbaye, sous le simple uniforme d'un caporal, qu'il prenait ordinairement pour ses équipées secrètes. Augustine était encore toute nue et pour agrémenter cette réjouissance nous nous apprêtions à l'habiller en volontaire. Mais, auparavant, Bonaparte voulut voir tous ses charmes, sans voiles, et, les ayant admirés en connaisseur, perquisitionnait dans tout le couvent pour s'assurer que ne s'y trouvaient point d'autres nonnes. Quelle ne fut pas notre surprise en entendant arriver du corridor une voix plaintive. Vite de courir à l'endroit d'où partaient ces gémissements. C'était une chambre fermée par deux doubles portes, où le jour paraissait n'entrer que par des barreaux de fer. Nous enfonçons la porte et nous trouvons une vieille religieuse assise sur un banc scellé dans le mur. Elle était attachée par les bras avec deux fortes cordes liées à l'une des barres de fer. Nous voyant, elle s'évanouissait. Nous courûmes à Augustine qui s'habillait comme elle pouvait et conservait à peine assez de raison pour nous comprendre. Nous l'interrogeâmes inutilement : impossible d'obtenir une réponse.

Enfin, la vieille religieuse revenait à la vie. Notre présence paraissant l'effrayer, nous la rassurâmes sur les dangers imaginaires que pouvait, semblait-elle croire, risquer sa pudeur. Il est certain que Napoléon eût préféré trouver une affriolante religieuse. Mais, toujours imaginatif, il nous proposa de détacher la vieille et de mettre la jeune à sa place. L'échange était d'autant plus facile à faire qu'Augustine, toujours étourdie par la fumée des liqueurs, demandait au sommeil l'oubli de ses aventures.

Le lendemain les portes du couvent s'ouvraient : les soldats s'y précipitèrent. Ils trouvaient Augustine dans sa prison. Le bruit se répandait, alors, qu'on venait de découvrir à Mantoue une nouvelle victime cloîtrée. Bonaparte en faisait le sujet d'un *Bulletin* qui courut l'Europe, et dans lequel étaient convenablement démontrés les bienfaits de la liberté qui rendaient la vie aux victimes du fanatisme.

Bonaparte et sa famille.

Thérésia ou la première leçon d'amour.

L'Ile de Corse, où je voyais le jour — c'est Napoléon qui raconte — venait de passer sous le

joug de la France après avoir soutenu vaillamment ses libertés contre les Génois contraints d'appeler à leur secours les Français. Paoli qui s'était couvert de gloire en combattant pour la Corse n'eut à prendre d'autres dispositions définitives, lorsqu'il vit sa cause perdue, que de transiger avec les vainqueurs et d'obtenir les conditions les moins désavantageuses pour ses concitoyens et pour lui. Il était assez intimement lié avec ma famille et avait une haute estime pour mon père qui combattit, à ses côtés, sous le drapeau de l'Indépendance. Lorsqu'il vit ma mère enceinte une seconde fois, il promit de donner à l'enfant, qui bientôt allait naître, des marques de bienveillance et désigna pour marraine une jeune veuve, Mme L... qui l'honorait du sentiment le plus tendre. Appelé, toutefois, hors de l'île lorsque je naissais, il ne pouvait être mon parrain, ainsi qu'il l'avait promis ; un propriétaire du voisinage prenait sa place, en son nom.

... J'allai souvent passer quelques jours à la maison de campagne qu'habitait ma marraine, non loin d'Ajaccio. J'y voyais, tous les jours, venir Paoli mon parrain ; il se promenait souvent avec elle, des heures entières, lui parlait avec ardeur, et cependant avec respect, pressait, à la dérobée, de ses lèvres, les joues et les lèvres de la dame, et jamais ne l'abordait ou ne la quittait sans lui baiser respectueusement la main. Je

venais d'atteindre ma neuvième année, lorsque je fis cette remarque que je ne manquai point de mettre à profit. Mme L... avait un jardinier et, ce jardinier, une petite fille de mon âge, nommée Thérésia. Je la choisissais pour objet de mes tendres sollicitudes. Tous les matins j'allai cueillir des fleurs, que je m'empressai d'offrir à ma Thérésia, avec un air galant et soumis qu'avait, en pareille occasion, Paoli pour sa jeune veuve. Mme L... qui voyait ce manège n'eut garde de le troubler, parce qu'elle le jugeait sans conséquence. Ce n'était, pensait-elle, qu'un simple amusement. Mais elle y eût apporté tout autre attention, si elle se fût douté que mes progrès en amour devaient être gradués sur les découvertes que je faisais à chaque instant.

Une après-midi, mollement étendu à l'ombre, dans le jardin, je guettais ma chère Thérésia. Je vis venir Mme L... et Paoli, ma posture inclinée me cachait à leurs yeux, tout d'abord. Mais, en continuant de suivre l'allée, nécessairement ils devaient passer devant moi. Je ne sais quel Dieu propice me suggéra l'idée de fermer les yeux à leur approche. « C'est Napoléon, dit la jeune veuve, qui s'arrêtait un instant. — Il dort, répondait Paoli, d'ailleurs c'est un enfant. — Pas tant que vous voulez bien le croire ! S'il s'éveillait ! — Alors, vous n'entreriez pas avec moi dans le bosquet ? — Non, sans doute. — Mais il dort, ma chère

amie, et... — Que n'ajoutez-vous : Je n'en suis point fâché ? Me trompais-je ? »

Je n'entendis point le reste de cette conversation, parce qu'ils s'enfoncèrent dans le petit bosquet qui m'était adossé, et que l'art, à grands frais, avait élevé. J'étais cependant curieux de savoir ce que les promeneurs avaient à se dire. Alors, je me levai sans bruit, et toujours caché derrière les arbres, je vis qu'ils se dirigeaient vers une grotte naturelle, au centre de ce bosquet ; je connaissais parfaitement ce frais endroit et je savais qu'en faisant un petit détour, j'atteindrais une espèce d'œil de bœuf percé naturellement dans la voûte de cette grotte, presque aussitôt qu'ils se seraient assis sur le banc de mousse qui garnissait l'intérieur, et qu'ainsi je serais admirablement placé pour tout entendre et même tout voir.

A peine étais-je couché bien à plat ventre, l'œil braqué sur l'ouverture et retenant mon haleine, pour ne me point trahir, qu'arrivaient Mme L... et Paoli. Sans doute ils s'étaient amusés en route, car ils avaient mis assez longtemps à venir. « Au moins, disait la dame, êtes-vous bien certain que l'on ne peut nous surprendre. — Et qui nous surprendrait ! Viendrai-je m'exposer au malheur de vous compromettre ! Tout doit, au surplus, n'être autre qu'un simple badinage, car faire ici des extravagances telles qu'on se les permettrait à peine sous les verroux !... Je vous jure, ma bonne amie,

qu'il n'y a pas plus de danger que... — Et cet enfant ! s'il s'était éveillé ? — N'ayez crainte ! A cet âge le sommeil ne s'interrompt point facilement. Il faudrait, d'ailleurs, qu'il nous eût vus pour avoir l'idée de venir nous chercher ici. — Vous avez raison ! En s'éveillant il voudra plutôt cueillir des fleurs pour sa Thérésia et courra tout de suite les lui porter. Il est aimable et galant auprès d'elle, — comme auprès de moi, mon bon ami. — Merci du madrigal. Paoli vivement alors embrassait la dame. — Allons que faites-vous ? Vos folies commencent-elles donc ? — Imitiez-moi, chère amie, et Paoli ôtait son épée, ce grand mouchoir vous gêne, permettez que je..., et le mouchoir volait jusqu'au fond de la grotte, jamais je ne vous ai vu si délicieuse. — Finissez donc, Paoli. »

Mais Paoli ne s'attardait pas aux petites difficultés qu'on lui opposait. Déjà ses mains avaient fait un grand trajet et découvraient bien des choses. Sa bouche se portait tour à tour sur le bras, le visage, ou le sein de Mme L..., que ces caresses semblaient contrarier singulièrement. Elle se débattait avec force et toutes ses paroles exprimaient un violent dépit. Toutefois, il fallut bien que ce dépit fut calmé peu à peu car elle partageait bientôt l'espèce de fureur dont était agité son adversaire. Tous deux furent vite dans un désordre qui surexcita singulièrement ma cu-

riosité. Des baisers donnés et rendus préludèrent à maintes gentilleses dont aucune ne m'échappa. La grotte n'était point très profonde et mes yeux s'étaient habitués à la demi-obscurité qui y régnait, nos amants semblaient la trouver si voluptueuse.

Cependant je voyais se répéter une scène dont toute la pantomime, dont tout le dialogue entrecoupé, se gravèrent profondément dans ma mémoire. Trois fois, les acteurs de cette scène galante, après maintes et maintes caresses des plus énergiques, tombèrent dans une extase, un anéantissement tels que tout d'abord, je voulus appeler du secours, imaginant, en mon extrême innocence que leur état pouvait être mortel. Combien je m'applaudis d'avoir réprimé ce mouvement si naturel, de la part d'un enfant de mon âge, ayant bientôt reconnu que nos amoureux, loin de regretter ce moment, qui m'avait apparu terrible, ne demandaient qu'à y revenir, une deuxième, troisième, une quatrième fois ! Mais aussi je remarquai l'inutilité de ce dernier effort. Paoli semblait n'avoir plus rien à dire, et ma marraine pourtant, ne semblait pas demander mieux que de continuer la conversation. Mais dès qu'elle comprit que cette conversation était épuisée, elle déclara qu'il fallait promptement revenir à la maison, où l'on pourrait remarquer leur absence. Aucune objection de mon parrain.

Dès que je vis nos amants se rajuster pour

quitter la grotte, je me levai le plus doucement possible et rejoignais bien vite ma première place. Lorsqu'ils repassèrent, j'entendis. « Ne vous avais-je pas assuré, ma chère, que nous le retrouverions encore dans les bras du sommeil. — Pauvre enfant ! le soleil tombe en plein sur lui, rien n'est plus mauvais que de dormir ainsi : Napoléon ! Napoléon ! — Ah ! c'est vous, Madame, dis-je, feignant de m'éveiller et faisant toutes les contorsions qui pouvaient y donner apparence. — Es-tu fou, Napoléon, de choisir l'endroit où le soleil darde ses rayons pour prendre ton repos ! — Vous êtes trop bonne, marraine, mais, lorsque je m'endormais, ces arbres m'ombrageaient. — Y a-t-il longtemps que tú dors ? — Oui, je crois, jamais instants ne passèrent si vite.

C'est ce que pensait Paoli, en pressant le bras de Mme L... qui murmura : oh ! quelle rapidité. Tous deux s'éloignèrent me faisant un petit signe amical.

Resté seul je pensais au spectacle extraordinaire qui venait de s'offrir à mes yeux. J'éprouvais, dans un sens relatif, tout ce que mon parrain avait semblé lui-même éprouver. Évidemment, me disais-je, Mme L... est sa bonne amie : c'est, d'ailleurs, de ce nom qu'il l'appelait. Ce qui me confirma tout ce que j'avais entendu dire à ses domestiques ; car ils ne se gênaient point pour parler en présence d'un enfant. Donc Thérésia était

ma bonne amie à moi ; donc il était probable que je trouverais en elle ce que Paoli trouvait en marraine ; et ce qui, tout d'abord, m'avait si singulièrement surpris.

Cet espoir fixa soudain mes réflexions. Je me levai comme entraîné par une idée subite et je courus à la cabane du jardinier. Mais Thérésia était absente. Je fouillais le jardin, le potager, la campagne : je ne la rencontrai point. J'étais d'une humeur massacrant. Je trouvai ma marraine. Inquiète de l'air qu'elle me voyait, elle me prodigua les plus tendres soins, me demandant ce que j'avais. Elle n'obtenait aucune réponse, parce qu'il m'était difficile de lui dire la vérité. Heureusement qu'elle s'avisa de me demander si, depuis qu'ils nous quittaient tous deux je n'avais pas fait quelque mauvais songe me fournissant ainsi la seule explication à lui donner qui fut vraisemblable. Elle me proposait alors une petite promenade avec elle ; et aussi d'appeler pour jouer avec moi les enfants du concierge, ajoutant qu'elle nous ferait servir un bon goûter. Je n'acceptai rien et m'en allai tout boudeur, dans un petit cabinet attenant à ma chambre, où était mon lit.

Ma marraine eut la bonté de m'y suivre, et, voyant que je voulais me coucher, de me déshabiller elle-même, et de me porter sur ma couchette. Mais, dans le mouvement qu'elle faisait,

le voile qui couvrait son sein se détacha. Mes yeux s'arrêtèrent sur deux globes d'ivoire dont je n'avais, avec autant d'avidité, jamais contemplé les admirables contours. Le croirait-on ? Un feu que je ne soupçonnai point courut aussitôt dans mes veines et, par un geste involontaire, mes mains se portaient sur des trésors que mes lèvres, non moins empressées couvrirent de nombreux baisers. Mme L... resta muette d'étonnement, se hâta de faire disparaître la cause de mon indiscrete familiarité, puis rentra dans sa chambre, sans dire une seule parole.

Inquiet de son brusque départ, agité par le souvenir de tout ce que j'avais vu, ressenti depuis quelques heures, j'étais assez longtemps sans pouvoir trouver mon sommeil. Mais enfin, ce dieu sauveur prenait en pitié mon accablement et, alors répandait à mains pleines ses pavots. Je fus bercé, toute la nuit, par les songes les plus agréables, répétant tour à tour avec Thérésia, ma marraine et toutes les femmes, la charmante leçon que j'avais prise dans le bosquet... HISTOIRE AMOUREUSE DE NAPOLEON BONAPARTE, *par un ancien officier de sa maison, qui ne le quittait qu'au moment de monter sur le Northumberland.* Paris : Ledentu, passage Feydeau.

Amenaïde et Lucie.

Les personnes qui connaissent les quartiers de Paris savent qu'il y a dans la rue des Deux-Écus un certain nombre de beautés fort accommodantes qui, dans le jour, frappent légèrement du doigt sur la vitre pour attirer les regards du passant. L'une d'elles, nommée Lucie, apercevant Bonaparte donnait le signal ordinaire et voilà Napoléon qui pénètre dans une étroite allée, monte à l'entresol et trouve devant la porte d'une chambre assez propre la jeune nymphe qui l'avait appelé. Brune et de taille médiocre ; mais œil vif, amoureux, jolie gorge qu'un voile recouvrait ; très jeune. La complaisante déité se hâte de tirer le verrou : en une seconde la voilà dans le déshabillé le plus complet, abandonnant tous ses appas au jeune héros. La séance fut courte et animée. Lucie recevait trente sols. Elle mettait son amoureux de passage à la porte, le priant toutefois de revenir s'il était content.

Bonaparte qui n'avait encore goûté de jouissances que dans les bras d'une petite fille de basse-cour à Brienne avait trouvé des délices plus agréables dans ceux de l'agaçante Lucie. Donc, un jour, il me proposait d'expérimenter par moi-même les charmes de sa Dulcinée. Alors, nous nous précipitons tous deux rue des Deux-Écus. Lucie

était encore à sa fenêtre. Elle reconnaît Bonaparte, lui fait un signe très expressif. En moins de deux minutes nous voilà chez la déité.

Je m'attendais à partager avec Bonaparte les plaisirs de l'entrevue ; mais il me déclara que je ne toucherais pas à sa possession ; que je pouvais assister comme témoin, mais non comme co-propriétaire. « Je ferai ce qu'il me plaira, lui dis-je, ce n'est pas un roquet de Corse qui me dictera ses volontés ; vous sortirez si vous voulez mais pas moi. — Eh ! mon Dieu, s'écria Lucie, ne vous fâchez point ? N'êtes-vous pas ici pour vous amuser : il y a moyen de tout arranger.

En même temps elle frappait à la cloison, appelant : Aménaïde ! Aménaïde ! Viens vite ! Apparut Aménaïde : une grande blonde d'une blancheur éclatante, bien faite ; d'une fraîcheur effaçant tous les charmes de Lucie. En la voyant, Napoléon frappé de surprise déclara qu'il préférerait Aménaïde à Lucie. « Quoi ! dit Aménaïde, c'est pour ce petit moricaud que tu m'appelles ! passe encore pour ce grand garçon, ajouta-t-elle en me regardant. Allons ! à moi l'amour, si cela vous plaît ! » Et déjà, pour me conduire chez elle, me prenait le bras. Napoléon, étouffant de colère, avait pris un flambeau pour le lui lancer à la tête. Lucie qui, décidément, était une fort bonne fille, parvenait encore à mettre la paix entre les parties belligérantes, faisant comprendre à Napo-

l'éon que les dames de la rue des Deux-Écus avaient coutume de prendre beaucoup de libertés avec leurs cavaliers et que le mot d'Aménaïde n'était qu'un mot folâtre auquel il ne convenait pas de faire attention. En même temps elle tirait d'une armoire quatre petits gobelets en cristal, et un flacon de rhum, qu'elle nous pria de goûter avec elle. Sa proposition calma tous les esprits. Elle versa la liqueur, trinqua la première et nous voilà tous ne songeant qu'au plaisir.

Aménaïde était d'humeur accommodante et fort joviale. Elle dicta les conditions du traité, proposant à Lucie de passer dans sa chambre où il y avait deux lits. L'invitation est acceptée. Aménaïde règle aussitôt l'ordre de nos jouissances et, pour éviter toute jalousie, nous propose d'alterner, c'est-à-dire que Lucie, après avoir passé dans les bras de Napoléon, passerait dans les miens tandis qu'elle, après avoir passé dans les miens, passerait dans ceux de Napoléon. Elle veut même que ce soit Napoléon qui la déshabille, tandis que je déshabillerai Lucie. Les verres de rhum, l'humeur réjouie d'Aménaïde, nous ayant monté la tête les conditions furent acceptées de point en point. Mais j'avais davantage de prudence et de retenue que Napoléon ; je craignais les conquêtes trop faciles ; et, tout en me livrant au plaisir de tenir dans mes bras une beauté vraiment suffisante, j'eus soin de m'interdire tout

ce qui, par la suite, me pourrait faire regretter mon plaisir. J'avoue qu'il me fallut une résolution extraordinaire, car Aménaïde, étendue sur le lit, toute nue, étalait des charmes dont enivrante était la vue ! Je doutais qu'après elle il me fût possible de trouver quelque charme dans les bras de Lucie ; mais cette jolie fille, si elle n'avait pas l'éclat séduisant d'Aménaïde rachetait ce désavantage par des caresses si vives, des baisers si brûlants et les ressources d'un art si voluptueux que je me trouvais prêt à risquer tous les périls pouvant résulter de notre union.

S'étant livré, sans retenue, à toute la fougue de son tempérament, Napoléon quittait Lucie pour reprendre Aménaïde, passant de nouveau d'Aménaïde à Lucie et revenant encore à Aménaïde. Le temps s'était écoulé. Nous payâmes ces demoiselles, leur promettant de venir les revoir bientôt.

La petite Lucie, véritablement fille douce et gentille avait prévenu Bonaparte, tout bas à l'oreille, que la possession d'Aménaïde n'était pas sans inconvénients. Mais Bonaparte emporté par l'impétuosité de ses sens n'avait pu résister. Peu de jours après il constatait que le conseil de Lucie eût été bon à suivre et me faisait confidence de sa découverte. J'avais à Paris, parmi les connaissances de mon frère, un fort bon médecin. Je lui contai l'aventure de mon camarade : il m'indiquait un traitement à suivre et, grâce à quelques

pillules de Keiser, Napoléon fut complètement guéri sans que personne, à l'École, s'aperçût de son état fâcheux. Il avait voulu, tout d'abord, aller tuer Aménaïde, mettre le feu chez elle, la jeter par la fenêtre ; mais je lui représentai qu'une beauté à trente sols par représentation méritait des ménagements ; et que, pour n'avoir pas à se plaindre, il fallait mettre quelque chose de plus

Je cessai de voir Aménaïde et Lucie. Je crus savoir que Lucie reprenait son métier de brodeuse, vivait sagement et fidèle à Napoléon. En 1790, elle allait en Corse avec lui et, avec lui, revenait en France. Depuis, elle épousait un personnage assez considérable. Aménaïde, elle, après avoir passé quelque temps à l'hospice destiné aux Lucrèces qui compromettent la santé des honnêtes gens, devenait, en 1794, la gouvernante d'un prieur des Bernardins, qu'elle épousait lorsqu'il fut sécularisé ; puis elle lui fabriquait plusieurs petits Bernardins, dont Bonaparte a fait depuis des généraux et des conseillers auditeurs...

« ... Nous étions allés chez un fripier de la rue Tire-Chappe où Napoléon avait acheté déjà quelques nippes. Il nous montra divers habits assez frais et, pour une petite somme, notre ami se trouva vêtu comme un colonel. Quel fut notre étonnement lorsque, descendant du magasin, nous vîmes sortir, en même temps, du rez-de-chaussée,

cette grande Aménaïde avec laquelle nous avions fait, rue des Deux-Ecus, l'orgie dont nous avons parlé. Vêtue avec beaucoup d'agrément et de goût, l'élégance de sa toilette relevait encore les charmes que la nature lui avait prodigués. Elle nous reconnaissait aussitôt et comme elle avait une voiture à la porte elle nous invitait à y monter. C'est une des choses les plus remarquables à Paris que la facilité avec laquelle des femmes d'un rang inférieur savent prendre la grâce et la tournure de femmes bien élevées, de quelque condition qu'elles soient. Aménaïde avait donc la meilleure tournure possible. Quand nous fûmes assis près d'elle, dans la voiture : « Ah ! mes amis, nous dit-elle, vous me voyez dans une situation bien différente de celle où j'étais lorsque nous fîmes connaissance. La Révolution me servit à merveille. — Et la nature, interrompit Bonaparte, qui voulait faire le galant. — La nature, si tu veux, mais, belle ou pas belle, si je n'avais eu le bon esprit d'embrasser le parti de la Nation, je serais encore où vous m'avez vue. J'avais le bonheur de lier connaissance avec un député du Tiers, qui demeurait à l'Hôtel des Prouvaires, tout proche du logement que j'occupais. Il m'offrit des billets de tribune pour aller à l'Assemblée et me proposait une petite rétribution pour y applaudir. Il s'était, à l'Assemblée, mis assez proche de moi, me donnant le signal. J'eus bientôt appris la tac-

tique du lieu et devenais alors l'un des plus fermes appuis des Droits de l'Homme. Comme j'étais plus grande que les autres, je fus remarquée par un de ces députés que les Provinces envoyaient pour leurs intérêts particuliers. Il se nommait La V..., et logeait à l'Hôtel des Deux Ecus. C'était un grand amateur de belles filles, car, bien qu'habitant la province, il ne manquait jamais de venir passer tous les ans cinq ou six mois à Paris. Il me suivait, comme je sortais de la tribune, et m'offrit de m'accompagner jusque chez moi. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, d'une belle figure, d'une singulière prévenance et d'une libéralité parfaite. Notre première entrevue se passait en simples politesses ; il se bornait à prendre quelques-unes de ces libertés que les femmes ne refusent jamais. Il vint me revoir le lendemain et fut plus hardi, me demandant à souper, restant avec moi jusqu'à une heure après minuit. Se retirant, il laissait sur ma cheminée une jolie bourse contenant une trentaine de louis. Je recevais le lendemain un petit poulet. Il me demandait si je voulais m'attacher exactement à lui, promettant de contribuer à mon bonheur autant que ses moyens le lui permettraient. Il me prévenait de sa visite pour le soir. Je le recevais du mieux qu'il me fut possible. Sans doute il était âgé, mais les louis le rajeunissaient. D'ailleurs ses manières étaient tellement enga-

geantes que je me sentis de l'inclination pour lui. Je répondis donc à ses vœux et congédiai mon député de la rue des Prouvaires, pour aller loger dans un délicieux appartement que m'avait préparé ma nouvelle conquête. Mon amant est retourné dans sa province, rien donc n'empêche que je vous reçoive chez moi, ce soir, et je réponds à mon petit Napoléon que sa santé n'aura plus rien à craindre de mes complaisances. Ah ! je vous préviens que je ne m'appelle plus Aménaïde, mais Mme Durosel. »

Nous remerciâmes Mme Durosel de son aimable invitation, et l'ayant remise chez elle, nous lui promîmes de revenir vers les neuf heures. Nous la trouvâmes dans un appartement commode, agréablement décoré, dont elle nous faisait les honneurs avec beaucoup de gaieté, d'aisance. Elle nous fit servir un abondant et délicat souper. Sa nouvelle situation lui donnait une politesse et des manières que je n'avais point remarquées dans la rue des Deux-Ecus. Les propos étaient francs, enjoués et, ce soir, Napoléon fut plus gai qu'à l'ordinaire. Les domestiques partis, Aménaïde nous faisait entrer dans son boudoir, délicieusement meublé. Tandis que nous regardions des gravures elle passait dans un cabinet voisin, et, quelques instants après, reparaisait en un déshabillé qui, certainement, eût fait tourner la tête aux sept sages de la Grèce. Elle n'avait pour tout

voile qu'une simple tunique de crêpe, étendue sur ses charmes, sans en dérober aucun. Un nœud de ruban en retenait les plis. Sa belle gorge, ses jambes dessinées par les Grâces, ses épaules et ses bras étaient nus. Diane elle-même n'avait pas été plus belle.

« Mes amis, je vis maintenant en femme sérieuse, et, depuis ma liaison avec M. La V..., je n'ai pas la plus légère inconséquence à me reprocher. Ma résolution est prise de continuer à vivre de même manière. Mais on fait toujours une exception pour ceux qu'on aime ; et cette infidélité sera la dernière que je me veuille permettre. Allons, mon cher Charles, — elle s'adressait à moi — déshabille le petit Napoléon, j'en veux faire un Amour ! »

Napoléon ne savait guère comment prendre la plaisanterie ; mais la belle Vénus travailla si lestement qu'en trois ou quatre minutes il se trouva dans le costume de Cupidon. J'avoue que rien n'était moins propre à représenter le dieu de Paphos. Sa peau tannée, ses hanches creuses, sa figure sombre contrastaient singulièrement avec le rôle qu'il devait jouer. Aménaïde le prenait sur ses genoux et lui donnait un baiser : « Petit Amour, dit-elle, riant, ne faites point de sottise à votre mère. » Le petit Amour ne tenait aucun compte de la prière. La flèche était tirée du carquois et bientôt la déesse en ressentait une profonde blessure.

Et que faisiez-vous pendant ce temps-là ? me demanderez-vous. Moi ! La belle m'avait attiré doucement auprès d'elle ; et, tandis qu'un de ses bras était enlacé autour de Napoléon, l'autre était occupé à me procurer tout ce qu'elle me désirait de plaisir et de bonheur.

Cette orgie fut la dernière que je faisais avec Napoléon. Elle dura jusqu'à deux heures du matin. Nous nous retirâmes alors, Napoléon bien décidé à repartir pour la Corse avec son compatriote Paoli, moi, à rejoindre mon régiment.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE I

Les Amours secrètes.

CHAPITRE PREMIER. — L'amoureux de neuf ans. — La belle Eugénie. — Vive ardeur. — La séparation. — Louise	1
CHAPITRE II. — L'aérostat. — Napoléon officier. — Départ pour Valence. — Nouvelles conquêtes.	16
CHAPITRE III. — La femme adultère. — Empoisonnement. — Charlotte. — Amours de Lucien. — Louis et Justine.	25
CHAPITRE IV. — Napoléon amant et mari. — Correspondance	39
CHAPITRE V. — Grassini. — Rode. — Mme Duchatel	50
CHAPITRE VI. — L'armée à Boulogne. — La dame mystérieuse. — Jeux innocents et gages. — Fidèle à Joseph. — Mlle de la Plaigne. — La duchesse de B... .	55
CHAPITRE VII. — Une Danaë. — Mme Serrurier. — Mme de Mesgrigny. — Lise. — Consultation. — Aventures de la jeune Berlinoise	64
CHAPITRE VIII. — La comtesse Walewska	71
CHAPITRE IX. — Mme de B... — L'escalier dangereux. — Mlle Bourgoin. — A Erfurt. — Histoire de la pelisse.	74

314 LES AMOURS SECRÈTES DE NAPOLEÓN I^{er}

CHAPITRE X. — Aventure à Madrid. — Encore Mme Walewska.	79
CHAPITRE XI. — Mlle George. — Pour la première fois à Saint-Cloud. — Une nuit mouvementée	82
CHAPITRE XII. — Le divorce.	85
CHAPITRE XIII. — Le mariage avec Marie-Louise. — Quelques autres passades oubliées par Doris	92

LIVRE II

Notes, Récits et Commentaires pouvant servir d'appendice au pamphlet de Doris.

Les Bonaparte	103
Lætzia Ramolini	104
Les sœurs de Napoléon. — Élixa	105
Caroline	106
Pauline	107
Bonaparte jugé par Goldsmith	116
Incestueux avec ses sœurs.	118
Amours avec Caroline	121
Les amours avec la cousine	124
Eugénie Mello	127
Napoléon à Brienne	132
Une « cote ». — Dissimulation	134
La dévoté et l'incendie.	136
Une aventure au Palais-Royal	137
L'aventure du Palais-Royal. II	140
Se marier quand même	142
Barras offre Joséphine	146
Partie carrée avant le mariage	152
Le mariage de Joséphine	158
Première infidélité à Joséphine.	162
Hortense de Beauharnais	169
Mlle George et Napoléon	179
Crise nocturne de jalousie.	181
Mlle George et Duchesnois	183
A l'allée des Veuves	185

Une romance	187
Infidélité de Marie-Leuise	188
Chanson sur le mariage	199

LIVRE III

Aventures amoureuses.

Un roman par lettres	201
Amour à Vienne	203
Princesse Aldobrandini	204
Histoire de Jeannette	205
Jeux innocents dans les bois	206
Et la garde qui veille...	207
Bonaparte et la maîtresse de Lannes	209
Flirtage avec la citoyenne Turreau	213
Mme de Barral	216
Un amour malheureux à Nice	219
Une aventure à Marseille	222
Bonaparte et Dugazon	226
Ida de Saint-Elme	227
La souveraine de l'Orient	234
Tentatives sur la duchesse d'Abrantès	248
Une nuit d'amour à Bastia	273
Angélique	277
Eulalie	281
Bonaparte déguisé en religieuse	283
Sœur Augustine	291
Thérésia ou la première leçon d'amour	294
Aménaïde et Lucie	303

Date Due

[illegible]

DC 204 .M39

Meyrac, Albert, 1848-

Les amours secrètes de Napoleo

010101 000



0 1163 0194669 9
TRENT UNIVERSITY

DC204 .M39
Meyrac, Albert
Les amours secrètes de
Napoléon I^{er} d'après les pamphlets
...

DATE

ISSUED TO 287892

287892

